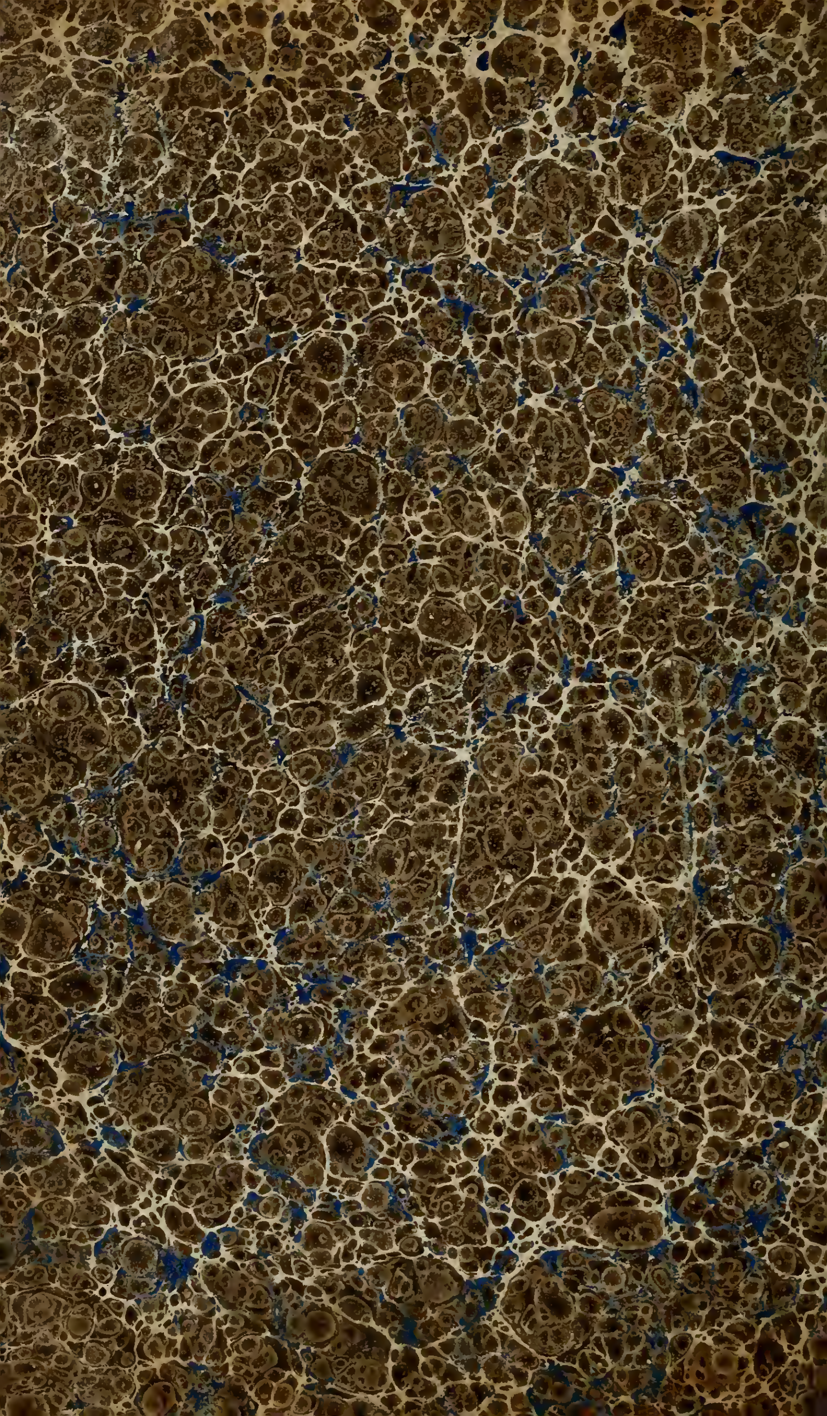
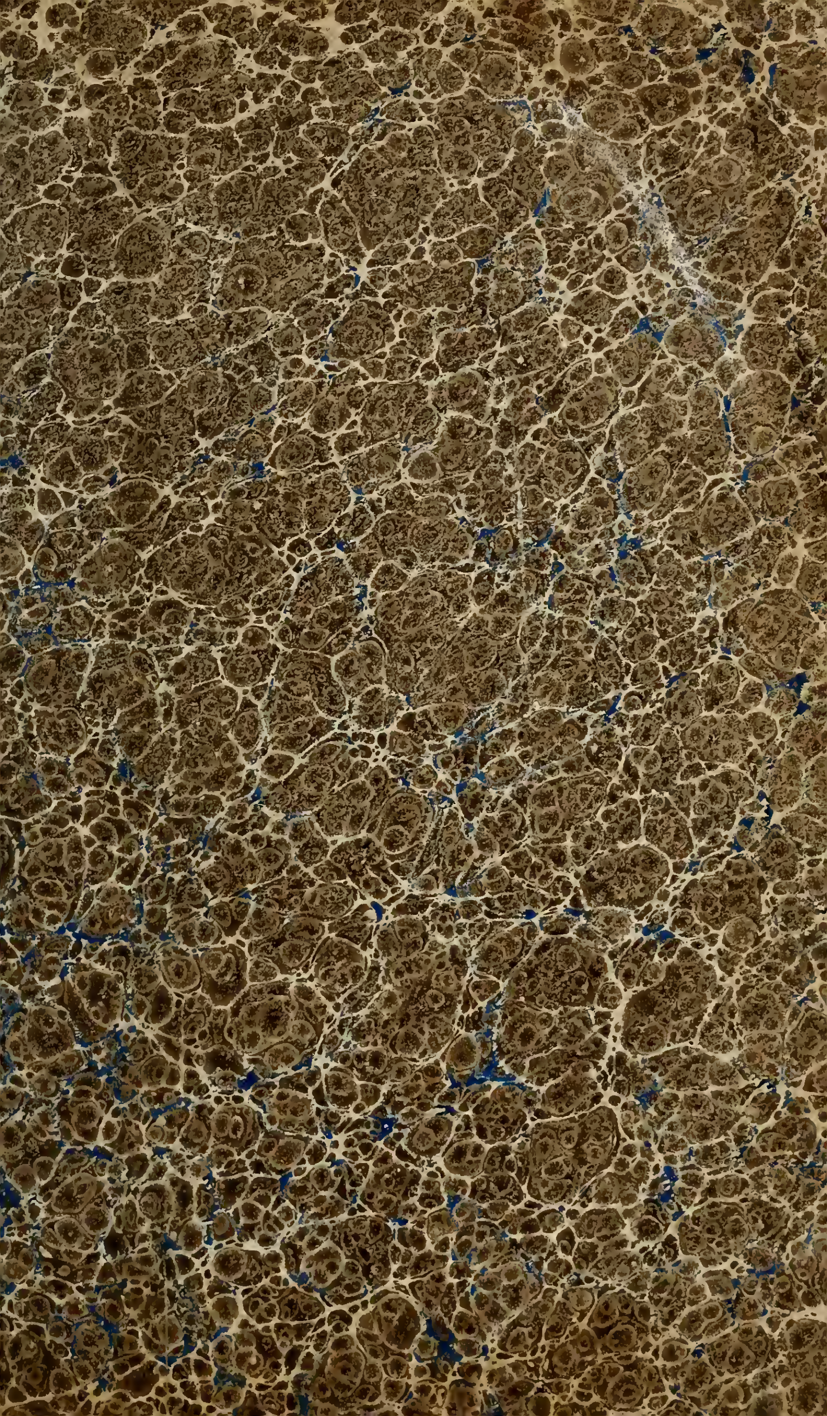






HENRY PERCY,

COMTE DE NORTHUMBERLAND.

1.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 11.

HENRY PERCY,

COMTE

DE NORTHUMBERLAND.

(XVI[e] SIÈCLE).

PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON.

TOME PREMIER.

Deuxième Édition.

PARIS.

DELLOYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, Nos 5 ET 13.

M. DCCC. XXXVI.

HENRI PERCY,

COMTE DE NORTHUMBERLAND.

I.

Satan venait de faire le tour des régions où s'élance le soleil, et il volait dans les espaces de l'empirée. La sombre nuit enveloppait le globe terrestre de ses profondes ténèbres. Au-dessus brillaient des milliers de planètes étincelantes

et de mondes inconnus. Son œil perçait toute cette gloire, et il n'en haïssait que davantage le maître souverain de l'univers.

Il s'arrêta un moment, et ses ailes de vautour retombèrent sur le corps hideux qu'elles soutenaient dans les flots de l'air.

Satan contempla le soleil qui s'endormait en repliant peu à peu ses rayons, les lunes qui tournaient autour, et les étoiles semées, comme une poudre brillante, dans la mer des cieux.

Il frémit d'admiration et de rage.

« Il a tout fait, » dit-il! *Il*, car Satan ne pouvait dire Dieu.

« Il a fait ces mondes que je vois, et les globes plus éloignés encore dont il m'est défendu d'approcher! L'enfer et ses feux dévorants, voilà désormais mon seul partage. La corruption et la pourriture sont entrés dans mes os. Mon haleine souillerait l'univers, s'il

m'était permis d'y respirer. Je suis réduit à envier cette créature de boue, à envier, qui? l'homme! Et il me foule à ses pieds quand il n'a pas péché! Il n'y a plus de miséricorde pour moi et pour lui après une vie d'iniquités; sur le bord de l'abîme où je suis prêt à l'entraîner, s'il jette un seul regard vers son maître, il reçoit aussitôt son pardon! »

Alors Satan descendit plus bas. Il s'assit sur un nuage, et regarda la nuit.

« Voici pourtant, s'écria-t-il, l'heure de mes vengeances!.... Voici les joies insensées qui se répandent parmi les hommes, les trahisons méditées, les meurtres, les vols et les duels, mes enfans bien aimés; les duels, cette rage sanguinaire que l'orgueil seul sait mettre au cœur des amis et des frères d'armes. Là-bas s'avancent en boitant, une coupe à la main, les orgies scandaleuses; couronnée de fleurs, la danse immodeste les accompagne d'un pas sautillant; les jeux ruineux, le désespoir, et son complice le suicide, se hâtent de les rejoindre...

« La gourmandise dresse les tables, apprête le festin ; la luxure le terminera. Ouvrez-vous, gouffres de l'enfer! brûlez, flammes vengeresses! cette nuit, de nouveaux damnés viendront comme une pluie bienfaisante accroître vos ardeurs... Oh! que d'agonisants! Ce vieillard qui râle au fond de son palais, sur un lit de soie, va bientôt expier les calculs odieux et les noires trahisons d'une politique tortueuse... Et ce riche impitoyable dont le cœur et les trésors ont toujours été fermés aux misères de ses semblables, oh! rien ne pourra me l'arracher; pas une prière, pas une bénédiction sortie en sa faveur de la bouche de l'orphelin. A son côté se tient son héritier. C'est un prodigue; il est plein de force et de vie!... Mais, chut!.... je vois la mort, ma servante, qui se tient debout près de lui; elle lève sa faux!... elle le frappe!... Il tombe!... il m'appartient.... Ses biens ont toujours salarié le vice et servi à corrompre l'innocence. Il comptait déjà l'or de son père; maintenant il ne lui reste qu'un suaire dont le fossoyeur impitoyable va le dépouiller.

» Oh ! voici dans ce trou obscur, étendu sur un lit de paille, un sacrilége et un impie de profession : c'est le plus pur de mon sang !... Que vois-je ? malédiction ! la Charité l'a découvert. Elle arrive ; sa bourse suspendue à sa ceinture verte ; les douces paroles découlent de ses lèvres ; son regard est plein de tendresse. Elle soulève la tête du mourant, elle l'embrasse, elle panse ses ulcères. Il la regarde. Elle l'exhorte. Oh ! il l'écoute, il est à elle. Elle le presse dans ses bras comme un enfant nouvellement né. Un prêtre vient, et l'absout. Il confesse sa foi, il baise le Christ : c'en est fait, le voilà déjà dans le ciel !... »

Ici Satan cessa de parler : la colère contractait ses horribles traits, et ses muscles noirs se tordirent et broyèrent entre leurs nœuds sa peau livide et tachée de sang.

« Je la trouverai donc partout, cette Vierge détestée ! s'écria-t-il brûlant de rage. Née sur le Calvaire, elle trouble en tous lieux mon empire et m'arrache chaque jour de nouvelles

victimes. Roi des juifs et des chrétiens! je reconnais ta puissance, mais c'est pour la haïr toujours davantage! »

Alors Satan, saisi par une pensée importune, descendit vers notre globe comme l'épervier fond rapide sur la proie qu'il vient d'apercevoir du haut des airs, où le soutenait son aile agile et forte.

Il passa sur les monts et par-dessus les torrents. Il ne s'arrêta point au-dessus des villes ni des royaumes. Là cependant était la guerre, ici la famine, plus loin la peste. Il passa comme l'éclair qui déchire la nue et illumine au même instant l'orient et l'occident, et il vint s'abattre dans un coin du royaume d'Angleterre, au fond d'une province éloignée, sur les flancs arrondis d'une colline. Là s'élevait majestueuse une antique forteresse; au pied des hautes tours et des murailles crénelées coulait une rivière calme et profonde. De sombres bois, de riches plaines, des hameaux nombreux, où régnaient l'ordre et la paix, environnaient ce berceau d'une noble et puissante famille.

Sur les portes bardées de fer, dans les ogives découpées avec art, on voyait partout les armes redoutablesdes Percy. Un lion grimpant, signe de courage et d'honneur, levait sa tête vers le ciel et dardait sa langue hors de sa gueule enflammée. Seul sur son champ d'azur, il était deux fois l'emblème de l'unique et dernier rejeton de la noble race qui s'éteignait.

Le monarque des enfers fit le tour des noires murailles, et son visage se gonfla d'indignation. Etendant ses ailes larges et raboteuses, il s'arrêta, suspendu au-dessus des eaux, devant une large croisée au travers de laquelle brillait une lueur. Une griffe de son pied l'attacha au rempart; ses ailes s'abaissèrent; et sa queue, semblable à un serpent, alla se rouler autour de l'écusson qui couronnait les ogives. Il croisa ses bras, armés de dents pointues et de rudes écailles, et il ternit de son souffle impur les vitraux nuancés de riches couleurs.

Long-temps il regarda dans l'intérieur de la

chambre. Le feu flamboyait dans le foyer; une lampe brûlait, suspendue à la voûte. Un homme, jeune encore, était assis, devant ce foyer, dans un fauteuil placé sur un tapis de fourrure de loup. Il était vêtu de deuil; ses cheveux noirs, demi-longs et bouclés, tournaient autour de son cou; sa barbe était aussi un peu longue et taillée en pointe; sur sa tête il y avait une petite toque de velours; le reste de son habillement serrait étroitement son corps; sur sa poitrine passait une chaîne de riches anneaux, ornés chacun d'un médaillon.

Il paraissait triste et regardait le feu devant lequel il était assis.

« Il n'a pas encore murmuré! » s'écria enfin Satan, considérant cet homme avec une horrible expression de menace et de fureur.

« Il n'a pas encore murmuré! Pourtant sa part de bonheur en ce monde lui a été enlevée. En vain il a lutté contre moi : j'ai déçu une à une toutes ses espérances. Il a prié son

Dieu, et son Dieu n'a pas paru l'entendre. Dans sa jeunesse, j'ai envoyé près de lui la Volupté, il l'a repoussée ; j'ai essayé de souffler moi-même en son cœur la jalousie, il l'a étouffée ; l'amour de la liberté, il s'est soumis ; le doute, il a appelé la foi à son secours, et depuis ce jour elle a émoussé tous mes traits ! J'ai torturé en vain son cœur et son âme, et je l'ai jeté dans l'isolement de toute choses ; l'amour et l'amitié, cette consolatrice de tous les âges, lui ont également manqué, et cependant il est demeuré ferme, et son cœur n'a point maudit celui qui lui a donné l'existence. »

En disant ces mots, des éclairs jaillirent des yeux du Tentateur. Semblable à l'Envie, dont il est le père, Satan déchira avec ses griffes acérées ses propres veines, et le sang brûlant qui s'en échappa teignit les pierres de la fenêtre en un rouge foncé que rien dans la suite des temps ne put effacer.

Cependant un trouble affreux s'éleva dans l'âme de la victime ; tout son sang reflua vers

son cœur. Henri Percy devint pâle; un froid soudain parcourut ses veines et une terreur involontaire le saisit.

« Encore! dit-il; retomberai-je donc toujours dans cet excès de douleur!... ce feu ne donne pas de chaleur...; l'air ne descend plus dans ma poitrine oppressée. Vais-je me trouver mal comme une vieille femme? Harry, y a-t-il ici du vin? »

Percy se leva, et vit que son vieux serviteur n'était point là. Alors il fit quelques pas, et alla vers le dressoir qui était au fond de la salle. Le dressoir était un meuble en usage dans ce siècle; disposé en degrés, d'un beau bois richement sculpté, il était recouvert d'un dais semblable. Sur les degrés, ornés d'une nappe de lin fin garnie de dentelles, il y avait une multitude de verres, de flacons de vins et de diverses sortes d'épices. Sur celui-ci on voyait des urnes, des plats et des drageoirs, des cornes d'animaux montées en or, des vases d'écaille et d'ivoire, et des coupes de plusieurs formes et grandeurs.

Lord Percy en prit une très pesante; il la remplit d'un vin de couleur de pourpre, et revint vers le feu.

« Se sentir seul dans le monde! murmura-t-il, non, il n'y a pas de souffrance semblable à celle-là!... »

Satan lisait dans le cœur de sa victime; il tressaillit de joie et fit craquer la fenêtre.

Percy n'entendit rien.

« L'homme est fait pour la société, continua-t-il; la vie semble lui manquer quand depuis un long espace de temps aucun bruit n'est venu frapper son oreille attentive.... La flamme du foyer est joyeuse quand les jeux des enfants retentissent à l'entour. Les voix des jeunes filles font palpiter le cœur... Les cris du nouveau-né sont de l'espérance. Heureux! oh! heureux le père de famille qui compte autour de sa table de nombreux rejetons!... Pour moi toutes ces joies de la terre sont finies,

elles sont tombées une à une comme les feuilles de ces fleurs dont il ne reste que la triste tige!.. Mais où est donc ce vin? »

Alors Percy trempa ses lèvres dans la coupe; puis, l'élevant entre ses mains, il en considéra le travail exquis.

Le pied était formé par un dragon ailé qui dormait au milieu d'un bouquet de pavots. Ces fleurs, aux têtes pesantes et aux feuilles recourbées, tombaient mollement sur le corps écailleux du monstre. Ses ailes supportaient la coupe, taillée en un morceau de cristal de roche incrusté de filets d'or et de perles fines. Les doubles queues du dragon, roulées en anneaux étincelans, s'élançaient sur les bords de la coupe et descendaient en se repliant. Entre ses quatre pieds armés de griffes passait une légende portant ces mots en vieux langage : *Je verse l'oubli de tous les maux.* Le ruban de métal était fermé par les armes des Percy. Les lions grimpants étaient relevés en bosse sur le fond d'ar-

gent; et la couronne de comte, toute parsemée de pierres précieuses mal taillées, surmontait l'écu resplendissant. On s'étonne avec raison que le goût délicat des artistes de ces temps n'ait pas rougi d'enchâsser au milieu de leurs plus beaux ouvrages de petits cailloux de formes irrégulières et presque sans éclat. Peut-être la rareté, le prix élevé des pierreries, suffisait-il à leurs yeux pour excuser la taille imparfaite qu'on se contentait de leur donner.

Lord Henri essaya de boire encore; mais soudain il écarta la coupe de ses lèvres avec un mouvement de dégoût qu'il ne put surmonter.

« Non, je ne puis boire!... Oh! tu ne verses pas l'oubli des maux! s'écria-t-il en posant la coupe étincelante sur la table qui était près du feu.

» Tu mens, tu ne peux rien pour moi. C'est en vain que mon âme agitée chercherait du repos dans cette vie... L'homme n'est pas fait pour la terre!... Manger!... boire!... nourrir ce corps qui se détruit, cette argile qui tous les

jours se dessèche et tombe par morceaux! Non. Il y a une autre flamme dans mon sein; il y a un autre être plus pur et plus brillant!... Il y a cette âme qui pense, ce cœur qui aime, cette intelligence qui réfléchit, cette conscience qui juge et prononce!...

» Voilà ce qui est moi; voilà ce qui ne périt pas; voilà ce qui est fait pour le ciel et pour être heureux. Ici, tout me blesse, tout me chagrine, tout est petit, tout est étroit, tout change, tout périt. L'espace me sépare de ceux que j'aime, la maladie les menace, la mort les enlève. Si je pense, c'est pour craindre; si je me souviens, c'est pour pleurer....»

Ayant dit ces mots, après un moment de silence, il se fit une grande altération dans les traits du visage de lord Percy. Il joignit les mains avec une expression de tristesse indéfinissable, et il prononça lentement ces paroles:

« Il y a maintenant une année que Thomas

Morus a expiré sur l'échafaud, et un jour de plus que Rochester a été immolé... Grand Dieu! voici déjà un an que ce meurtre pèse sur ce royaume et sur *elle!* Sur elle! se peut-il! l'aurais-je jamais cru..., qu'Anne Boleyn..., que ma chère Anna!... Oh! que cette pensée me fait mal!... Seigneur! délivrez-moi du poids qui m'oppresse, ou retirez-moi la vie!.... Je ne l'ai pas demandée cette vie!... »

Satan étendit ses griffes, ses yeux jetèrent des flammes et sa gueule resta béante.

« Je n'ai pas dit, continua lord Percy, je n'ai pas dit : Appelez mon corps des entrailles de la terre, et mon âme de la nuit du néant!... Job pleurait sa naissance, Seigneur; mais du moins il ne murmurait point! . . . .

. . . .

Mon Dieu! je fermerai mes lèvres; comme lui, je garderai le silence!... Il me semblait que vous m'aviez tout donné, que vous m'aviez donné un trésor inépuisable de bonheur : eh bien! il s'est changé en un trésor de larmes...

Vous l'avez voulu !... votre nom soit également béni !... » s'écria Percy.

On entendit aussitôt un cri aigu, semblable au sifflement du serpent. Lord Percy se leva instantanément, et regarda, surpris, autour de lui. Il vit, près de la porte, Harry qui s'avançait péniblement, car ce serviteur était très âgé.

« Est-ce toi qui as sifflé ? » dit-il.

Le vieillard leva la tête, et regarda tranquillement son maître.

« Non, répondit-il.

— C'est singulier ! As-tu entendu, du moins?

— Quoi ? »

Et lord Percy, se dirigeant vers la grande fenêtre, alla l'ouvrir. Il vit dans l'air une trace lumineuse, et il entendit comme un corps pesant qui tombait dans l'eau. Les flots jaillirent sem-

blables à des globes argentés que la lune frappait de sa lumière blanche et pâle.

« Je ne croyais pas que les hérons pêchassent la nuit, » dit lord Percy en regardant attentivement au dehors.

Mais le plus grand silence régnait autour de la forteresse, les bois étaient sombres, la rivière réfléchissait tranquillement la lune, et l'on n'entendait que le bruit égal et régulier d'une prise d'eau qui faisait mouvoir un moulin à une grande distance.

Lord Percy referma la large fenêtre.

« J'ai certainement entendu quelque chose, dit-il en revenant vers Harry, qui s'était placé près du feu. Tiens, bois ce vin. »

Et il lui tendit la coupe d'un œil de compassion, car il le voyait vieillir avec peine.

Harry se pencha, et toucha la coupe d'une main tremblante; mais, quand ses doigts

l'eurent reconnue, il la repoussa avec respect.

« Quoi! milord, dit-il : c'est la coupe de votre père... Y pensez-vous?... A Dieu ne plaise que les lèvres d'Harry s'y attachent autrement que pour la vénérer! Ce fut votre mère qui, le jour de votre naissance, lui fit ce riche présent; en retour il lui donna un collier de pierreries; et quand vous fûtes né, il m'appela. Dans l'excès de la joie que votre vue lui causait, il vous prit dans ses bras robustes, et il me dit : « Harry, regarde mon fils! » Je remplis sa coupe d'un vin exquis, et il la vida trois fois. Toute la maison retentissait de bonheur; chacun venait vous considérer dans votre berceau. Vous aviez des langes brodés; je m'en souviens, et je vois encore votre nourrice, ma pauvre femme, attachant d'un air triomphant une rosette bleue à votre bonnet. « C'est un fils! criait-elle; c'est un fils!... regardez-le tous! »

— Il y a des peuples qui pleurent à la naissance d'un homme, et qui célèbrent sa mort

avec des cris de joie : ceux-là seuls sont sages, Harry !...

— Toujours la mort, reprit le vieillard avec humeur. Vous voyez toujours cette laide messagère debout au pied de votre lit. Mes vieux ans ont été abreuvés de tristesse par cette continuelle pensée, tandis que ma jeunesse s'est écoulée au bruit des armes et des victoires de votre père. Serviteur fidèle, j'étais enivré par les louanges qu'on prodiguait à ses actions ; ses succès étaient les nôtres et sa joie celle de nos cœurs. Près de lui, aux champs de Bosworth, je vis périr le roi Richard. Ce prince cruel venait de regarder votre père, et, lisant dans ses yeux toute la haine qu'il lui inspirait, il nous fit signe de serrer nos rangs et de le suivre. Mais tous reculèrent, ne voulant obéir qu'à leur seigneur. Richard, furieux de se voir abandonné, s'élança seul sur l'ennemi, et tomba aussitôt percé de coups. Deux ans après, la bataille de Stoke accrut notre gloire. Le comte de Lincoln fut tué, et la victoire nous demeura... Mais pour vous, vous dédai-

gnez maintenant le tumulte des camps, les luttes glorieuses des chevaliers... Ce n'est pas cependant ce que vos premières armes avaient promis !

— Crois-tu donc, s'écria d'une voix tonnante lord Percy, que je puisse le servir? Henri VIII sur le trône s'est-il souvenu que le comte de Northumberland avait fait roi le comte de Richmond (1)?

— Nous n'avons jamais pu, poursuivit le vieillard avec humeur, redire encore : Un fils nous est né... Vos vassaux voient avec douleur s'éteindre en vous la race de leurs seigneurs ; vous paraissez ne leur faire du bien que pour leur faire craindre de perdre tout en vous per-

(1) Henri VII, comte de Richmond et père de Henri VIII, dut le succès de la bataille de Bosworth, et par suite la couronne d'Angleterre, au comte de Northumberland, père de lord Percy.

dant, et jamais ce noble orgueil de perpétuer le nom de vos aïeux n'a pu surmonter la tristesse de cette fatalité qui semble s'être attachée à tous vos pas.

— Oui, tu dis bien, Harry, et je n'ai rien à te répondre. Une horrible fatalité a semblé s'apesantir sur ma destinée. Un lien me lie, me serre, me presse, m'étouffe : Anne Boleyn, ce nom seul ébranle mon âme jusque dans ses profondeurs les plus cachées. Te le dirai-je, ô Harry! je crois qu'il y a des êtres prédestinés à être sacrifiés les uns aux autres; et dans cette harmonie de la création nos raisonnemens sont vains, nos prévisions inutiles, nos efforts infructueux!... Notre faible pensée ne peut embrasser d'un seul coup d'œil cet ensemble merveilleux. Il faut nous résigner et attendre de l'avenir les bienfaits de Dieu... J'aurai passé obscur dans l'univers. Et qu'est-ce que la gloire? un vain bruit! Qu'est-ce que le combat? une hideuse boucherie où des frères s'entretuent pour un mot que d'autres ont prononcé. Qu'est-ce qu'un royaume? un amas d'hommes

qui vous blâment et vous envient un trône, quatre degrés où ne monte jamais la vérité!... Quand la faim et la soif sont apaisées, il reste la douleur morale; j'en ai toujours été enveloppé!... Harry, je n'ai jamais cru aux chimères que poursuivent les autres hommes. La solitude a mûri ma pensée : j'ai pesé tout. Le cœur seul est quelque chose, et c'est lui qui est toujours froissé!... Ce sont des ailes, Harry, qu'il me faut, et d'autres cieux. Je veux partir, mais je voudrais l'emmener!...

— Qui? dit Harry; cette dame, sans doute, » murmura-t-il : car il n'avait pu suivre le fil de ces pensers à demi effleurés et s'effaçant graduellement les uns sur les autres au point de n'être plus intelligibles que pour celui dont la mélancolie complétait leur expression. Semblables à ces beaux sons que le vent tire au hasard des cordes harmonieuses d'une lyre, ils étaient inachevés. Celui qui les sentait pouvait seul les comprendre, de même qu'un habile musicien termine sans effort l'accord dont le premier son a vibré loin de lui.

« O Harry! peux-tu demander qui? reprit le comte de Northumberland. *Elle*, elle, Anna, ma sœur et mon épouse, celle que j'aime, enfin la seule que j'aie jamais aimée.... Écoute, Harry, car il n'y a que toi sur terre à qui je puisse dire ces choses, et pourtant tu ne les comprends pas... N'importe : le son de ma propre voix, la vue de ton attente, allége un moment ma peine; je parlerai, quand même ton cœur ne voudrait pas compatir au mien. Tu aimes à parler de ta jeunesse : oh! comme la mienne a passé vite!... La première fois que je vis celle que je pleure, sa grâce touchante, la naïveté modeste de ses manières, m'émurent profondément. Je la regardai, et il me sembla qu'elle ne m'était pas étrangère. Sa voix frappa mon oreille, et j'en retrouvai en moi-même l'accent comme un souvenir agréable et doux. Alors elle était pure comme la jeune vierge qui n'a point quitté une mère sage. Tout ce qui était beau, tout ce qui était bien, la ravissait. Elle accueillait le pauvre avec un doux sourire, et celui qui souffrait trouvait dans ses paroles délicates et attentives

une entière consolation. Elle semblait l'ange de l'espérance et de la bonté. Que te dirai-je! du jour où je la vis, je l'aimai; mais je l'aimai, oui, sans jamais rougir. Il me semblait que le soin de sa pudeur m'était confié, et que le souffle du vice ne devait jamais l'atteindre à mes côtés. Je l'aimais avec vénération, et comme un enfant que le Seigneur m'aurait donné; en un moment je devins pour elle et son père et sa mère, et je crus que moi seul devais répondre du bonheur et de l'honneur de son avenir. Jeune encore, au milieu du tumulte qu'excitent à cet âge sans expérience un sang impétueux, un esprit imprévoyant, je sentis tout à coup la sagesse descendre dans mon cœur et éclairer mon esprit. Mon âme sortit comme d'un long rêve, et j'envisageai tout, autour de moi, d'un œil nouveau. Au sein de cette cour légère, brillante et corruptrice, je regardai mes compagnons de plaisir avec une sorte d'étonnement et d'effroi. Je conçus tout ce que la vie de l'homme sur cette terre renferme de grandeur et de gravité. Je compris quelle est l'erreur de la dis-

siper en débauches d'un jour, en folles plaisanteries. Je ne pouvais plus voir un vieillard sans respect, un père entouré de ses jeunes enfans sans attendrissement. Anne s'offrait continuellement à ma pensée, mais environnée de toutes les vertus. Quels efforts ne faisais-je pas pour affermir dans son cœur l'amour du bien, pour exciter dans son âme de généreux transports! Quel éloignement m'inspira dès lors la famille ambitieuse qui lui avait donné le jour! Je connus bientôt leur égoïsme, et je vis que seul je m'intéressais à son bonheur. Pour moi elle était un but unique, tandis que pour eux elle n'était qu'un fragile instrument. Ils attendaient de ses charmes et de ses grâces naissantes une alliance brillante, un appui nouveau pour parvenir aux faveurs du souverain. Frappé des dangers et des maux qui la menaçaient, je me hâtai de la demander pour épouse. Éblouis d'abord par mon rang, ils acceptèrent avec empressement. Son père me reçut au milieu de ses vassaux comme un fils dont on s'enorgueillit. O Harry! jamais ces jours de bonheur si rapides ne

s'effaceront de ma mémoire! Dans le silence de la solitude où le père d'Anne Boleyn m'avait appelé, sa fille me paraissait plus belle encore. Quand elle entrait dans ces salons antiques où je l'attendais, il me semblait que tout rayonnait autour d'elle et que la lumière s'échappait de ses yeux. Le soir, quand la chaleur du jour s'était éteinte et que le repas de la famille était terminé, nous allions nous asseoir devant ce vieux château, sur un banc rustique; les hautes tourelles nous préservaient du vent; des haies de fleurs embaumaient l'air; les petits lézards couraient adroitement sur les pierres chaudes et se cachaient dans les fentes mousseuses; les oiseaux chantaient; et moi, dans le ravissement, j'écoutais les paroles simples et naïves qu'elle me disait.

Peu à peu la nuit descendait sur la terre. Les cloches des hameaux tintaient dans l'éloignement. Je la voyais alors tracer sur son front pur et calme le signe du salut, et ses lèvres murmuraient une prière à la Vierge sainte, mère du Sauveur des hommes. Puis

un silence profond s'établissait; les oiseaux se taisaient; la nuit devenait plus sombre; je ne distinguais plus les traits délicats d'Anna, mais sa robe blanche, qui tombait sur ses petits pieds, demeurait éclatante dans l'obscurité.

» O Harry! que ces souvenirs me font mal!... Qu'ils sont beaux ces jours de la jeunesse où l'homme croit au bonheur! mais qu'ils passent vite! Dejà le coup qui devait me frapper était porté; j'en éprouvai en un instant toute l'horreur!... Qui ne sait le reste? Pourquoi rappeler ces jours d'ignominie où je la vis perdre tous les dons qu'elle avait reçus, où elle devint le jouet des passions d'un tyran, croyant en demeurer la souveraine! Un père avide et sans entrailles la poussa, sans remords et sans pitié, dans cette voie de crimes; une mère impudique l'y vit marcher sans regrets; une sœur, sortie du même sein, devint jalouse de sa honte : quel abîme de maux!... Harry! la parole expire pour les retracer, les larmes se sèchent dans leurs

sources amères ; l'indignation seule gonfle le cœur et cherche à se précipiter au dehors. J'en ai vécu pendant des années; maintenant, oui, je puis pleurer et prier pour elle. La foi a fait luire son divin flambeau à mes yeux lassés de larmes!... Il y a, vois-tu, Harry, sur cette terre de douleur, de l'amitié, de l'amour, et puis quelque chose de bien au delà, quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue humaine, quelque chose que l'âme seule peut concevoir et sentir ; une affection qui ne renferme ni honte, ni jalousie, ni inconstance; qui est pure et parfaite comme le ciel, où elle tend; un sentiment indestructible, en un mot, qui transforme l'âme aimée en celle qui l'aime, en sorte que sa honte est votre honte, son crime votre opprobre et votre remords; sa joie, son honneur, sa vertu et son salut sont votre joie, votre honneur, votre vertu et votre salut. C'est ainsi que j'ai aimé, que j'aime, et que j'aimerai toujours Anna... Pourquoi? diras-tu peut-être. Oh! pourquoi? Le sais-je moi-même? Qui peut sonder la profondeur des sentiments

que le Seigneur a mis dans nos âmes !... Pourquoi une mère aime-t-elle son enfant ? Pourquoi un père meurt-il de tristesse quand il a perdu son fils bien-aimé ? Pourquoi enfin l'oiseau des bois cesse-t-il de manger quand son jeune frère a disparu ? Je l'ai vu ! oui, Harry, ce que je te dis est la vérité : j'ai vu, en ce château, deux jeunes tourterelles qu'on avait enlevées de leur nid formé de petites branches ; à peine si elles venaient d'éclore ; n'ayant point connu la liberté, les barreaux de leur cage d'osier ne leur inspiraient aucune tristesse ; chaque jour leur plumage devenait plus long, plus soyeux, plus lustré ; le collier noir de leur cou commençait à les embellir toutes deux ; l'esclavage ne leur ôtait point de joie ; elles becquetaient sans crainte les grains qu'une main libérale leur versait, et elles sautillaient joyeuses. Une d'elles cependant tombe en se jouant, et brise une de ses pates rosées ; en peu d'heures elle meurt. On la cache, on l'emporte aussitôt, et on redouble de soins pour celle qui restait. Inutiles efforts ! Pendant quelques jours

la sœur ou le frère (car je ne sais quels ils étaient) cherche l'ami de son cœur. On le voyait, ce pauvre jeune oiseau, parcourir d'un œil inquiet toutes les sinuosités de la chambre où on les laissait sortir librement; ne trouvant plus celui qu'il aimait, il cessa de manger, et mourut. Pourquoi? Harry, le sais-tu? Pour moi, je ne le sais pas, sinon parce que je pense que leurs vies étaient attachées l'une à l'autre, et qu'ils ne faisaient qu'un seul tout en deux êtres différens... Maintenant, quand le soir j'entends encore cette cloche qui appelle à la prière, tu me vois, docile à ce son lugubre, traverser nos champs et me rendre avec la foule au temple du Seigneur. Là, quand la lampe du sanctuaire brille seule suspendue à la voûte, que les femmes tournent silencieusement leurs longs rosaires entre leurs doigts, ou que le prêtre épanche sur les fidèles la bénédiction du Très-Haut, moi je prie pour elle, et ma voix suppliante monte en son nom au pied du trône de Dieu. Quand, aux portes de ce vaste château, un pauvre se présente, et qu'il envie

dans son ignorance le bonheur de celui qui le possède, je dépose dans sa main durcie par la misère une aumône abondante. A cette vue ses traits amaigris se raniment; les soucis qui chargent son front ridé s'éclaircissent; alors je lui dis : « Priez pour celle au nom de » qui ce pain vous est donné, et demandez » au Seigneur que le salut lui soit accordé...» Car, Harry, sache qu'elle n'a plus que moi qui m'intéresse à elle sur cette terre; tous la maudissent sans pitié; aucune bouche ne prononce son nom sans y joindre une malédiction. Elle a rempli ce pays de crimes et de désastres; le sang des victimes qui ont été immolées à cause d'elle crie sans cesse vengeance. La mort de Thomas Morus, celle de l'évêque de Rochester, n'ont pas encore été expiées, et la malheureuse oublie, en se plongeant dans les plaisirs, que nul ne peut échapper à la justice de Dieu!...

— Assurément non, dit flegmatiquement Harry en se rapprochant du feu et en tâchant de mettre ses deux pieds sur un bout du tapis

de peau de loup; et elle a fait notre malheur à tous. Je ne sors pas d'ici sans que les plus riches de vos vassaux ne m'abordent pour me demander comment vous vous portez, et s'il y a quelque espérance que vous changiez de vie... Plusieurs, Dieu me pardonne! le sang m'en est monté au visage, branlent la tête, et leur silence semble dire que votre raison n'est pas saine. C'est bien dur pour moi, dit le vieillard.

—Pauvre Harry! dit lord Percy du ton dont on plaint les chagrins insensés, mais poignants, du jeune âge, ils te disent donc que je suis fou ?

— Ils ne l'oseraient pas, milord, répliqua Harry, rougissant de colère à cette pensée.

— Pourquoi? dit lord Percy, souriant à demi.

— Pouvez-vous le demander! s'écria Harry.

— Ne te fâche pas, Harry : la plupart des hommes sont si bizarres qu'ils ne peuvent mé-

priser un grain de singularité de plus dans la tête d'un voisin.

— Un voisin ! répliqua ironiquement le vieillard, un voisin ! leur seigneur, un homme de la plus illustre naissance, qui doit leur être utile, qui doit être leur père enfin ; c'est ainsi du moins que j'ai entendu souvent le curé enseigner le comte de Northumberland.

— Il avait raison, dit lord Percy, et toi, tu fais bien de me le rappeler... Mais, ajouta-t-il avec une expression de visage sérieuse et triste, je n'ai pas manqué à ces devoirs-là : Harry, leurs villages sont en paix ; la justice y est rendue exactement ; je ne néglige que ce qui me regarde.

— Et vous ne pouvez pas, milord, séparer leurs intérêts des vôtres, reprit le vieillard inflexible. Vous savez combien je vous aime ; ma femme vous a nourri ; je puis, sans offense, dire tout ce que je pense.

— Tu le peux, dit Northumberland, car

j'aurais raison de croire quelquefois que tu es le maître ici.

— N'importe, dit Harry. Je disais donc que, quand j'étais jeune, j'avais la tête vive, et, quand je voyais à l'armée votre père environné de tant d'hommages, de grandeurs et de richesses, un peu d'ambition ne laissait pas que de m'agiter le cœur. Un soir il était couché dans sa tente sur de moelleux cou-sins de soie, et nous autres, pauvres diables, on nous avait laissés là tout autour comme des chiens sur la terre nue. Veillant au dehors, nous avions été mouillés toute la journée; à peine si nous avions mangé. Du fond de mon gros manteau de feutre, je regardai les nuages, les étoiles, puis toutes ces tentes alignées comme les rues d'une ville, et je me demandai comment il se faisait qu'il y eût tant de différence entre les hommes, puisqu'enfin c'était Dieu qui les avait tous faits. Ne vous fâchez pas, cher lord, dit Harry en manière de digression.

— Parle, parle, dit lord Percy.

— Je me disais donc : Pourquoi y a-t-il des petits, des grands, des riches et des pauvres, puisque Dieu est juste et nous aime tous également ?

— Et quelle fut ta conclusion? demanda vivement lord Percy; car souvent lui, dans ses moments de désespoir, avait été tenté de se plaindre, et souhaitait de se trouver à la place d'un autre être qu'il croyait plus heureux.

— Ma conclusion fut, dit Harry, que Dieu nous avait faits ainsi afin que nous fussions obligés de nous entr'aider, et que, dépendant les uns des autres, nous ne pussions pas nous séparer. Votre père, par exemple, avait sans cesse besoin de moi, et moi, j'avais continuellement besoin de lui. Si nous étions tous également riches, également nobles, également habiles, également intelligents, il faudrait, me disais-je, que chacun fût logé tout seul dans un monde à part, n'ayant plus ni affection, ni espérance, ni reconnaissance, ni dévouement, enfin privé nécessai-

rement de tout ce qui peut développer et perfectionner les plus nobles vertus. Alors, depuis ce jour, je me suis résigné sans peine à occuper la place que Dieu m'avait marquée; mais aussi j'ai jugé qu'on ne pouvait séparer ce que Dieu a uni, et jouir du rang élevé donné par la naissance et par les richesses sans faire récolter aux autres les avantages qu'ils doivent recevoir en échange de la part dont ils sont privés.

— Tu es un bon docteur, dit lord Percy, mais tu es trop sévère pour moi. Je n'ai pas négligé ces devoirs de protection, de gouvernement et de secours que je dois à ceux qui dépendent de moi. Tu sais que, dans mes terres, je prends soin de tous et qu'ils ne souffrent aucune injustice... Ensuite je ne veux pas que tu étendes ton pouvoir et tes droits, ou les leurs, comme tu les appelles, jusqu'au point de me séparer de l'être que j'aime autant et plus que ma vie.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le vieillard, qui joignait à une pensée très-juste en

elle-même un peu de l'obstination et de l'égoïsme que l'âge traîne à sa suite, il n'en est pas moins vrai que, si vous étiez marié, nous aurions été et nous serions plus heureux.

— Je pense aussi, dit lord Percy, que je l'eusse été moi-même davantage !... »

En disant ces mots, quelque chose d'humide roula sous sa paupière, mais n'en sortit point.

« Je crois, poursuivit-il avec quelque amertume, que je ne puis faire mieux pour vous tous que je ne fais pour moi-même.

— C'est une question, dit Harry, qui aimait à discuter et à parler longuement.

— Allons, tiens, bois, Harry, dit lord Percy.

— Je veux bien, mais dans une autre coupe. »

Et le vieillard alla prendre sur le dressoir

une grande corne creusée et cerclée en argent. Il la présenta à lord Percy, qui la remplit de vin jusqu'au bord.

« Trop, dit Harry.

— Non : tu en as bien bu d'autres en faisant tes campagnes.

— J'étais très-sobre, au contraire, s'écria Harry avec enthousiasme. Ah! quel temps! quel beau temps, milord! Je crois que j'y penserais encore quand même j'aurais reçu de Dieu ma part du paradis... Comme le cœur bat dans la poitrine quand on entre triomphant dans une ville après une victoire, et même sans victoire! A peine si on peut respirer d'aise. Les trompettes et les clairons sonnent, les femmes sont aux fenêtres; les jeunes filles rougissent de plaisir et allongent le cou pour mieux vous regarder; les petits garçons encore en jupon prennent un air martial; les plus grands brandissent leurs bras et marchent en mesure avec des yeux étincelans; les gros

bourgeois, leurs pères, s'arrêtent sur le pas de leur porte pour admirer; les chevaux caracolent, sautent, s'emportent; les officiers passent, repassent; les drapeaux, avec leurs longues franges, leurs riches broderies, s'inclinent. Que ne puis-je les voir encore se déployer lentement sous un beau ciel! Oh! comme alors on oublie les jours de faim et de soif!

— Et les amis qui ont disparu, et les vivans qu'on a tués! dit lord Percy.

— Ma foi oui!... Que voulez-vous, milord, chacun est là pour son compte; aujourd'hui l'un, demain l'autre. On ne peut pas toujours vivre!... Nous sommes tous mortels.

— Heureusement!» dit lord Percy.

II.

La ville de Hamptill est assise sur le penchant d'une verte colline; une vaste plaine, sillonnée de ruisseaux qui portent et répandent la fertilité, se déroule à ses pieds. Les habitants de cette heureuse contrée cultivent en paix la terre docile à leurs soins; ils nourrissent de nombreux troupeaux. Une laine abondante et

soyeuse forme leurs vêtements; habiles dans l'art de teindre, la couleur de pourpre qu'ils savent lui donner rehausse d'un merveilleux éclat la beauté des femmes et l'élégance de la taille des jeunes filles.

Parmi cette population heureuse et paisible on n'entendait jamais le murmure qui commence la sédition et le tumulte qui l'achève. Obscure et humble entre toutes les villes de la vieille Angleterre, Hamptill voyait ses échevins marcher tranquilles à la suite de leurs rivaux plus orgueilleux, et présenter d'un œil timide leurs hommages au monarque qui régnait sur tous.

A peine savaient-ils, ces bons habitants, éloignés du bruit et de l'intrigue des cours, le nom redoutable du prince qui les gouvernait. Heureux et sages dans leur obscurité, ils n'entendaient qu'à de longs intervalles retentir à leurs oreilles celui de Henri VIII; et ce nom, paisible pour eux, n'était joint qu'à quelques ordonnances affichées sur la place publique

pour la police des chemins ou les redevances des droits seigneuriaux.

Cependant un jour les femmes furent émues dans leurs maisons, et l'on vit beaucoup de trouble parmi elles. Plusieurs s'attendrissaient, d'autres racontaient ce qu'elles avaient appris, et leurs pères et leurs maris recueillaient en silence les paroles qu'elles avaient dites.

« Une reine ici! répétaient-elles en joignant les mains de surprise et de pitié.

— Quoi! dans notre pauvre petite ville, une reine; et la reine d'Angleterre, la reine Catherine, la femme du roi!

— La femme de notre roi! redisaient les jeunes filles avec plus d'étonnement encore. Oh! ma mère, qu'elle doit être belle! Et le roi, viendra-t-il aussi?

— Non! oh non! il l'a renvoyée; il a pris une autre femme. On défend de l'appeler la

reine; on doit l'appeler la princesse de Galles. Mais c'est indifférent tant qu'elle vivra, l'autre ne sera jamais qu'une fille de ceinture dorée (1).

— Taisez-vous, femmes! disaient les pères : il n'est pas permis de parler mal du roi. »

A ces mots, la rougeur montait au visages de ces mères chastes et vénérables.

« Pourquoi, s'écrièrent-elles, voulez-vous que nous nous taisions? Nos lèvres ont dit la vérité. Oui! tant qu'elle vivra, elle sera reine; mais elle semble si faible, elle, est si pâle, qu'elle ne pourra survivre long-temps à tant de maux. »

Ainsi avaient-elles dit, gourmandant par un sentiment généreux et une noble liberté la sou-

(1) Expression de mépris qui remonte au treizième siècle, et qui signifiait une femme de mauvaises mœurs.

mission indifférente de leurs frères et de leurs époux.

Puis, peu à peu, le temps, qui affaiblit même l'indignation qu'excite le crime, avait adouci les paroles amères. Sans que la pitié fût bannie des cœurs, tout était rentré dans la paix accoutumée. Catherine, souffrante et retiré dans une pauvre maison de cette très petite ville, ne recevait personne, elle ne se plaignait point. Quand on la voyait se rendre à l'église, quelques marques de déférence, quelques révérences naïves, accueillaient bien son passage; mais la reine marchait en silence; elle remerciait cependant par un signe de tête toujours empreint de cette bienveillance et de cette grâce qui accompagnaient ses gestes et faisaient bénir sa présence quand, dans un jour de fête et de joie publique, tout le peuple anglais la saluait de mille cris d'amour, et qu'une cour brillante l'environnait de respect, d'hommages... Maintenant... elle passait seule, avançant péniblement sur les cailloux pointus qui pavaient les rues étroites et tortueuses.

Souvent elle ne passait point : car ses souffrances la retenaient dans l'asile où on l'avait abandonnée.

Depuis plusieurs jours elle n'avait point quitté sa maison, et nul ne s'en était souvenu : le travail des terres entraînait au loin les habitants de Hampthill, et, le soir, fatigués, ils rentraient sous leurs toits, insoucians de ce qui s'était passé autour de leurs demeures.

Il était environ l'heure de midi ; les enfants dormaient dans leurs berceaux ; partout les feux étaient éteints ; quelques femmes d'un âge mûr retirées dans l'intérieur des maisons fermées soigneusement par des volets en bois, filaient au rouet ou faisaient de la dentelle noire, tandis que les animaux domestiques sommeillaient, couchés devant les âtres refroidis ; un calme profond régnait, et le voyageur le mieux monté, le plus somptueusement paré eût passé sans exciter la moindre curiosité.

La reine Catherine était aussi dans la salle

basse de sa maison. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe de soie très-épaisse, à fleurs nuancées d'or et d'argent sur un fond rouge foncé. On voyait que ce vêtement avait dû être autrefois fort beau, mais que maintenant il était usé. Elle tenait dans sa main une petite corbeille de jonc très-légère, où étaient des laines et des aiguilles; debout, auprès d'elle marchait une jeune fille qui la servait, et dont tous les mouvements respiraient l'intelligence et la sollicitude la plus vive.

« Votre majesté est beaucoup mieux aujourd'hui, dit-elle d'un son de voix mélancolique en regardant la reine avec attention.

—Non! pas mieux, ma fille, reprit Catherine, pas mieux; je me sens bien faible aujourd'hui, et je crains de te fatiguer.

—Non, non! au contraire, appuyez-vous sur mon épaule sans rien craindre, s'écria la jeune fille. Moi, j'ai de la force et de la vie, et je voudrais bien pouvoir vous en donner. »

En achevant ces mots, la jeune Elia attacha sur la reine ses yeux d'un bleu transparent comme l'azur des cieux, et ils brillèrent d'un éclat surprenant. Il y avait dans ses regards de l'amour, de la piété et de la vénération; on voyait qu'elle se sentait près de la souveraine qu'elle respectait, mais que son cœur était aux côtés d'une mère qu'elle aimait. Elle passa ses jolis doigts, avec un air d'incertitude, dans les longues tresses blondes qui chargeaient sa jeune tête; mais, quand elle ouvrit la porte qui donnait sur le petit jardin où la reine voulait aller, et que la lumière extérieure vint frapper sans intermédiaire sur le visage défait de Catherine, l'inquiétude se répandit sur tous les traits de la jeune fille. Des larmes mouillèrent ses yeux, et ses joues se couvrirent d'une teinte de pourpre.

«Vous êtes plus souffrante aujourd'hui, madame, dit-elle... Je vais vous apporter une chaise au soleil, et vous vous y reposerez. Moi, je travaillerai à côté de vous.

— Je le veux bien, Elia : car je sens que

je ne saurais marcher, » répondit la reine.

Plus légère que le jeune oiseau qui a senti ses ailes se développer pour la première fois, Elia franchit les degrés, et reparut à l'instant avec une grosse chaise de paille, sur laquelle elle avait mis un oreiller pour asseoir plus commodément la reine.

Catherine sourit en voyant cet arrangement.

« Tu es une jolie tapissière, dit-elle.

— Je voudrais être tout, pour que rien ne vous manquât, » dit la jeune fille.

Elle appuya la chaise contre le mur du jardin; des ceps de vigne montaient tout autour. Elle s'agenouilla sur le gazon à côté de la reine, qui s'assit.

« Voyez, madame, dit Elia en montrant l'extrémité du jardin, j'espérais que vous iriez

jusque là : j'avais planté une bordure de violettes pour que vous jouissiez de leur parfum quand vous iriez de ce côté.

— Je te remercie, Elia; j'espère que demain je serai mieux, et que je pourrai y aller.

— On m'a aussi promis un rosier blanc à cœur rosé, reprit la jeune fille : je le mettrai près de votre croisée... Cet automne, j'aurai des graines qui ne coûteront rien... C'est bien dommage, continua-t-elle en serrant ses petites lèvres vermeilles sur ses dents d'ivoire, de n'avoir point d'argent! J'arrangerais si bien ce jardin pour vous, si j'en avais!

— Tu crois qu'il serait bien beau, Elia? dit Catherine.

— Beau? dit la jeune fille pensive; non..., mais joli. Je sais bien que pour vous rien ne peut être beau ici : j'ai entendu parler avec tant d'admiration du palais et des beaux jardins de Greenwich...!

— Mon enfant! dit la reine en l'interrompant, ne me parle pas aujourd'hui de ces choses, parce que je me sens l'esprit bien triste... J'aurais si ardemment désiré voir ma fille avant de mourir!... Ce bien-là me sera encore refusé! Pensez, Elia, qu'on l'a arrachée tout enfant de mes bras, et que, depuis des années, toutes mes supplications pour la revoir ont été inutiles. Vous parliez de ces beaux jardins de Greenwich : hélas! je l'y ai vue courir si souvent, ou s'asseoir, comme vous êtes là, à mon côté, toute pleine de vie, toute rouge de plaisir et de satisfaction! Ses cheveux blonds bouclés tombaient sur ses petites épaules; dans ses jeux ils se mêlaient en désordre, et moi, en la serrant sur mon cœur, je les séparais, et je baisais son front.

— Pourquoi me dire *vous?* dit Elia d'un ton moitié brusque, moitié chagrin. Madame!... vous l'aimiez donc bien votre fille! ajouta-t-elle avec un mouvement de jalousie qu'elle ne put contenir.

— Si je l'aime! s'écria la reine; Elia, peux-tu me le demander! mais elle est ma vie, quoique ma vie s'éteigne; elle est ma joie et mon espérance, bien que je n'en aie plus; elle est mon orgueil, mon unique pensée, mon bonheur de tous les instants; et ce bonheur, il devait s'accroître de toutes les heures de l'être chéri auquel j'ai donné la lumière, dont j'ai élevé l'enfance, formé le cœur et la pensée, dont j'ai écarté tous les piéges, et préparé l'avenir!....... Tous les autres sentiments s'affaiblissent, Elia, mais celui-là seul se fortifie avec les années; rien ne le comprime, rien ne l'éteint. Il a des soins pour toutes les douleurs, de la patience et des consolations pour tous les maux, du courage pour toutes les adversités, de l'indulgence pour toutes les fautes, de la reconnaissance pour toutes les vertus. Dieu lui-même lui a donné une portion de son inépuisable puissance. Être mère, c'est vivre deux fois, c'est vivre toujours : car les enfants des enfants sont encore plus chers, s'il est possible, au cœur de l'aïeul. L'âge a beau glacer les veines, les

yeux ont beau se fermer à la belle lumière du jour, les oreilles aux douces émotions des sons, cette flamme ne s'éteint jamais; elle brûle jusqu'au dernier soupir; et, quand la mort approche, le père et la mère lèvent encore les mains du fond du cercueil pour bénir les enfants nés de leurs entrailles!... »

Et comme la reine, épuisée de l'effort qu'elle avait fait en parlant d'une voix si ferme, garda le silence, elle sentit sa main arrosée par les larmes qui coulaient des yeux de la jeune Elia.

Surprise, elle retira sa main et se pencha vers elle.

« Eh bien! qu'avez-vous, Elia? dit-elle.

— Moi, je n'ai jamais connu ma mère, répondit la jeune fille d'une voix étouffée; et quelquefois, Dieu! quelle illusion! je me suis imaginé que vous l'étiez. Oui, quand vous dormiez, souvent je suis venue au pied de votre lit. Je vous regardais, et je vous disais

dans mon cœur brûlant : Non, ce n'est pas une reine, mais c'est ma mère! c'est ma mère que j'aime! Une reine ne dort pas dans un lit environné de rideaux de laine, dans une chambre carrelée, garnie de mauvais meubles; une reine dort dans la pourpre et dans l'or. Mais ma mère à moi dort dans une chaumière. Je suis pauvre, et elle aussi; elle n'a que moi, et moi je n'ai qu'elle. Si on lui refusait du pain, je saurais bien lui en gagner; elle en a, je ne ferai donc que lui plaire et l'amuser. Maintenant vous ne me parlez jamais que de votre fille. Si je l'avais vue, peut-être l'aimerais-je; mais je ne la connais pas, et je n'aime que vous. Croyez-vous que je ne sache pas bien que j'ai été nourrie dans cette maison où vous faisiez élever des enfants? Vous ne vouliez pas qu'on le sût; mais mon cœur l'a deviné. Quand vous veniez nous voir autrefois dans tout l'éclat de votre parure, avec cette belle robe de damas blanc fourrée d'hermine et ces beaux bijoux étincelans, déjà je vous aimais, et mon œil vous suivait constamment. Quand vous vous faisiez rendre compte de nos tra-

vaux, je redoublais d'ardeur pour obtenir de vous un éloge... D'ailleurs vous nierez inutilement que c'était vous qui preniez soin de notre enfance. Quand vous avez perdu votre puissance, ne nous a-t-on pas toutes jetées à la porte le même jour, sans aucune pitié et sans avoir égard à la faiblesse de notre âge et de notre sexe? Pouvait-on révéler plus hautement vos bienfaits?... Le pain des orphelins a été arraché aussitôt de leurs bouches, et le riche s'en est emparé. Le vin qu'on avait versé à leur soif a été pris et mis dans les celliers où l'abondance régnait déjà... Mais le Seigneur n'abandonne pas les petits ; il défend lui-même leur cause, et un jour il les vengera !... Pour moi, j'ai pu vous suivre dans l'exil, et je suis arrivée jusqu'à vous. Quand vous m'avez prise, sur le seuil de votre maison, vous m'avez dit : Jeune fille, quels sont les gages qu'il te faut? Si mon cœur avait parlé, il aurait dit : Rien que de vous aimer. Mais ma langue, docile et craignant de vous perdre en disant la vérité, répondit : Une livre par mois !... Dites, reine, croyez-vous que j'aie tendu la

main pour recevoir mon salaire sans humiliation ? Peut-être, me disais-je, croit-elle que c'est pour cette pièce de monnaie que je reste près d'elle, que je prends soin de ses souffrances, quand je voudrais pouvoir lui donner ma vie !... »

Et la jeune fille s'arrêta brusquement, la voix coupée par un torrent de larmes.

« Elia, dit la reine vivement émue, tu dis vrai ; maintenant je me rappelle t'avoir vue dans le couvent où je faisais élever les orphelines !... Quand je t'aperçus pour la première fois ici, ton visage ne me parut pas étranger, mais ton vêtement si différent... Puis, pourquoi ne m'as-tu pas rappelé ce souvenir plus clairement? Tant d'événemens ont passé sur ma tête, ont brisé mon cœur !...

— Que moi, je n'ai pu y trouver place! s'écria douloureusement la jeune fille.

— Pourquoi parler ainsi, Elia? T'ai-je jamais dit un mot qui t'ait fait de la peine?

— Non, jamais! Mais dites-moi, dites alors qui fut ma mère, qui fut eelle que j'aurais pu nommer de ce doux nom!

— Elia, pourquoi me le demander? Dieu seul le sait, chère enfant.... Quelquefois, dans les rues de Londres, on exposait des enfants nouveau-nés... sur la voie publique...; je les faisais recueillir; Elia, je n'en sais pas davantage...

— Ainsi j'ai été ramassée au coin d'une rue? »

Catherine ne répondit rien, craignant d'humilier la jeune fille.

Mais elle se trompait; il n'y a qu'un sentiment qui ne connaisse rien d'humiliant, qui soit la gloire de l'homme et qui ait la puissance de le dépouiller de tout égoïsme : c'est celui de l'amour, soit qu'il s'adresse à une mère, soit qu'il s'attache à un frère, à une sœur, à un père ou à un époux.

« J'ai été ramassée au coin d'une rue, s'écria Elia avec énergie; c'est vous-même qui l'avez dit. J'étais abandonnée, et vous m'avez recueillie; j'étais nue, et vous m'avez enveloppée de langes; j'avais faim, vous m'avez donné à manger; je n'avais aucun nom, et vous m'avez appelée de celui que je porte; vous m'avez admise parmi les chrétiens, quand toute autre société me rejetait; vous avez étendu votre main secourable sur toutes mes plaies, et vous avez guéri toutes mes blessures. Qui est donc ma mère, si ce n'est vous? A qui dois-je la vie et la lumière des cieux? Qui a pris soin de mon enfance? Qui a eu pitié de ma faiblesse? Vous! oui, vous, vous seule. Oh! aimez-moi, car je vous aime. »

En disant ces mots, la jeune fille se jeta au cou de la reine et la serra dans ses bras.

« Aimez-moi, car rien ne m'empêchera de vous aimer, rien ne pourra me séparer de vous. Votre grandeur? je n'y penserai pas.

Pour moi vous n'êtes qu'une bienfaitrice. Je vous aimerais malgré vous, si vous ne le vouliez pas; et s'il le fallait, pour vous nourrir, je danserais sur les cordes et je balaierais les ruisseaux. »

La reine sourit doucement en entendant ces derniers mots. Elle pressa la jeune fille sur son sein et la baisa au front.

« Dites que vous êtes ma mère; jurez sur cette croix, reprit Elia en prenant dans sa main un rosaire de corail qui pendait à la ceinture de la reine, que je ne vous quitterai jamais et que vous ne me paierez plus.

—Non, je te le promets... Mais, continua la reine d'un ton mélancolique, ne vois-tu pas bien que c'est moi qui te quitterai et que je m'affaiblis chaque jour davantage? L'autre semaine, j'allais encore jusqu'aux violettes que tu as plantées; aujourd'hui, tu le vois, je suis restée sur le seuil de la maison; bientôt il est vrai, j'en sortirai, mais ce sera pour aller sous la pierre du sépulcre.

— Non, non, s'écria Elia en fondant en larmes, on ne meurt pas quand on est aimée. Je vous donnerais du sang de mes veines s'il vous en fallait. Non, j'ai une mère, et rien désormais ne pourra me l'enlever.

— Non, rien, Elia : car, lorsque je serai dans l'autre vie, je prierai encore et je veillerai sur toi, dit Catherine attendrie; et quand je serai morte, tu iras vers Marie; je te donnerai quelque chose que tu lui porteras, et elle pourra plus tard te garder près d'elle et prendre soin de toi en souvenir de moi.

— Si jamais je vous perds, dit Elia frémissante, je ne réclamerai l'appui de personne et je n'accepterai ni secours ni protection; je vivrai au jour le jour, sans savoir où le soir je reposerai ma tête. On voit souvent dans les rues d'une ville errer un chien désolé : son œil est triste et inquiet; il cherche son maître chéri. D'abord il est doux; mais ensuite, quand il a perdu l'espoir de retrouver celui qu'il aimait, il devient farouche, et personne n'ose

l'approcher. Il vit au hasard, et apaise sa faim au coin de cette borne qui fut mon berceau!.., Ainsi ferai-je, s'écria Élia le cœur oppressé.

— J'espère, ma fille, que vous serez plus sage, dit Catherine un peu sévèrement, et que vous penserez que, bien que vous soyez sans famille et sans appui dans ce monde, vous devez y mener la vie d'une femme honnête et régulière... Mais j'espère y pourvoir quand le temps en sera venu. »

Une larme tomba des longs cils d'Elia; elle ne répondit point...

III.

A quelques milles de Londres, dans la royale résidence de Windsor, tout était en mouvement. Les cours étaient encombrées de fourgons qui arrivaient, et des longs attelages qui remmenaient les voitures déchargées.

Dans les offices, dans les cuisines, s'agitait,

comme une ruche en émoi, le bataillon de la gourmandise, cette suite nombreuse et inévitable que de nos jours on appelle pompeusement, chez les princes, les officiers de la bouche..... Pour compenser l'inutilité de leur nombre, ils se donnent beaucoup d'importance; et chez nos pères, les maîtres-queux n'étaient ni moins orgueilleux ni moins bruyans.

Dans les grands appartemens, des escouades de tapissiers, grimpés sur des échelles et suspendus aux fenêtres, dépliaient, plissaient, rattachaient les draperies veloutées. Ici, on étendait de riches tapis; là, on apportait des vases précieux, des fleurs odorantes. L'hiver venait de fuir; le printemps dans toute sa parure l'avait remplacé. Les jardins de cette demeure célèbre étaient couverts d'un manteau de verdure et de fleurs; dans la vaste forêt qui leur sert de ceinture, on voyait les biches, suivies de leurs jeunes faons, danser sur l'herbe, tandis que les pigeons ramiers gémissaient doucement en bâtissant dans les rameaux tor-

tueux des vieux chênes leurs nids, chefs-d'œuvre de patience et de dextérité. Au pied de la longue terrasse coule, en un lit profond, la Tamise; sur la grosse tour ronde qui domine les pavillons et les tourelles de brique éclatante se déploie et flotte dans l'air l'étendard d'Angleterre. Le souverain dort sous cette égide glorieuse; des sentinelles vigilantes gardent ces portes, veillent sur ces remparts. Cet homme est un centre unique; la couronne qui orne sa tête est un astre qui brille d'un vif éclat. Mais c'est en vain qu'un mortel entouré de tant de prestiges cherche le bonheur ou le repos : quand le crime a souillé son âme, le remords entre partout avec lui; il passe, impitoyable, à travers les hommages, les flatteries et les applaudissements; il se fixe sous les lambris dorés, se rit de tous les efforts, change la coupe du festin en un fiel amer, arrache les couronnes de fleurs que les convives portent sur leurs têtes, et partout, sur les murailles, écrit sous leurs yeux, comme au palais du prince de Babylone : *Les jours de l'impie sont comptés !*

Cherchant à s'oublier lui-même, l'époux de Catherine, le ravisseur d'Anne Boleyn, Henri VIII, avait brusquement quitté son palais de Londres. D'un œil dédaigneux, il avait jeté un regard sur les jardins. En passant dans la cour, il s'était détourné pour ne pas voir la porte de la magnifique chapelle de Saint-George, désignée pour être le lieu de sa sépulture. Déjà, au fond d'un profond caveau, deux tréteaux de fer étaient scellés dans la pierre humide. Un jour, qui n'était pas loin peut-être, une bière recouverte d'un velours noir brodé aux armes des Tudors devait venir y prendre place, pour être honorée un moment, puis abandonnée ensuite pour jamais à la moisissure et à l'oubli. L'assassin de Thomas Morus écarta avec terreur cette pensée; il passa rapidement. Maintenant il était assis dans sa chambre à coucher; deux chiens jouaient à ses pieds. Des stores de soie transparente, sur lesquels étaient peints des fleurs et des oiseaux de la Chine, fermaient les croisées, adoucissaient l'éclat du jour, et laissaient pénétrer avec l'air pur et suave des jardins les sons mélodieux du chant des rossignols.

Le roi pencha sa tête tristement.

« Je croyais, dit-il avec abattement, que je me trouverais mieux ici : il n'en est rien. A peine arrivé, les ennuis recommencent; Londres s'est transporté ici avec moi. Déjà j'ai vu les fourgons aux armes de milord Cromwell..., comte d'Essex, vicaire-général de toutes les églises du royaume par ma seule autorité..., anti-romain, anti-catholique, anti-chrétien ; larron à quatre griffes, que dis-je? à mille poches, à mille bras, à mille tours ; escroc et parvenu, se gorgeant et ne rendant rien ; entassant pour le jour où je le dépouillerai, où je le briserai, où je le rejetterai dans la fange d'où je l'ai tiré... Est-il bien possible que je l'aie fait premier ministre, que je l'aie créé comte d'Essex, qu'il porte une couronne sur son bonnet, des armes sur son écusson, et que cet homme enfin soit, dans ce royaume, le plus puissant après moi !... Je crois rêver !... Malédiction !... »

Ici Henri VIII se frappa le front, et demeura immobile.

« Je voudrais sortir de ma peau ! s'écria-t-il enfin, ou plutôt de mon propre cœur. Comme je m'ennuie ! Je croyais me trouver bien ici !... J'ai là un ulcère qui me ronge, et qui m'emportera dans peu. »

Le roi frappa sur sa cuisse.

« Voilà du velours, du satin et des pierreries ; là-dessous, des chiffons et un morceau de vieux linge trempé de sang noir et d'humeur corrompue ; bientôt on verra mon os à découvert. Voilà le roi !... Non de par tous les diables ! Catherine ne verra pas sa fille ! »

En disant ces mots, Henri VIII tira une lettre de sa poche ; elle était toute chiffonnée et d'une écriture tremblottée. Il regarda l'adresse et la signature.

« Elle signe... ma femme ! Comme elle est entêtée ! dit-il. Me prend-elle donc pour un bigame.. Non ! je ne la lui laisserai jamais voir : elle la confirmerait dans ses idées de puissance et de

domination... Ah ! oui ! mon successeur, nous verrons bien !.. Nous avons encore le temps. Patience : on peut vivre avec une plaie, en la soignant !... »

Alors Henri VIII se leva et sonna vivement

Un jeune page parut aussitôt en soulevant les plis lourds et surchargés de broderie de la tapisserie qui voilait la porte.

Il salua en silence.

« Clément est-il arrivé ? dit le roi.

— Oui, sire : il a répondu qu'il allait venir aussitôt qu'il serait libre, dit l'enfant, inclinant de nouveau sa tête blonde.

— Comment, libre ? s'écria Henri VIII : dois-je donc attendre ?

— Votre Majesté lui pardonnera, reprit le page : il était occupé à panser un pauvre homme

qui est tombé du haut d'une échelle sur le parquet du salon de la reine. »

Le roi fronça le sourcil.

« Clément n'est pas courtisan, murmura-t-il : c'est par compensation avec ceux qui le sont trop.

« S'ils viennent, ils m'obsèdent; s'ils ne viennent pas, ils me manquent, continua Henri VIII. Il faudrait pouvoir vivre mille ans, et arranger sa vie comme on la voudrait... Mais j'entends le docteur, le voici! »

Comme le roi d'Angleterre disait ces mots, on souleva une seconde fois le rideau de soie qui couvrait la porte, et le docteur entra ôtant sa toque de velours noir, et il s'inclina respectueusement devant le roi.

« Votre Majesté, dit-il, m'a fait demander: me voici.

— Oui, maître docteur, dit Henri VIII, et vos pas n'ont pas été lestes.

— Je demande pardon à Votre Majesté ; mais c'est qu'il y avait là-bas un pauvre diable qui souffrait cruellement.

— Et moi je ne souffre rien ?

— Je ne dis pas cela, sire, reprit Clément ; mais j'espère pourtant que vous ne souffrez pas autant que ce malheureux.

— Vous croyez, messire docteur ?

— Je le désire, sire.

— Ah ! Clément, ce matin vous êtes un peu plus sociable que de coutume.

— Pourquoi, sire, me faire un mauvais compliment ? j'ai déjà dit à Votre Majesté qu'il ne fallait pas me tirer de mon hôpital. Je ne suis pas propre, Votre Majesté a dû s'en aper-

cevoir souvent, à faire un docteur de cour. Je le sais très-bien. Ai-je jamais dit autre chose à Votre Majesté ?

— Non, par Saint George ! reprit Henri VIII brusquement, et voilà sans doute pourquoi on ne peut rien savoir de ce que vous pensez. Sous votre air de franchise vous renfermez ce que vous voulez taire comme un trésor dans une forteresse inattaquable. Cela est très-vite dit, renvoyez-moi à mon hôpital, quand vous savez que j'ai besoin de vous.

— Alors me voici, dit Clément croisant les bras d'un air moitié résigné, moitié plaisant.

— Clément, ma cuisse me fait mal !

— Votre Majesté a-t-elle mis l'emplâtre que je lui ai fait préparer ?

— Oui.

— Alors il faut attendre l'effet.

— Attendre, toujours attendre, dit le roi brusquement... Combien avez-vous de lits à votre hôpital?

—Voilà la cinquantième fois que Votre Majesté m'adresse cette question. Deux cents, et soixante de plus, fondés récemment par la reine Catherine, répondit Clément avec un calme imperturbable.

— Toujours la reine Catherine, murmura Henri VIII. Récemment? reprit-il tout haut : vous voulez dire il y a dix ou douze ans.

—Eh bien! c'est très-nouveau, dit Clément; c'est nouveau pour moi, du moins, puisque voilà quarante ans que je suis médecin de *Saint-Thomas* (1). Cette bonne reine, cette bonne princesse de Galles, veux-je dire, continua

(1) Hôpital très-ancien, situé dans Southwark, et fondé parles abbés de Bermondsey.

Clément d'un ton qu'il s'efforça de rendre persuasif, si vous aviez voulu me le permettre, j'aurais été voir un peu comment elle est.

— Sans doute plus vite que vous n'êtes venu tout à l'heure pour moi, dit Henri VIII.

— Je suis venu à l'instant, reprit Clément.

— A l'instant où tel a été votre bon plaisir, monsieur Clément, dit le roi. Mais, continua-t-il, puisque vous aimez tant les reines, que dites-vous d'Anne Boleyn?

— Ma foi, sire, voulez-vous donc, reprit Clément en éclatant de rire, que je sois assez sot pour mettre, comme dit le proverbe, ma tête entre la hache et le billot?

— Trève de liberté et de plaisanteries, maître Clément, dit Henri VIII avec des yeux étincelants: vous savez que je ne vous les permets que jusqu'à un certain point; aujourd'hui il ne me plaît pas d'en user ainsi. Répondez

sérieusement : que pensez-vous de la conduite de la reine ?

— En vérité, sire, dit Clément, qui vit que la conversation allait prendre une tournure fort désagréable, en vérité.... la question de Votre Majesté m'étonne.

— Et pourquoi vous étonne-t-elle, maître Clément? Ne sais-je point que la reine vous a fait venir en secret ?

— Ce n'est pas vrai, dit Clément en rougissant, ce n'est pas vrai; celui qui l'a dit en a menti.

—Elle vous a fait venir, continua Henri VIII, et l'on vous a questionné pour savoir combien de temps j'avais à vivre.

— Il n'en est rien, sire, dit Clément avec force.

— Croyez-vous, docteur, s'écria Henri VIII,

avec fureur, que je ne m'aperçoive pas de la conduite d'Anne Boleyn et de ce troupeau de galants que ses manières libres et enjouées attirent sur ses pas? Croyez-vous que je sois d'humeur à me laisser déshonorer par une femme que j'ai fait asseoir sur un trône devant lequel son rang devait la tenir toujours agenouillée? J'ai mis sur cette tête une couronne, et c'est pour la voir flétrir; j'ai mis dans cette main un sceptre, et c'est pour le voir tomber.

— Cette main était trop faible, sire, pour porter un pareil poids. Il n'y a que les races royales à qui on doive le confier, s'écria Clément, dont l'âme se dévoila tout entière par l'énergie avec laquelle il prononça ces mots. »

Car le bon et noble Clément n'avait jamais pu s'accoutumer à l'idée que la reine Catherine, sa légitime souveraine, avait été remplacée par lady Anne Boleyn.

« Ce reproche s'adresse à moi, sans doute, sir Clément? dit le roi.

— Pourquoi Votre Majesté m'interroge-t-elle? répondit Clément, qui craignait pourtant d'avoir été trop loin.

— Je ne vous interroge pas sur ce que j'aurais dû faire, maître Clément, » dit Henri VIII d'une voix de tonnerre.

Clément garda le silence.

« Je vous interroge sur ce que la reine Anne a voulu savoir de vous.

— Je ne sais ce que la reine a voulu savoir de moi, répondit Clément avec impatience. Il est vrai qu'elle m'a fait demander....., et je n'ai pas voulu y aller.

— Ah ! et pourquoi ? dit Henri VIII en fixant un œil soupçonneux sur le docteur.

— Parce que, sire, j'ai autre chose à faire que d'aller en consultation avec les femmes de chambre pour faire du rouge et des pommades

pour le teint; parce que la reine peut s'adresser aux charlatans et aux coiffeuses de sa chambre pour fabriquer les couleurs qu'elle veut donner à ses cheveux, à ses sourcils et aux ongles de ses mains. »

Henri VIII éclata de rire en entendant cette nomenclature; mais bientôt le rire s'effaça de son visage, et il parut sur ses traits une expression de mépris et de dégoût.

« Voilà pourtant, dit-il, la femme que j'ai élevée jusqu'à moi, Clément! Est-elle digne du trône, je vous le demande?

— Que voulez-vous, sire? dit Clément; c'est une jolie femme, ce qu'on appelle une jolie femme : c'est-à-dire à peu près rien. »

Henri VIII ne remarqua pas même la définition du docteur.

« Une autre plus belle et plus simple se trouvera pour la remplacer dans mes affections,

dit le roi d'un ton prophétique et menaçant. Oui, une autre, qui n'attirera pas le blâme universel sur le choix que mon cœur aura fait, et qui ne déshonorera pas ma couche et mon nom!

— Encore une autre, » dit Clément.

Mais il le dit si bas, que sa propre pensée seule l'entendit.

« C'est donc uniquement pour du rouge et de la pommade qu'on vous demande chez la reine, sir Clément? dit encore Henri VIII.

— A peu près, sire; ou pour voir peigner le chien, habiller le chat, ou quelques autres ridicules scènes.

— J'ai peine à vous croire, docteur, dit Henri VIII; mais, puisque vous êtes si discret, je vous ferai voir que je suis mieux instruit que ne le pensent madame Anne et ses affidés. Il y a des gens, docteur, qui me rendent

compte des faits et gestes de cette poupée. »

En disant ces mots, le roi secoua le bras de Clément avec tant de force, que la douleur arracha au docteur une exclamation.

« Eh! doucement, sire, cria-t-il.

— Vous êtes bien douillet, maître Clément, dit Henri VIII; quand vous pansez mon mal, vous n'avez pas la main si délicate. »

Clément ne répondit rien.

« Je vous disais, Clément, reprit Henri VIII, je vous disais qu'Anne Boleyn souhaite ma mort, qu'elle se flatterait dans ce cas d'être régente, de gouverner les lords par ses charmes, et le royaume au nom de ce chétif avorton de fille qu'elle m'a donné. Fou que j'ai été! dit le roi en s'interrompant lui-même, fou! lorsque j'ai pu croire qu'une telle femme me donnerait des fils!

— L'accusation que Votre Majesté porte contre la reine est bien grave, » dit Clément, frappé de la véhémence avec laquelle le roi venait de s'exprimer.

Et le bon docteur, disposé à croire, comme tous ceux qui étaient restés attachés à la reine Catherine, que les parents d'Anne Boleyn, et Anne Boleyn elle-même, étaient capables de tous les crimes, n'ajouta rien de plus.

« Pas plus tard qu'hier, dit Henri VIII, elle a demandé à un gentilhomme de sa chambre s'il serait bien aise de l'épouser, et de mettre, selon sa jolie expression, ses pieds dans les souliers du mort. Elle compte sur cette plaie, la malheureuse! s'écria Henri VIII en posant sa main sur son mal; et qui sait, si la nature leur manque, ce qu'ils tenteront de faire! »

Clément ne put entendre une telle prévision sans frémir.

« Sire! s'écria-t-il, vos serviteurs sau-

raient bien déjouer de si horribles trames.

— Ah! Clément, que de princes ont été frappés dans l'ombre! Le meurtrier s'inclinait encore devant eux au moment où il allait enfoncer le poignard dans leur cœur. On riait, on se divertissait devant la victime; une main amie lui tendait une coupe au fond de laquelle on avait versé la mort. Clément, je crois à ta bonne foi; tu ne m'as jamais trompé; tu n'as même jamais cédé à mes caprices; je te crois homme de bien : surveille-les de près. Je ne veux plus qu'un autre que toi-même me touche. La vie me devient odieuse, et pourtant je crains de la perdre. Encore, s'il me fallait mourir avec gloire à la tête de mes armées, je ne regretterais rien; mais être frappé dans les ténèbres par un ennemi qui se rira de moi, qui comptera avec ironie mes heures d'agonie et insultera à ma faiblesse, qui prendra à côté de mon lit de douleur mon sceptre et ma couronne pour s'en parer! oh! voilà ce qui surpasse mon courage et fait de ma vie un horrible tourment. Quand cette femme, d'un air

enjoué, m'offre des mets de ma propre table, un sentiment involontaire me porte à les repousser. Je regarde avec défiance celui qui rompt mon pain et celui qui me verse à boire. Souvent je change brusquement l'heure de mes repas; mais, vains efforts, s'ils veulent m'atteindre, je ne pourrai leur échapper. »

Ayant dit ces mots, Henri VIII baissa la tête et parut comme accablé de l'effort qu'il avait fait sur lui-même pour révéler ses soupçons. Clément, s'écria-t-il tout à coup en se relevant brusquement de dessus sa chaise, Clément, que pas un mot ne vous échappe! Eh! qui sait? vous êtes peut-être un des leurs. »

A ce mot le docteur Clément tressaillit; tout le sang de son cœur monta au visage ordinairement si calme du vieillard.

« Votre Majesté, dit-il avec la voix tremblante d'une indignation qu'il s'efforçait vainement de contenir, Votre Majesté a sans doute la fièvre... Je ne puis croire autrement... Sa

femme (ou plutôt celle qui la remplace, murmura-t-il faiblement), son médecin, chacun de ses serviteurs, et sans doute aussi ce chien qui dort dans ce coin, tous conspirent également contre la vie de leur roi !...

— Pardon, docteur, murmura Henri VIII : car il fut intérieurement satisfait de la colère et surtout de la rougeur qui parurent au front et sur les joues ridées de Clément. — Le sang ne peut mentir, se dit en lui-même le soupçonneux monarque. La langue parle comme l'hypocrite le lui commande, les larmes même peuvent couler...; mais le sang ne peut monter à la peau pour tromper sur le mouvement du cœur..., à moins que ce ne soit la honte et la crainte de se voir découvert. — Horrible alternative ! » s'écria Henri VIII.

Et il prononça ces derniers mots à haute voix, en se jetant sur un lit de repos qui était dans le fond de l'appartement.

Clément s'avança alors vers le roi avec beaucoup de dignité.

» Sire, dit le vieillard, je vous ai vu naître; j'ai soigné votre père Henri VII et votre auguste mère Elisabeth d'York; j'ai vu descendre dans la tombe votre vénérable aieul; je vous ai toujours servi avec zèle. Je ne croyais pas vous quitter ainsi; mais j'en fais le serment à cette heure, jamais mon pied ne se posera même sur le seuil de votre palais. »

En disant ces paroles, le vieillard ôta un cordon d'honneur qu'il portait à son cou, et que Henri VIII lui avait donné pour reconnaître ses bons et loyaux services. Il le posa aux pieds du roi, et s'éloigna du lit.

Le monarque regarda cette action avec une sorte d'impassibilité; puis il se retourna avec humeur en poussant le cordon du bout de son pied. Mais sa pensée changea rapidement.

« J'ai eu tort de le soupçonner, se dit-il aussitôt. Clément était peut-être le seul homme qui me fût fidèle entre tous ceux qui m'environnent; je ne l'ai jamais vu dévier d'une ligne

de ce qu'il croyait être de son devoir. Pourtant il aimait trop Catherine : les vieux serviteurs de cette reine hautaine ne m'ont jamais pardonné l'élévation d'Anne Boleyn. Ma foi! ils avaient raison! Holà! Clement! Clément! venez ici. »

Henri VIII écarta brusquement le rideau de satin du lit; il regarda dans toute la chambre, et vit que Clément n'y était plus. Il sonna avec violence.

Un page entra.

« Clément est parti ? dit-il.

— Oui, sire.

—Qu'on le rappelle! Y a-t-il quelqu'un dans le salon d'attente?

— Il y a le comte d'Essex et l'ambassadeur d'Espagne, répondit le page.

—L'ambassadeur d'Espagne! encore! dit vi-

vement Henri VIII. Qu'il attende! je veux dormir... Non, faites entrer le comte d'Essex. »

Et le roi se coucha sur son lit.

Bientôt Cromwell arriva. Le feu de ses yeux faux et la maigreur de son corps frappèrent le souverain.

« Les vipères n'engraissent pas, pensa-t-il. — Eh bien! comte, qu'y a-t-il ce matin? dit Henri VIII d'un ton badin; que disiez-vous là-dedans avec l'ambassadeur d'Espagne?... Sans doute il a une pétition dans sa poche pour madame la princesse douairière de Galles.

— Je crois en effet, dit Cromwell, s'efforçant de copier l'air enjoué du roi, que j'ai vu le bout de la supplique qui sortait de son justaucorps.

Charmant! en vérité, dit le roi, toujours la même chose!... « On a l'honneur de représen-
» ter au roi d'Angleterre qu'il n'est pas con-

» venable que madame Catherine soit privée
» de chevaux, et reléguée à Hampthill, dans
» une petite maison dépendante d'un manoir
» royal... » Sans doute, s'écria Henri VIII, si la maison ne m'appartenait pas, ils crieraient encore bien plus fort. Moi, je ne la force pas d'habiter là ; pourquoi ne s'est-elle pas retirée en Espagne ? Ah ! quelle mauvaise besogne, monsieur le comte, vous avez faite là !

— Comment, sire ! s'écria Cromwell un peu alarmé. Je n'ai jamais fait que ce que vous m'avez ordonné de faire !

— Oh ! c'est cela. En effet, et les bons conseils que je vous dois, c'est sans doute mon cerveau qui les a enfantés ; et la route de dilapidation dans laquelle vous m'avez engagé, c'est sans doute moi aussi qui vous l'ai frayée.

— Mais sire..., dit Cromwell.

— Point de mais. Je sais fort bien qu'il est très-peu revenu dans mon trésor de toutes les

saisies que milord comte d'Essex a su opérer à l'aide d'une petite commission qu'il m'a extorquée pour, disait-il, remettre mes finances à flot et nous faire voguer à pleines voiles sur une mer dorée.

— Comment Votre Majesté peut-elle dire une telle chose! s'écria Cromwell, qui avait pâli visiblement.

— Je dis, monsieur le comte, reprit Henri VIII qui jouissait du trouble qu'il jetait dans l'âme d'un homme qu'il détestait, tout en ne croyant pas pouvoir s'en passer; je dis que c'est vous qui vous serez le plus enrichi de toutes ces spoliations. Que m'est-il revenu à moi de la suppression des maisons religieuses? Quelque monnaie, d'abord, je le veux bien; mais ensuite, les terres, n'a-t-il pas fallu les partager entre tous les lords? N'est-ce pas ainsi, en achetant leur conscience à beaux deniers comptans, qu'ils ont consenti à se séparer de l'église romaine et à me reconnaître pour leur pape? Vraiment! s'écria

le roi avec un sourire moqueur, le diable lui-même n'aurait pas voulu payer leurs âmes si cher que moi j'ai acheté leurs voix... Et vous, que n'a-t-il pas fallu vous donner en qualité de grand-vicaire spirituel de ce royaume ? le revenu de trois ou quatre évêchés, les terres et prébendes d'une douzaine de maisons religieuses, des pensions, des traitements, des titres, des droits, des armes, que sais-je, tout : puisque vous n'aviez rien et que je vous ai pris nu comme un ver de terre.

— Sire, dit Cromwell rougissant, je ne nie pas les bontés de Votre Majesté...; je ne les ai jamais niées.

— Je le crois bien, dit Henri VIII d'un air hautain : mal vous en prendrait à vous et à eux tous, car il ne faut pas que les lords s'imaginent qu'on me remplacerait facilement. Quand ils n'ont pas de chefs, ils ne sont plus rien. Oh! oh! je sais tout, et je prévoirai tout, et je saurai bien faire face à

tout et remplacer un ministre infidèle par un autre. »

A ce mot Cromwell changea de couleur ; il craignit que Henri VIII ne méditât dans son esprit une petite accusation de haute trahison contre lui et contre quelques lords du conseil qui lui étaient unis ou semblaient l'être. Il ne savait à quoi se résoudre et que répondre à des accusations indirectes qu'il craignait d'avoir l'air de prendre pour lui. Il se tut donc, incertain du parti qu'il fallait prendre.

« Que de déprédations! continua Henri VIII, que de voleries on a faites en mon nom! On a brisé les châsses, on a fondu les Saintes-Vierges, on a pris les vases sacrés, sous prétexte que les communautés étaient irrégulières. Vraiment, à lire ses mandements, on prendrait M. Cromwell pour un saint. A quelle somme s'est montée l'impression de toutes ces momeries! Ah! quel chemin nous avons fait depuis que nous nous sommes sé-

parés de l'unité catholique! quel chemin!...

— Votre Majesté m'étonne à un point que je ne puis exprimer, dit Cromwell.

— Toujours de l'étonnement! comme l'étonnement est commode à simuler quand on ne veut pas répondre! A combien se monte votre fortune? continua Henri VIII d'un ton railleur. Ah! oui! vous n'en savez pas le total : voilà votre réponse. Mais moi, je connais ce total peut-être mieux que vous ne pensez! Allez, allez, je ne suis dupe que quand je veux bien l'être, croyez-le, et tenez pour certain qu'il faut acheter mon indulgence par une obéissance qui me soit nécessaire et qui ne connaisse aucune restriction!

— Je n'ai jamais désobéi, murmura Cromwell, non par crainte, mais parce que je suis tout à Votre Majesté.

— C'est ce que nous verrons, dit Henri VIII.

— Ah! pensa Cromwell soulagé, il a besoin de moi : ce n'est pas encore une disgrâce.

— L'ambassadeur d'Espagne est là? dit encore Henri VIII.

— Oui, sire.

— Que veut-il? Tâchez de le renvoyer.

— Il ne s'en ira pas, sire; il est déterminé à arriver jusqu'à vous; et pendant que nous attendions, il m'a témoigné beaucoup d'amertume et de ressentiment de la peine qu'il avait à pénétrer jusqu'à Votre Majesté.

— Quel ennui! dit le roi. Sans doute c'est pour parler de madame Catherine.

— Je le crois.

— Allez donc le chercher, s'écria Henri VIII avec toutes les marques de la plus vive impatience; mais ayez soin de dire que je suis souf-

frant, et conseillez-lui de ne pas abuser de ma patience. »

Cromwell sortit, et le roi s'enfonça plus profondément dans les coussins du lit.

IV.

« Eh bien! monsieur l'ambassadeur, que me voulez-vous? dit le roi en se retournant.

— Saluer Votre Majesté, reprit Eustache Chapuys, qui s'avançait avec toute la gravité d'un Espagnol, et toute la magnificence du costume de soie, de velours, de broderies

d'or, et de plumes, qu'il portait, selon la mode de son pays.

— Je hais tant ce vêtement à l'espagnole, qu'il me semble voir un diable, murmura le roi en lui-même. Catherine n'en voulait jamais porter d'autres, au lieu de s'habiller convenablement à la française!

— Le roi est souffrant? dit l'ambassadeur.

— Oui, j'ai mal à la tête. Oh! ce n'est rien, dit brusquement Henri VIII en se relevant sur son séant : car il craignit tout à coup qu'on ne le crût réellement malade. Je suis fatigué de la chasse, ajouta-t-il; j'ai galopé hier cinq heures durant : voilà tout!...

— Oh! j'espérais bien, dit l'ambassadeur, que Votre Majesté ne serait pas même indisposée, et je venais lui apprendre une bonne nouvelle!...

— Ah! laquelle?

— L'empereur Charles-Quint s'est rendu maître du fort de la Goulette; il est entré triomphant dans Tunis ; Barberousse est en fuite, et dix mille esclaves chrétiens sont délivrés !...

—La Goulette est emportée! Tunis est prise ! s'écria Henri VIII, bondissant sur le lit, que ses brusques mouvements firent crier de toute part.

— Oui , sire , répondit flegmatiquement l'ambassadeur, cachant mal une joie concentrée.

— Je vous en fais compliment, ainsi qu'à votre maître, dit froidement Henri VIII, cherchant à son tour à dissimuler le chagrin qu'il éprouvait d'un succès si brillant, et la jalousie qu'il ressentait contre le prince dont la gloire nouvelle allait encore augmenter la prépondérance en Europe. Vos dépêches contiennent sans doute des détails? ajouta le roi.

— Peu, dit Chapuys : on s'était hâté de m'écrire. Voici les faits principaux : depuis que la flotte était sortie du port de Cagliari, le marquis de Guast avait pris le commandement des troupes de terre, tandis que Doria conduisait celles de mer.

— Je sais cela, dit Henri VIII avec impatience ; venons au fait.

— Eh bien ! sire, malgré la résistance opiniâtre des Turcs enfermés dans le fort, malgré les attaques continuelles des Arabes et des Maures, qui harcelaient à tout moment les assiégeans, la Goulette a été emportée d'assaut. On y a trouvé trois cents canons de fonte.

— Trois cents canons ! c'est énorme, dit Henri VIII.

— La flotte est tombée en notre pouvoir, continua l'ambassadeur, dix-huit galères !... Barberousse, apprenant ces désastres, s'est hâté de sortir de Tunis, et de venir présenter la

bataille. Entièrement défait il a voulu rentrer dans la ville; mais les portes étaient encombrées de fuyards, et les esclaves chrétiens s'étant emparés, pendant l'action, de la citadelle, Barberousse s'est enfui, désespéré, à Bonna.

— Les esclaves ont donné un bon coup de main, à ce que je vois, dit Henri VIII, heureux de trouver quelque chose qui pùt diminuer la gloire de Charles-Quint.

— La prise de la Goulette était tout, dit l'ambassadeur : l'enceinte de Tunis était trop vaste, les murs trop mauvais, et la population trop divisée entre elle pour que Barberousse pût espérer soutenir le siége de la ville.

— Et que faites-vous du roi maure qui suivait votre armée en tendant la main? dit Henri VIII d'un ton méprisant.

— Il ne tendait point la main, dit Eustache Chapuys; l'empereur le traitait avec toute sorte d'égards. Il sera rétabli dans son royaume.

— Quoi ! vous rétabliriez Muley-Assan sur le trône ? s'écria Henri VIII en affectant de rire aux éclats. Ainsi, ce sera au profit de ce mahométan que l'on aura fait combattre les Allemands, les Napolitains, les Siciliens ; ce sera pour ce Maure obscur et inconnu que l'on aura rassemblé l'élite de la noblesse espagnole et portugaise, que l'on aura demandé au pape ses trésors, à la république de Gênes ses meilleurs vaisseaux, son plus grand capitaine, et à Malte l'ordre entier de ses chevaliers !... Oh ! monsieur l'ambassadeur, ceci ressemble à une mauvaise plaisanterie !... »

Chapuys se sentit blessé au vif.

« Sire, reprit-il, l'empereur, mon maître, ne sait rire qu'à la tête de ses soldats victorieux !... Il l'a prouvé à la face du monde entier !...

— C'est ce que nous verrons, dit Henri VIII, quand le roi de France se sera emparé du Milanais. »

En disant ces mots, il fit ce signe de tête

qui indique, à ceux que les maîtres du monde daignent admettre en leur présence, que le temps qu'ils ont bien voulu accorder est écoulé, et qu'il ne reste plus qu'à remercier, s'incliner et sortir.

Chapuys vit bien ce signe, mais il voulait encore parler.

« Votre Majesté veut que je me retire, dit-il : à quelle heure me permettra-t-elle de revenir, pour communiquer avec elle sur un point qui tient plus que jamais à l'honneur et aux affections de mon maître.

— Ah! nous y voilà, pensa Henri VIII. — Eh bien! parlez vite, dit-il, se décidant plutôt à écouter que d'avoir encore une autre audience à essuyer. Parlez!

— Sire, la reine Catherine.....

— Encore la reine Catherine! s'écria Henri VIII, devenant rouge de colère, et frap-

pant un gros oreiller avec son poing fermé.

— Mais, sire, vous ne voulez pas lui rendre justice, dit Chapuys sans s'émouvoir, d'autant plus que son sang-froid habituel venait de se fortifier du gain d'une bataille. La fille de Ferdinand d'Espagne et de la grande Isabelle de Castille, continua-t-il, la propre tante de l'empereur d'Allemagne, de Charles V...., ne peut continuer à demeurer dans l'oubli, je dirai presque dans la misère!.... En vain elle sollicite de la bonté de Votre Majesté de voir sa fille : le chagrin d'en être séparée suffit seul pour la faire descendre dans la tombe.... »

Alors Chapuys s'arrêta, espérant que Henri VIII allait répondre.

Il ne dit rien. L'ambassadeur se hasarda donc à continuer.

« Pourquoi le roi persiste-t-il à refuser à cette auguste princesse une faveur qu'elle désire passionnément, et qui ne peut entraîner aucun inconvénient?

— Ah ! aucun inconvénient. Cela vous plaît à dire, messire Chapuys, s'écria Henri VIII ; aucun inconvénient !..... C'est que vous ne les connaissez pas ces deux femmes.... D'ailleurs, que Catherine consente à s'appeler la princesse de Galles ; et surtout, si elle veut quelque chose de moi, qu'elle ne signe pas ses lettres comme elle s'obstine à le faire !....

— Vraiment, sire, excusez une princesse, une femme pleine de vertu, qui se croirait blessée dans ce qu'elle a de plus cher, dans sa conscience comme dans son honneur, si elle pouvait admettre qu'elle n'a pas été légitimement votre épouse.

— Je n'accorderai rien, dit Henri VIII. Qu'elle s'en aille à Aranjuez : le midi conviendra à sa santé.

— Vous savez bien, sire, dit l'ambassadeur, dont le cœur et l'âme étaient soulevés par tant de dureté; vous savez bien, sire, que la reine n'est plus en état de voyager. Puisqu'il faut

le dire ouvertement, Votre Majesté ne doit pas ignorer que la reine est très-mal, et que les médecins ont déclaré qu'elle n'avait pas longtemps à vivre.... Si Votre Majesté n'a pas pris la peine de s'en informer, pour moi, je suis certain de ce que j'avance, et je demande, ce que l'on ne peut me refuser, à me rendre auprès d'elle.

— Allez-y, dit Henri VIII, et vous me direz, quand vous serez revenu, comment elle est. »

Le roi se retourna dans son lit, et l'ambassadeur sortit.

V.

Ce jour, le vent du nord soufflait avec violence, les nuages étaient d'un gris sombre; la lumière de l'astre qui éclaire le monde ne pouvait percer l'épais rideau qu'ils opposaient à ses rayons. Les oreilles-d'ours veloutées, les jolies petites marguerites blanches, sem-

blaient frissonner de froid entre les brins de gazon, et replier leurs feuilles soyeuses et transparentes autour de leur calice à grains d'or; sous les larges feuilles se cachaient les violettes odorantes; au-dessus pliaient avec effort les ébéniers sauvages, la fleur de l'épine rose; leurs débris embaumés jonchaient le sol; les jeunes branches se brisaient, se poussaient au loin l'une l'autre : c'était un de ces jours enfin où l'hiver reparaît avec ses autans glacés et sa pâle lumière au milieu des riches parures dont le printemps est venu couvrir la terre.

Alors l'esprit est abattu, on regarde avec tristesse la campagne, on se rapproche instinctivement du foyer éteint, et l'on cherche en vain cette flamme légère qui ranimait naguères ceux qui s'en approchaient.

Deux ou trois fois déjà le vieil Harry était monté péniblement sur la plate-forme de la plus haute tour de la forteresse d'Alnwick pour considérer ce ciel nébuleux, consulter

le vol des hirondelles, et s'assurer que la tempête n'éclaterait pas avec plus de fureur. Fatigué, il était revenu s'asseoir un moment dans sa chambre, près de son lit, à la tête duquel on voyait suspendu un grand rameau de bois béni, à demi séché, et une petite image de la Sainte-Vierge en cire rose et blanche; placée sous un verre, elle était entourée de bouffettes de soie bleue et de divers petits ornements de carton peint, dont les couleurs éclatantes plaisaient aux yeux simples des gens de la campagne.

Sur le papier orange qui recouvrait le revers du cadre on lisait en caractères assez irrégulièrement tracés :

« Alice à Harry, mois de mai 1482. »

Au-dessous de cette ligne une autre main avait écrit :

« Harry uni à Alice en mai 1490. »

Et plus bas encore :

« Bénie soit à jamais Notre-Dame, qui m'a
» protégé à la guerre et m'a donné Alice pour
» femme! »

De ces souvenirs si purs, si pieux et si doux, il ne restait plus que ce petit cadre, et le vieillard qui était assis auprès.

Alice depuis long-temps était descendue dans la tombe, et son époux avait vu périr successivement trois fils nés de ce lit conjugal qu'un mariage chrétien avait sanctifié.

Maintenant les années qui s'écoulaient se marquaient par un autre signe. Harry était d'un autre siècle; toutes ses espérances s'étaient éteintes, tous ses bonheurs avaient disparu de la terre; il fallait qu'il levât sa tête blanchie vers les cieux pour trouver le souvenir de ces âmes chères qui l'avaient si tôt délaissé; il fallait que les mains du pauvre vieillard se joignissent, et que ses yeux vissent l'image imparfaite de la mère du Sauveur des hommes, pour que son cœur palpitât encore

un moment et pût répandre de douces larmes.

L'artiste le moins habile eût considéré avec dédain cet Enfant-Jésus à peine modelé, cette robe à peine indiquée, cette couleur rose passée donnée à sa chair enfantine; il aurait souri en remarquant la broderie et les franges du voile de Marie, et les pierreries peintes dont on avait voulu semer son manteau; le buisson de roses rouges placé aux pieds de la Vierge sainte eût excité sa colère. Pour Harry, il n'en était point ainsi : toutes ces choses lui étaient un trésor si précieux, que rien dans l'univers n'aurait pu le dédommager d'une telle perte.

O puissance des souvenirs du cœur! qui pourrait te décrire? Une fleur séchée, un mot à peine tracé, un trait effacé, reçoivent par toi la vie et la parole!...

O foi chrétienne! qui louera dignement ta grandeur! Qui pourra exprimer la noblesse et la force que tu communiques aux affections de l'âme! Tes enseignements sont divins, tu

instruis l'homme du ciel et tu lui montres la terre comme un lieu d'exil et d'attente où il ne fait que passer.

Chaque soir Harry, agenouillé près de l'image, premier don d'une affection pure et chaste, élevait son âme vers son Créateur, et cherchait dans le sein de ce père de tous les hommes le souvenir de la fidèle compagne de sa jeunesse. Alors aussi quelquefois il oubliait son humble prière, et sa pensée distraite revoyait celle qu'il n'avait point cessé d'aimer. Il la revoyait encore vêtue de ces tissus éclatants qui, aux jours de fête, parent la jeune villageoise. Il disait : « Mon Alice !... » puis il achevait sa prière...

Maintenant cependant Alice n'était point présente à sa mémoire : une autre peine, d'autres craintes l'occupaient tout entier. Une larme humecta sa paupière rouge et ridée ; il regarda la petite cage de verre, et murmura, l'œil plein d'anxiété :

« Notre-Dame de Bon-Secours, ne l'abandonnez pas !... »

Puis il se leva péniblement, reprit un gros bâton sur lequel il s'appuyait avec effort, descendit lentement les marches tortueuses du rapide escalier, passa sous des voûtes sombres, traversa de vastes salles et entra dans l'appartement de lord Percy.

Celui-ci, en habit de voyage, était debout devant une immense armoire dont les portes, ouvertes à deux battants, doublées de cuivre étincelant, laissaient voir une grande quantité d'armes riches et belles, disposées sur les rayons. Le reste de la chambre présentait ce désordre triste qui précède le départ : là était un bahut ouvert; sur une table une bourse de soie verte remplie d'or ; à côté un portefeuille; plus loin un lourd manteau; ici un flacon de vin, un morceau de pain; dans le foyer achevaient de brûler des papiers. L'odeur parfumée de la cire se répandait dans l'air. En entrant Harry regarda ces prépa-

ratifs dont l'aspect lui gonflait le cœur de tristesse.

« Cela va vite, dit-il en regardant la valise, dont les courroies, déjà bouclées, serraient les flancs trop enflés. Vous êtes déjà prêt, milord? dit Harry d'un son de voix mélancolique.

— Dans un instant, » répondit le comte, qui choisissait des armes dans l'armoire.

En entendant le son aigu et vibrant de l'acier meurtrier, Harry s'approcha précipitamment; il considéra un moment les armures damasquinées, les cottes de mailles à anneaux brisés pliées là comme une souple chemise de lin, les pertuisanes de Ferrare, les arquebuses, les sabres, les couteaux, les poignards, les dagueset les longues épées. Les yeux du vieillard étincelèrent de satisfaction.

« Voici la hache d'armes de votre père, s'écria-t-il en frémissant de je ne sais quelle ar-

deur belliqueuse, souvenir d'un autre âge. Tenez, milord, continua-t-il encore plein de joie, prenez ceci. »

Et en disant ces mots, Harry se saisit d'une dague longue, effilée, dont la lame, à quatre tranchants, était dentelée de telle sorte qu'il était impossible de la retirer d'une blessure sans rendre la plaie mortelle.

Après l'avoir fait tourner rapidement, il la tint suspendue perpendiculairement au-dessus du bout de son doigt.

« Parfaitement droite, dit-il, pas un point de rouille, on ne peut rien trouver de mieux.... Votre père acheta cette dague d'un chien de juif qui ne voulut jamais dire d'où elle venait. Antonio di Sandro, le premier maître de Benvenuto Cellini, nous fit le fourreau et la poignée. — Regardez un peu ce fourreau : comme il est fait! cet argent est ciselé comme les pendants d'oreille d'une dame.

— Oui, dit lord Percy; mais ce n'est pas du Benvenuto Cellini : ceci n'est que le travail d'un orfèvre ordinaire, tandis que Cellini est un artiste comme on n'en voit point sous le soleil.

— La lame, voilà l'important, dit Harry en secouant la tête ; quant au manche, c'est bon pour la parade, mais à la guerre je n'en fais non plus de cas que de la collerette de ma grand'-mère. — Il vous faut prendre cette bonne escopette et cette longue épée, continua-t-il ; nous attacherons à la selle la hache d'armes ; cette dague pendra à votre ceinture.

— Eh ! tu veux donc faire de moi un arsenal ambulant, s'écria lord Percy en riant.

— On ne se repent jamais d'avoir un corps de réserve, répondit Harry avec une gravité toute stratégique : s'il ne marche pas, qu'importe, c'est pour la prochaine occasion... Avec cela un bon manteau, un bonnet de laine... Avez-vous mis de l'or dans votre cein-

ture? L'or, c'est le nerf de la guerre; il y a long-temps que le proverbe l'a dit, et les proverbes sont toujours vrais... Les vassaux marchent bien pour l'honneur; mais les troupes étrangères, non : elles lâchent le pied dès qu'elles ont le ventre ou l'escarcelle vide.

— Es-tu donc fou, Harry? dit lord Percy; t'imagines-tu que je m'en vais lever un corps de mercenaires allemands, parce que je suis obligé de faire un simple voyage?

— Simple voyage! reprit Harry en grommelant; simple voyage si vous voulez. D'abord vous ne m'avez pas dit où vous allez...; ensuite, moi, je ne partais jamais que pour la guerre, de sorte que je suis pour les vieilles coutumes... Enfin, n'importe, croyez bien ce que je vous dis : munissez-vous comme il faut... Après cela, eh bien! vivent saint Michel et saint George! en avant, la bannière au vent!... une bonne confession, le bon Dieu en tête, la sainte Vierge en flanc, tous les saints en queue, et on marche le cœur tranquille...

— Je le crois bien ! avec toute la milice céleste pour compagnie, s'écria en riant lord Percy.

— Ah ! moi, j'ai toujours été ainsi, répondit Harry avec le signe de tête le plus assuré et le plus affirmatif.

— Vraiment ? alors, tu n'étais pas mal partagé, dit avec gaieté lord Percy.

— Oh ! c'était un beau temps, continua Harry ; un beau temps qui n'est plus, ni ma pauvre femme non plus !... Et le butin ! c'était une belle chose que le butin... Nous avions notre part ; puis, quand on revenait, on faisait de petits présens à droite, à gauche..., à ses amis ; et cela faisait un honneur infini... »

Le vieillard soupira, et il passa sa main sur son front dépouillé.

« Votre cheval est prêt, dit-il encore. Je l'ai fait manger moi-même..., car à la guerre

la force du cheval est la vie du cavalier.

— Tu n'as rien dit aux écuyers j'espère, dit vivement lord Percy.

— Rien ! rien du tout! D'ailleurs que pouvais-je donc leur dire..., puisque je ne sais rien, sinon que j'ai le cœur triste..., triste..., oh ! bien triste. Je voudrais vous suivre... : car enfin, permettez-moi de vous le dire encore (bien que vous m'ayez dit hier que mes remontrances vous ennuyaient); il est inconcevable que vous vous en alliez seul avec ce vêtement, qui est celui du premier venu; le plus petit gentilhomme de nos contrées ne marche pas ainsi : c'est inconvenant, c'est inexplicable.

— Mon cheval est prêt, et moi aussi, dit lord Percy. »

Et il fit un mouvement pour passer le seuil de la porte; mais son vieux serviteur étendit son bras, et s'arrêta debout devant lui.

« Ils sont là, en bas, dit-il avec un mouvement d'inquiétude; ils sont là, je ne pourrai plus vous dire adieu devant eux.

— Qui ?

— Vos domestiques, dit Harry en se détournant, comme s'il eût craint que quelqu'un ne le surprît. »

Et alors il saisit les mains de lord Percy, il les étreignit dans les deux siennes, et il demeura immobile, debout devant son maître.

« Adieu, Henri, dit-il enfin; adieu, mon fils bien aimé et mon seigneur !... »

L'émotion soulevait la poitrine du vieux guerrier. Une larme roula sous sa paupière, mais n'en sortit point.

« Vous reverrai-je? milord.

— En doutes-tu, Harry ? dit le comte, ser-

rant à son tour les mains de son vieux père nourricier, qui, quelquefois importun, ne lui en était pas moins cher. En doutes-tu? Dans peu tu me reverras, et moins malheureux peut-être.

— Dieu vous entende! dit Harry; mais je suis si vieux, que, si vous tardez long-temps, je m'en irai dans le cimetière avant que mes yeux vous aient revu!...

— Point d'affliction, Harry! tu n'en dois point avoir : je serai ici dans peu... »

Il se pencha vers le vieillard.

« Garde ce secret en ton âme!... écoute! La reine se meurt; je vais la voir; je vais me jeter à ses pieds, pour obtenir de sa bouche le pardon d'Anne Boleyn!... Adieu, Harry!

— Ciel! près de la reine, de la reine répudiée! s'écria plein de terreur le vieil Harry.

— Il n'y en a qu'une ! répondit le comte de Northumberland.

— Et quel danger ne courez-vous pas si le roi apprend cette audace !

— Silence ! Harry , et surveillance en ces lieux. »

Lord Percy pressa encore une fois la main de son vieux serviteur , et s'éloigna précipitamment.

Dans la cour, un écuyer lui présenta un cheval, dont les formes robustes, la longue crinière et l'œil plein de feu annonçaient le courage et la force.

Le noble et superbe animal, sentant son maître approcher de ses flancs, frémit de joie, bondit d'impatience, et fit entendre un hennissement prolongé. Bientôt retentirent sous ses pieds impatients les solives arrondies et sonores du pont de la forteresse. De ses yeux

partaient des éclairs, de ses naseaux s'échappait une vapeur brûlante. Au signal à peine perceptible de celui qui le dirigeait, il s'élança avec ardeur dans la plaine; un nuage de poussière s'éleva sur ses traces, et il disparut, en un moment[1], dans l'éloignement.

VI

Harry, le cœur serré, avait ouvert la fenêtre. Quand il vit son maître passer sur le pont-levis de la forteresse, il fit un signe de croix, regarda tant qu'il put, puis referma la fenêtre.

« Il est parti, dit-il, parti!... »

Et Harry revint vers la grande armoire doublée de cuivre. Il se mit encore à considérer les armes qui y étaient renfermées, et nous ne pouvons dissimuler que cette vue l'absorba tellement qu'il oublia pendant ce temps le chagrin qu'il avait du voyage de lord Percy. Mais aussi, lorsqu'il se fut décidé à faire retomber l'une sur l'autre les deux lourdes portes et qu'il eut retiré de la serrure la pesante clé, ce chagrin revint tout entier.

« Partir si tard! dit-il, avec tant de chances de mauvais temps!... »

Puis il ramassa les hardes éparses sur le plancher; il enferma les papiers; il remit sur le dressoir le pain et le vin; il referma tout, rangea tout : l'ordre naissait sous ses pas, sous ses mains actives et empressées. Quand tout fut bien, il revint triste et pensif vers le foyer désert.

« Il est parti!... » dit-il.

Puis une pensée le saisit. Il s'en alla dans une grande salle qui était au bout d'une galerie fort longue, et que l'on appelait de toute antiquité la *salle du Conseil*. Là, quand autrefois le pays était menacé, que les Écossais méditaient une invasion, les barons du nord de l'Angleterre se réunissaient pour délibérer sur les plans d'attaque et de défense du pays. De cette coutume était venu, sans nul doute, le nom que cette vaste chambre portait.

Une grande tapisserie, qui représentait les batailles d'Alexandre, en décorait les murailles; une écriture tissée dans la bordure d'ornemens qui encadrait les morts et les blessés expliquait comment le *seigneur* Alexandre, aidé de Parménion et de ses *hauts barons* Perdiccas, Lysimaque, Antipater, Antigone, et autres, avait conquis la Grèce, l'Inde et la Perse. Cette écriture était chose utile pour reconnaître le roi de Macédoine et les Grecs ses alliés sous les costumes et avec les armures des guerriers du moyen-âge.

Un petit panneau séparé, et d'un sujet moins belliqueux, représentait la *dame châtelaine* Junon refusant de prêter foi et hommage à son seigneur suzerain le grand Jupiter. Un beau paon ouvré d'or servait de trône à l'épouse altière et orgueilleuse. Des fleurs et des fruits l'entouraient de guirlandes. Au milieu de la salle il y avait une grande table ronde recouverte aussi d'une tapisserie antique. Celle-ci représentait l'introduction du cheval de bois dans la ville de Troie et l'incendie de la malheureuse ville. Ces deux sujets avaient été habilement choisis pour remettre sous les yeux de ceux qui délibéraient autour de cette table le souvenir des ruses de guerre et la nécessité de veiller sans cesse sur les stratagèmes d'un ennemi ingénieux. Autour des murailles troyennes on voyait nombre de beliers, de catapultes et autres engins de guerre vomissant des pierres, des poutres et des flammes. Andromaque, perchée sur le haut d'une tour, pleurait, et la belle Hélène, cause de tout ce désastre, allait dans peu être reprise et ramenée à son époux malheureux. On pourrait

penser que le grand roi de Sparte trouva la belle Hélène un peu changée, puisque (disent les commentateurs) elle avait été enlevée vingt années auparavant. Mais c'est ce que le sage Homère n'a pas trouvé convenable de nous apprendre, laissant aux esprits peu poétiques le soin judicieux de faire cette réflexion.

Quoi qu'il en soit, le peintre et le tisserand avaient procédé comme le poëte. On ne voyait point la belle Hélène, mais à sa place Priam accablé de douleurs; la sage Hécube l'accompagnait, suivie d'une troupe de Troyennes qui dévouaient avec de grands cris les Grecs aux dieux infernaux.

Au milieu de la table, posée précisément sur le centre de la ville, était un large écritoire en fer doré. L'encre en était séchée sur les bords, et une araignée avait tendu sa toile au-dessus de l'orifice. Il y avait aussi là de gros registres avec des fermoirs de cuivre, et sous la table des casiers où l'on gardait comme une chose très-rare et de grand prix quelques mau-

vaises cartes du pays et des frontières d'Ecosse. Dans cette salle on conservait encore, outre les chartes, titres, donations et contrats des immenses terres, fiefs et seigneuries des Percy, le récit des siéges que le château avait soutenus. Les invasions des Ecossais étaient soigneusement relatées dans de volumineux manuscrits reliés avec des couvertures de bois. Ces manuscrits avaient été pour la plupart rédigés par les moines de l'abbaye de Witby, fondée en l'honneur de Dieu, de saint Pierre et de saint Ilda, par William de Percy, favori et compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant.

Parmi ces volumes il y en avait un surtout magnifiquement orné d'une couverture d'ivoire sculptée très-délicatement; il était de plus caché dans une poche de velours cramoisi bordée en galons dorés. Une étoffe de satin à fleurs d'argent doublait le velours, et les armes des Percy y étaient représentées avec des soies de diverses couleurs.

Harry fit deux tours dans cette vaste salle

d'un air très-grognon ; puis il vint prendre le beau sac de velours, le porta sur la table, s'installa commodément dans une grande chaise à bras, et ouvrit le sac avec précaution.

D'abord il prit le livre dans sa main, et considéra les sculptures déliées et environnées d'un cadre qui ressemblait à une dentelle, tant l'ivoire était délicatement évidé et orné de filigranes d'argent.

Puis il l'ouvrit, et tourna le premier feuillet. Sur la peau de ce feuillet, peint d'azur et de vermillon, de grandes lettres fleuries annonçaient que ce livre contenait la généalogie de la très-haute, très-puissante et très-illustre maison de Percy. Un semis de lion couvrait la page, comme les touffes noires d'une hermine brillent sur sa fourrure éclatante. Une suite nombreuse d'écussons écartelés marquaient les diverses alliances de cette noble race.

« C'est dommage, dit Harry, de ne pas

pouvoir aller consulter la sorcière du haut pic de Cheviot! Ce n'est pas bien loin d'ici..., je serais bientôt revenu!... On a vu des choses étonnantes!... J'ai de l'argent!... »

Ici le vieillard croisa ses deux mains ridées, et parut absorbé par ses réflexions. Ses sourcils couronnés de poils argentés se fronçaient successivement; on voyait qu'il se passait en lui-même un grand combat.

« Monsieur le diable en sait long!... s'écria-t-il tout à coup, plus long qu'on ne pense; et cette sorcière de vieille m'aurait dit si je reverrai mon maître!... s'il se mariera enfin!... On dit qu'ils font des conjurations; qu'on voit des chats noirs qui volent et qui ont de gros yeux verts; puis, avec une baguette, la vieille fait un cercle qui devient de feu; elle brûle je ne sais quelles vilaines drogues, et on voit ce qui arrivera dans un miroir d'acier... Bah! tout cela n'est peut-être pas vrai; puis le curé dit que c'est mal de consulter l'esprit malfaisant; l'esprit de mensonge, comme il

l'appelle. Il a prêché l'autrejour là-dessus, pour détromper, disait-il, notre crédulité... Pourtant c'est bien agréable de connaître l'avenir! Voyons donc ces belles pages. Si je pouvais les lire!... Mais c'est impossible : je ne connais rien à ces petites lignes toutes pareilles rangées les unes à côté des autres. Il n'y a que les clercs qui vous déchiffrent cela en une minute. »

Et Harry, regrettant pour la seconde fois de sa vie de ne savoir ni lire ni écrire, joignit ses deux mains douloureusement.

« Allons, s'écria-t-il, je m'en vais être obligé d'aller chercher l'enfant de chœur. C'est ainsi que, quand Alice me donna ma sainte Vierge, tout le village sut ce qu'elle avait fait mettre sur le cadre!... Allons, allons, avec deux sous nous le ferons taire. Au fond, il est gentil ce petit gars; c'est dommage qu'on l'élève pour lire et pour écrire. Je l'ai souvent dit à milord, Alain aurait fait un bon soldat, un habile cavalier peut-être, et il ne saura pas seulement panser un âne. »

En disant ces mots, le vieillard tira les longs verroux de fer d'une porte en ogive qui donnait sur le rempart, et l'on put voir tout à coup un spectacle singulier.

Une troupe de soldats de pierre de toute grandeur et de toute attitude apparaissait menaçante.

Ici, des guerriers demi-nus, d'autres équipés de toute pièce; Hercule avec sa massue, Apollon avec ses flèches, à côté des arquebusiers et des arbalétriers prêts à tirer dans la plaine; plus loin, des valets du château jetant des quartiers de rochers sur la tête des assaillants; tous enfin occupés à défendre très-activement les murailles.

Harry passa au travers de cette troupe bizarre, et, descendant par l'escalier en vis d'une tourelle voisine, il entra bientôt dans une chambrette où un enfant traçait une multitude de chiffres sur une ardoise destinée à ménager le papier.

En entendant ouvrir sa porte, Alain, revêtu d'une robe de bouracan, rouge comme celle d'un cardinal, releva sa tête coiffée d'une petite calotte, et il regarda avec des yeux surpris, mais étincelants d'intelligence, le vieillard qui entrait.

Il n'y avait dans la petite cellule que deux chaises : Alain occupait l'une, l'autre était chargée de cahiers d'écriture, de calcul et de musique. A côté d'un orgue grossier, formé d'un seul rang de tuyaux d'étain, et dont les touches étaient en bois, il y avait un petit lit; sur le coussin de la tête reposait mollement un dictionnaire latin, chef-d'œuvre de Robert Estienne, que le comte de Northumberland avait donné au jeune enfant avec la libéralité qu'il déployait en toute chose.

Alain se hâta de jeter la musique sur le dictionnaire, et de présenter la deuxième de ses chaises à maître Harry.

Tout en faisant ses politesses le mieux pos-

sible, il ne concevait pas ce que Harry pouvait lui vouloir : car il faut dire que le vieux majordome et le jeune enfant de chœur étaient deux puissances qui se trouvaient en présence pour la première fois de leur vie.

Milord protégeait l'enfant, qui était orphelin; il pourvoyait généreusement à son entretien, et, reconnaissant en lui une intelligence peu commune, il lui fournissait tous les moyens d'étude possibles. Les domestiques avaient continuellement besoin d'Alain, soit pour écrire à leurs parents, soit pour se rendre compte de leurs petites dépenses personnelles. Alain, par ses talents de lecteur, d'écrivain, d'arithméticien et de musicien, avait dans la maison, et même au dehors, un crédit occulte qui ne laissait pas de devoir être compté. Déjà même il avait été appelé à l'honneur insigne (l'aumônier étant enrhumé) de faire une lecture de piété devant le comte de Northumberland. Toutes ces choses, jointes à ce qu'Alain ne serait pas soldat et n'aurait jamais la moindre idée de l'éducation d'un che-

val, avaient insensiblement indisposé le vieux serviteur contre le jeune enfant de chœur. Harry ne laissait donc passer aucune occasion de faire remarquer qu'Alain n'était qu'un enfant à peine sorti du maillot, et qu'on ne devait accorder aucune importance à ce qu'il disait ou faisait : en sorte qu'il fallait que le vieillard eût une raison bien pressante pour s'abaisser jusqu'à faire une visite au pauvre petit être qu'il dépréciait toujours.

Etonné lui-même de s'être déterminé à une pareille mesure, Harry s'était assis sur la chaise qu'on lui avait présentée, et il ne disait mot.

Alain le regardait surpris, et attendait une communication.

« Qu'est-ce que vous faites là, Alain? dit enfin le vieillard.

— Je faisais une règle de proportion.

— Ah!

— Vous savez lire, n'est-ce pas?

— Mais je le pense, dit en riant malignement l'enfant. Voulez-vous, maître Harry, que je vous déchiffre une lettre?

— Non : ce n'est pas pour cela que je viens.

— Faut-il vous écrire quelque chose?

— Non.

— Faut-il faire une addition?

— Non! non!

— Eh bien! que voulez-vous donc?

— Rien..., dit brusquement Harry, à moins que vous ne m'assuriez que vous ne serez pas un petit bavard.

— Vous savez bien, maître Harry, dit Alain, que, bien que vous me grondiez sans cesse,

je n'en suis pas moins toujours prêt à faire ce qui vous est agréable.

— C'est un bon enfant pourtant, grommela Harry entre ses dents. — Je puis donc compter sur votre discrétion, dit-il tout haut.

— Certainement, dit Alain.

— Eh bien! pourrez-vous lire dans un livre qui est là-haut, dans la grande salle enfin. N'en dites rien, continua le vieillard en abaissant la voix et en se penchant mystérieusement vers l'enfant; mais je voudrais entendre lire (bien que je la sache) la généalogie de notre maître.

— Rien de plus facile, s'écria Alain plein de joie. Je vous suis, partons. »

Et Alain, enchanté d'ouvrir et de toucher des livres dont on l'aurait regardé comme indigne d'approcher il y avait si peu de temps encore, s'élança avec l'agilité d'un jeune chat

sur les marches de l'escalier de la tour. En un clin d'œil il fut sur le rempart.

« Doucement! doucement donc, petit, » cria le vieillard tout essoufflé. »

Et il arriva long-temps après que l'enfant eut passé trois ou quatre fois en revue la garnison de Pierre dont nous avons fait précédemment la description.

Bientôt nos deux nouveaux alliés furent assis autour de la table du conseil.

Alain se saisit avec empressement du magnifique volume, le tourna dans tous les sens et l'admira sur toutes les faces.

Pendant ce temps Harry préparait gravement un petit papier sur lequel il comptait piquer des croix avec une épingle pour se rappeler les endroits les plus remarquables.

Alors Alain commença la lecture. Il dit d'a-

bord comment la noble famille des Percy descendait de Mainfroy, lequel vint de Danemarck en Normandie avec le duc Rollon ; et comment ses descendants William et Serlo vinrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant ; et comment William de Percy, favori de ce prince, reçut pour sa part, après la conquête, en l'année 1067, trente-deux seigneuries; et comment il mourut en Terre-Sainte, en allant visiter Jérusalem.

Ici Harry fit une croix sur son papier.

« C'est beau, dit-il, de mourir en Terre-
» Sainte !... Je voudrais être mort là ! Après.

— « Alain son fils lui succéda, donna de
» nouvelles terres à l'abbaye de Witby, fondée
» par son père, y fut enterré, et laissa cinq fils
» d'Emma de Gant, sa femme.

» Son fils William lui succéda. Il fonda
» des églises, des abbayes, et fut enterré à
» Witby.

» Richard, fils et successeur de William,
» fonda l'abbaye de Hampoll en l'année 1133.

» William, fils et successeur de Richard, soutint de grandes guerres contre les Ècossais. » Il acquit beaucoup de gloire. Il épousa la » fille du roi Henri, donna beaucoup de terres » à l'église. Il eut quatre fils et deux filles. L'une » fut mariée au comte de Warwick, l'autre à » Josceline de Lorraine, frère d'Adelidis, reine » d'Angleterre, et fils de Godefroy, duc de Brabant, lequel duc se vantait de descendre de » Charlemagne. Les quatre fils de William » étant morts sans postérité, Agnès, femme » de Josceline, exigea que ses enfans portassent » son propre nom et joignissent les armes des » Percy à celles de Brabant.

» Cette Agnès fut ensevelie à Witby.

» Richard, fils aîné de Josceline et d'Agnès, » posséda une grande quantité de fiefs, de chevaliers et de seigneuries. Il fut un des vingt-cinq barons nommés pour maintenir contre

» Jean-sans-Terre les libertés concédées par » la grande charte. Il prit une part très-active » à la révolte que la tyrannie de ce prince » amena, et il seconda de tous ses efforts Louis » de France, appelé par les barons anglais pour » remplacer leur roi Jean. Il mourut sans pos- » térité.

» Henri son frère lui succéda. Il augmenta » encore les possessions de la famille, reçut » le manoir de Lekinfield, près de Beverley, » à la charge de se rendre le jour de la Noël » au château de Skelton, pour conduire la » dame châtelaine de sa chambre dans la cha- » pelle, et de la chapelle dans sa chambre » après l'office de ce saint jour. Après quoi » il mourut.

» William, son fils et son successeur, n'avait » pas moins de trente-deux fiefs de chevaliers, » sans compter ses seigneuries et sa part dans » les droits de scutage. Il obtint du roi Henri III » des concessions pour établir des marchés. Il » donna des terres à l'hôpital de Sandow et aux

» moines de Salley, afin qu'ils priassent pour
» son âme et pour celle de sa femme Elène. De
» plus il paya 500 marcs au roi pour obtenir
» la garde des cinq filles de William de Bry-
» wer. Il épousa la cinquième en secondes
» noces, et fut enterré dans l'abbaye de Salley.

» Henri, son fils et son successeur, paya une
» amende au roi de 900 livres sterling afin de
» pouvoir se marier selon sa volonté. Il fut
» sommé par le roi de se présenter devant lui
» dans les octaves de la Saint-Jean-Baptiste
» avec son cheval et ses armes pour l'aider
» dans la guerre qu'il méditait contre le roi
» d'Écosse. Néanmoins Henri prit parti avec
» les barons rebelles; mais, l'année suivante,
» il se réconcilia avec le roi, acquit beaucoup
» de gloire, épousa la fille du comte de Surrey,
» mourut, et fut enterré à Salley.

» Henri son fils lui succéda. Il fut nommé
» gouverneur de tout le Galloway en Écosse.
» Il fut à la célèbre bataille de Dumbar, et, la
» même année, obtint pour toutes ses terres

» une charte de libre garenne. Il soutint de
» longues guerres; et, pour le récompenser de
» ses fidèles services, il reçut toutes les terres
» d'Ingelram de Baillot, mort sans postérité,
» et il obtint pour ses autres possessions plu-
» sieurs foires annuelles. Il acquit de l'évêque
» de Durham la seigneurie d'Alnwick. »

— C'est ce château-ci, dit Harry, interrompant pour la seconde fois la douce voix d'Alain qui lisait.

— Certainement, dit Alain : c'était dans la troisième année du règne d'Edouard, à peu près vers 1310.

— Ah! dit Harry, voyez, Alain, comme ces seigneurs se battaient tous! que de gloire! que de richesses! comme on est fier d'être leur serviteur!

— « Il répara le château, continua Alain, ac-
» quit la seigneurie de Corbrigge, et reçut du
» roi Édouard le comté de Carryk avec toutes

» les terres et tous les châteaux de Robert de » Bruce. Il acheta aussi Vere en Galloway. Il » fonda des chapelles où l'on priait pour les » âmes de ses parents, donna des terres à l'é- » glise, et fut enterré dans l'abbaye de Foun- » taines, sous le grand-autel.

» Henri son fils lui succéda, et reçut du roi » de nouveaux fiefs ainsi que le gouvernement » de plusieurs villes et châteaux, ayant con- » tribué au renversement des deux Spenser. » Il accrut encore son pouvoir et ses richesses. » Il était chargé de la garde des frontières du » côté de l'Écosse, et commandait dans un » grand nombre de villes et châteaux-forts » dont il avait été nommé par le roi gouver- » neur. Le roi, l'ayant de plus retenu à son » service en paix comme en guerre, lui donna » pour indemnité les terres et châteaux de sir » John Clavering, qui étaient revenus à la cou- » ronne à défaut de postérité mâle. Édouard » de-Baillol, roi d'Écosse, le reçut plusieurs » fois comme ambassadeur. Ce roi d'Écosse » lui donna des patronages d'églises, des fiefs

» de chevaliers, et un manoir considérable,
» dont lord Percy tirait mille marcs par an.
» Le roi d'Ecosse échangea aussi avec lui trois
» villes et la forêt de Jedworth. Ce Henri fit
» des substitutions dans le même temps en
» faveur de ses héritiers, spécialement le châ-
» teau et les terres d'Alnwick; ainsi que plus
» de vingt-cinq autres domaines contenant
» des villages, des villes et des hameaux. Il
» porta à diverses reprises la guerre en Ecosse
» et en France, où il se trouva au siége de
» Nantes.

» Les Ecossais ayant fait de nouvelles inva-
» sions, le roi d'Angleterre étant occupé au
» siége de Calais, Henri Percy, aidé des ba-
» rons du nord, préserva le royaume, défit
» les Ecossais auprès de Durham, et fit le roi
» David prisonnier. »

— Oh que c'est beau, cela! s'écria tout à coup Harry, interrompant la lecture d'Alain. Qu'en dis-tu, mon enfant? n'est-ce pas une noble et vaillante race que celle du maître

que je sers? Crois-tu qu'il ne soit pas plus beau de s'emparer d'un roi, de défendre son pays et de gagner des batailles que d'apprendre à griffonner tous les jours comme tu fais? »

Alain sourit au discours du vieil Harry.

« Mais moi, Harry, je ne suis pas noble, dit-il.

— Je le crois bien, petit insolent, s'écria Harry en regardant Alain avec des yeux courroucés; je le sais bien; mais tu aurais pu devenir, par la faveur de notre maître, page, ou écuyer, et faire ton chemin comme un autre.

— Moi, je n'aime pas tout ce bruit-là, répliqua Alain : je suis heureux comme je suis. Que voulez-vous? continua-t-il avec douceur, le bon Dieu m'a créé paisible.

— Oh! oui, tu es de race moutonne, tu

peux t'en vanter, avec de la ruse comme un renard et de la malice comme un singe. Cependant, allons, va, continue de lire : car je ne pourrai pas faire couler plus vite ton sang dans tes veines ; c'est bien inutile d'y penser, » dit le vieillard.

Et il reprit son papier et son épingle avec humeur.

« Percy accompagna le prince Edouard en » France, continua Alain ; puis il revint pour » traiter de l'élargissement du roi d'Écosse. » Peu après il départit de cette vie, et fut en- » terré dans le prieuré d'Alnwick.

» Henri son fils lui succéda dans toutes ses » possessions, sauf le douaire assigné à Idéona » sa mère, lequel contenait les manoirs de » Semar, Lekingfield, Catton, Cleton, Naf- » ferton, ainsi que d'autres terres, avec la troi- » sième partie de dix autres domaines. En- » suite il prit part aux guerres de France. Il » fut à la célèbre bataille de Crécy, accompa-

» gnant son père dans toutes ces expéditions
» en Écosse. Après la mort de ce père, il devint
» comme lui garde des frontières, épousa suc-
» cessivement deux femmes, et mourut, lais-
» sant pour douaire à la seconde beaucoup de
» villes et domaines.

» Henri son fils lui succéda. Il accompagna
» le roi Édouard à Calais; puis il envoya en
» Poitou mille archers et trois cents hommes
» d'armes dans les guerres de France. Il avait,
» pour garder sa personne, soixante soldats,
» douze chevaliers, quarante-sept écuyers et
» cent archers à cheval. Comme son père et
» son grand-père, il fut gardien des frontières
» et des marches d'Ecosse. Il donna aux moi-
» nes d'Alnwick l'hôpital de Saint-Léonard,
» que ses ancêtres avaient fondé, afin que les
» moines le tinssent en pure charité. Étant
» grand-maréchal d'Angleterre, il fut nommé
» pour inspecter le château et la ville de Ca-
» lais, ainsi que les châteaux et forts dépen-
» dant des marches de Calais. Plus tard il prit
» le commandement de toutes les troupes qui

» tenaient Ardres, Guisnes et autres villes
» de France pour le roi d'Angleterre.

» Au couronnement du roi Richard II,
» étant présent comme grand-maréchal d'Angleterre,
» il fut créé comte de Northumberland.
» Il fit ensuite la guerre en Écosse,
» prit la ville de Berwick, se retira; puis,
» comme il se préparait à une nouvelle expédition,
» des lettres du roi le retinrent. Les
» Écossais reprirent Berwick. L'année d'ensuite,
» à son tour, il marcha contre eux, et
» le château de Berwick fut reconquis par
» lui. Il fut plusieurs fois ambassadeur, et
» accompagna le roi d'Angleterre dans l'entrevue
» qu'il eut en France avec Charles VI.
» Il avait un fils si brave, que les Écossais,
» auxquels il ne laissait aucun repos, lui
» avaient donné par dérision le surnom
» d'Hotspur. Le roi Richard, ayant entendu
» rapporter que Henri Percy et son fils Hotspur
» avaient proféré contre lui des paroles
» peu respectueuses, les manda l'un et l'autre.
» Mais le comte, ayant négligé de venir près

» du roi, fut banni. Alors il se révolta, et, » pour se venger, il fit Richard prisonnier, » et mit par ce moyen le duc Lancastre » sur le trône. Le duc, ayant pris le titre de » roi et le nom de Henri quatrième, combla » le comte de Northumberland de faveurs. » Il le nomma connétable d'Angleterre, lui » donna l'île de Man pour honorer son épée. » Il serait impossible de décrire toutes les il- » lustrations de ce grand comte; mais nous » ne pouvons passer sous silence ses mal- » heurs. Son fils Hotspur, ayant reçu du » nouveau roi quelques sujets de mécontente- » ments, se révolta. Il leva des troupes et mar- » cha sur la ville de Shrewsbury. Le roi Hen- » ri IV vint avec ses troupes. Il fit offrir avant » la bataille un pardon entier à Hotspur, qui » refusa. La victoire, long-temps indécise, se » déclara enfin après une bataille très-san- » glante. Hotspur succomba dans la mêlée, » frappé par une main inconnue; le comte » de Northumberland, son père, ayant appris » cette mort fatale, se retira dans son châ- » teau de Werkworth. Il fut cité au parlement

» comme ayant pris part à la rébellion de son
» fils. Les lords l'acquittèrent; mais le roi le
» priva de toutes ses charges. Alors il releva
» de nouveau l'étendard de la révolte. Vaincu,
» il se retira dans le pays de Galles où il mou-
» rut en exil.

» Henri, fils d'Hotspur, étant très-jeune
» quand son père mourut, fut emmené par son
» grand-père dans le pays de Galles. Le roi
» Henri V, étant monté sur le trône, envoya
» le lord Grey et sir John Nevill pour le cher-
» cher en Ecosse et le ramener en Angleterre.
» Il lui rendit toutes ses terres et les charges
» et dignités dont son père et son grand-père
» avaient été privés par leur rébellion. Il reçut
» donc le gouvernement de Berwick, la garde
» des frontières d'Écosse, et accompagna le
» roi dans ses guerres contre la France. Con-
» sidérant que la ville d'Alnwick souffrait
» beaucoup à chaque invasion des Ecossais,
» Henri Percy obtint du roi la permission
» d'environner la ville de murailles et de tours.
» Après avoir été fait connétable d'Angleterre,

» il perdit la vie en défendant la maison de
» Lancastre à la bataille de Saint-Albans, et
» fut enterré dans l'église de l'abbaye. Il laissa
» d'immenses possessions à son fils.

» Henri son fils, alors âgé de trente ans, lui
» succéda. Comme ses aïeux, il reçut la garde
» de la ville de Berwick et de toutes les fron-
» tières. Il soutint des guerres continuelles
» contre les Ecossais. En retour de ses services,
» on lui donna les terres et châteaux de sir
» Robert Ogle, alors mis hors la loi. Il prit part
» aux guerres sanglantes enfantées par les
» querelles des deux Roses, et fut tué à la ba-
» taille de Cowtonfield dans le Yorkshire. »

Comme le jeune Alain achevait cette lecture, dont nous n'avons indiqué que les principaux traits, pour faire connaître quelles étaient l'existence et la puissance de ces nobles et antiques familles, Harry l'arrêta tout à coup par le bras; l'enfant allait dire : « Henri son fils » lui succéda, » les yeux d'Harry se remplirent de larmes.

« Assez ! assez ! cria le vieillard. Crois-tu que je ne sache pas, que je ne connaisse pas bien les hauts faits de mon maître, de celui que j'ai suivi partout, de celui qui a mis sur le trône le père du roi actuel, tout comme un de ses grands-pères mit sur le trône ce roi Henri IV. Va, je sais tout, mon garçon. Je te remercie; tu es un enfant qui lit bien. Qu'est-ce que tu veux que je te donne pour ta peine?

— Vous voulez réellement me donner quelque chose? dit Alain en regardant le vieillard avec des yeux pétillans de malice.

— Oui, dit Harry faiblement.

— Bien sûr? reprit Alain, qui savait que le bon homme était très-avare quoiqu'au fond il fût assez charitable.

— Eh! puisque je te le dis, reprit Harry avec humeur.

— Alors, je demande de venir lire quelque-

fois dans ces gros livres-là, dit Alain en désignant les manuscrits, travail persévérant des moines de plusieurs siècles.

— Oh! dit le vieillard effrayé, quelle demande! Quoi! tu penses que je laisserai la clef de la chambre du conseil à un écervelé tel que toi; une belle clef comme celle-là, dit-il en posant sur la table la clef dont il ne s'était pas dessaisi un moment; une clef que je frotte d'huile et que j'entretiens brillante comme l'acier d'une arquebuse. Mon bon ami, c'est impossible... Si encore tu m'avais demandé une petite broutille, comme une galette de sarrasin au miel, ou même encore un pot de confitures, nous aurions pu voir!

— Je ne suis pas gourmand, dit Alain.

— Tant pis, mon garçon, tant pis : les enfants doivent toujours être gourmands... Ce n'est pas ma faute si tu n'es pas gourmand; c'est contre nature. »

Et, en faisant cette belle exhortation, Harry se leva, ouvrit la porte extérieure, poussa tout doucement Alain dehors, referma les gros verroux, et tout fut dit.

VII.

Le comté de Northumberland, séparé du royaume d'Ecosse par la chaîne des monts Cheviots, est borné au midi par le comté de Durham, à l'orient par la mer du Nord, et à l'occident par le comté de Cumberland.

Les rivières d'Aln, du Coquet, de Wernsbeck,

de Blyth et de la Tyne l'arrosent, et coupent ce pays traversé par une partie de la grande muraille des Pictes.

Lord Percy prit le chemin de Norpeth, et, la première ardeur de son cheval étant calmée, il suivait d'un pas tranquille, égal et mesuré, une route assez large, mais qu'un Anglais de nos jours eût regardée comme impraticable, tant elle était entretenue avec négligence.

Plus d'un voiturier pesamment chargé était obligé d'arrêter son attelage, et de combler lui-même, par quelques moyens laissés à son industrie, un trou trop profond, une ornière redoutable.

Souvent aussi, ayant trop compté sur son adresse et sur les reins de ses chevaux, il était forcé d'aller querir, dans les villages voisins, des bœufs de renfort, ou des bras officieux qui voulussent bien l'aider à sortir du mauvais pas où il s'était imprudemment engagé.

Lord Henri, enveloppé d'un grand manteau

de drap, la tête couverte d'un chapeau de feutre à larges bords, cheminait en se livrant à une rêverie qui lui était devenue habituelle.

Sa haute naissance, son immense fortune, l'estime même qu'on faisait de sa personne, tout lui était devenu indifférent. Son cœur, brisé au printemps de la vie, alors qu'il se sentait jeune, gai, ardent et habile en toute chose; alors que toutes les femmes de la cour de Henri VIII l'entouraient de bienveillance, et que plusieurs souhaitaient ardemment de devenir la compagne de sa vie; son cœur, dis-je, brisé au milieu de tout cet éclat et de cet avenir si brillant, avait perdu pour jamais toute espérance de bonheur!

Etre utile à Anne Boleyn, s'il pouvait encore jamais l'être; prier pour elle; verser en son nom, dans le sein des pauvres, une mesure de bienfaits pressée et entassée : tel était désormais le seul but où tendaient son cœur et sa pensée.

Présentement il commençait, à cause d'elle, un long et pénible voyage. Il lui fallait traverser toute l'Angleterre pour arriver à Hampthill. Il entreprenait ce voyage entièrement seul, ayant cependant à craindre que, malgré cette précaution si incommode pour un homme de son rang, le roi ne vînt à apprendre, par les émissaires nombreux et grassement payés qu'il entretenait partout, un acte si hardi, si opposé à ses volontés royales, qu'il pouvait être considéré dans un des hauts barons du royaume comme un crime de rébellion et de haute trahison envers le roi et l'ordre de successibilité établi au préjudice des enfants de Catherine.

Lord Henri savait toutes ces choses, et il n'en était aucunement touché : un courage naturel, que rien n'arrêtait, et le mépris qu'il faisait d'une vie à laquelle depuis long-temps il ne tenait plus, ne lui avaient pas même laissé un instant d'incertitude.

Aussitôt qu'il eut reçu l'avis que la reine al-

lait plus mal, et que sa fin paraissait devoir être prochaine, il avait pris la résolution d'aller aux pieds de sa souveraine solliciter le pardon de celle dont elle avait reçu de si cruelles offenses.

« Catherine est sainte, se dit-il : oh ! elle lui pardonnera, et peut-être Anna trouvera-t-elle dans cette parole une excuse devant le Seigneur, une espérance aussi pour elle à son lit de mort ! »

A peine cette pensée fut-elle entrée dans son cœur, qu'il lui sembla être moins malheureux : car il pouvait faire quelque chose pour celle qu'il aimait d'un amour si pur et si douloureux.

Maintenant donc il marchait plus calme, mais toujours pour ainsi dire plongé dans un sentiment qui ne se pouvait définir, et qui l'environnait de toute part, comme un nuage sombre dans lequel il aurait respiré péniblement, comme un vêtement de

deuil composé de voiles immense se déroulant sans fin et sans mesure, ou bien encore comme des flots submergeants qui, dépassant de beaucoup sa tête et ses membres, eussent rendu toute lutte inutile.

Il considérait avec une attention vague et un bonheur triste les beautés de la nature qui s'offraient à ses yeux. Là, c'était une riche prairie coupée par des ruisseaux qui y versaient une fertilité sans cesse renaissante; de vieux saules au tronc creusé, aux feuilles pâles et délicates, croissaient sur les bords; de la mousse, des fleurs humides, du cresson sauvage, couvraient les pentes, et venaient mourir sous les eaux que le vent faisait rider légèrement. Quelques chèvres blanches, se dressant sur leurs pieds fourchus, s'efforçaient d'atteindre les rameaux flexibles, tandis qu'un jeune enfant, leur gardien, se jouait avec un roseau dont il tirait des sons doux et harmonieux.

Quelquefois un batardeau construit par la

main humaine arrêtait le cours d'un petit fleuve qui, s'échappant de tout côté, se répandait en longs filets d'argent.

Des rideaux de peupliers s'élevaient majestueusement au-dessus et marquaient la division des héritages.

Plus loin la scène changeait. Des haies vives entouraient des pâturages moins humides où de nombreux troupeaux demeuraient le jour et la nuit. Une cabane en bois, roulant sur quatre petites roues, servait de tente au pasteur. Un chien, l'œil plein d'intelligence, se tenait auprès.

Bientôt ces champs fuyaient; une vaste plaine se découvrait; des moissons, des cultures de toute espèce, y déployaient leurs richesses; des montagnes bleuâtres s'élevaient sous l'horizon; la vue s'étendait au loin sans obstacle.

Ensuite un bouquet de bois, une colline rapprochée, des rochers anguleux, des sables et

des bruyères stériles, apparaissaient tour à tour pour s'effacer et disparaître aussi rapidement. Plus loin la mer élevait sous le ciel la ligne bleue de ses flots; et l'œil, surpris, ne concevait pas qu'elle parût plus haute que la terre, qu'elle ne submergeait pas. La route que suivait le comte de Northumberland était à une assez grande distance des grèves qu'elle baignait; cependant il semblait parfois que l'on entendait mugir sous le vent les flots redoutables. Un instant lord Percy s'arrêta pour considérer ce majestueux spectacle.

Le soleil, qui s'était montré peu avant l'heure de son coucher, plongeait maintenant dans cette mer immense. La moitié de son disque rouge et presque éteint s'élevait encore au-dessus du sein des eaux dans lesquelles il allait se perdre entièrement. Quelques nuages voltigeant au-dessus se teignaient de pourpre et semblaient former à ce globe de feu un diadème mobile.

En ce moment sans doute aussi plus d'un

navigateur lancé sur cet océan, et craignant les écueils d'une mer inconnue, considérait avec anxiété ce ciel qui lui présageait le calme ou l'orage.

Monté sur la frêle nacelle qui le soutient sur les flots amers, son œil inquiet interrogeait chaque nuage, et mesurait au dernier rayon de lumière l'éloignement du port ou l'approche d'une côte hérissée de dangers.

Déjà la vapeur du soir s'élevait à l'autre bout de l'horizon, et, se confondant avec l'atmosphère grise et nébuleuse, cachait dans sa brume sombre quelques-unes de ces petites voiles qui étincellent comme un point lumineux sur l'azur de la plaine liquide, et qui font battre le cœur de crainte et d'inquiétude, si le temps devient noir ou le vent violent.

Bientôt des montagnes s'élevèrent; la mer disparut. Lord Percy descendit par un chemin tortueux dans une vallée profonde. Des troupes de cultivateurs revenaient vers les

chaumières. Ils portaient sur leurs épaules les bêches et les pioches qui déchirent le sein de la terre et lui font rendre cent pour un. Ils chantaient en chœur; les enfants venaient à leur rencontre.

« Voici nos pères qui reviennent! » disaient-ils joyeux.

Leurs chiens aboyaient de plaisir à leur approche.

Quand le soir fut venu, le voyageur traversa un village. Les portes étaient encore ouvertes; on voyait les feux briller dans les foyers, d'où les marmites remplies n'avaient pas été retirées.

De la forge encore active, jaillissaient, à travers des ombres noires, des myriades d'étincelles.

Le bruit des marteaux redouble et se répercute au loin. Le fer se plie et frémit dans l'eau

où on le plonge. Un homme agite sans cesse un soufflet monstrueux; d'autres hommes se courbent sur les enclumes brûlantes. Sur leurs faces enfumées se reflètent des feux rouges qui dessinent leurs traits mâles, leurs membres robustes. Puis le bruit s'efface par degrés; le dernier chien cesse de japper. Le voyageur a passé; il se retrouve seul dans le silence de la nuit et du chemin solitaire qu'il poursuit.

Quelquefois, sur le tard, il rencontre une charrette au pas long et peu bruyant; des cerceaux couverts d'une toile de lin cachent ce qu'elle contient : elle passe sans qu'il ait su ce qu'elle renfermait.

Dans le lointain on entend tinter les grelots du roulier; de vastes ballots entassés comme une montagne sont tirés par cinq ou six chevaux aussi patients que courageux. Le charretier siffle un air devenu populaire, parle d'une voix brève aux animaux qu'il dirige. Le voyageur le dépasse et se retrouve seul encore.

Avez-vous quelquefois, lecteur, éprouvé cette mélancolie qui saisit le cœur quand on est seul sur une large et longue route, qu'on a l'âme triste, et que l'on prend et que l'on quitte au même instant tant d'êtres humains semblables à soi, souffrants comme soi, peut-être, qui ne vous disent rien, qui gardent leurs secrets dans leurs cœurs, et qu'on pense que sur ce coin de terre où s'agite leur vie, où s'accomplit leur destinée, on ne repassera plus jamais?...

Ici un vaste cimetière où dorment leurs parents; là l'église au clocher pointu, au portail majestueux. La cloche sonne pour un mariage dont le bonheur vous est inconnu, pour un mort dont le deuil vous est étranger. Non, non, entrez! la maison du Seigneur est toujours ouverte à ses enfants. C'est l'hospitalité de Dieu! Venez plus près, voyez l'autel : vous le connaissez; le prêtre, c'est le vôtre! Voici sa robe de lin. Marie, tenant son divin Fils entre ses bras virginaux, vous regarde doucement. C'est bien elle : votre cœur vous l'a dit! Vous

reconnaissez les fleurs pures et blanches dont la piété des jeunes filles vient parer en tous lieux son autel. Oh! ici, non, vous n'êtes jamais étranger!... Le pasteur est votre père; tout autour sont vos frères. Ici c'est le chemin du ciel, et aucun n'a droit de vous en expulser! . . . .
. . . .

Mais, la nuit, les portes sont fermées; une lampe seule brûle au milieu du sanctuaire. Le voyageur ne peut voir sa douce clarté. Il passe bien tout près, sous les murs de l'édifice sacré; mais nul bruit, nulle lumière; les volets partout sont clos, tout dort, et il passe sans que le lendemain on retrouve aucune trace de son passage.

Ainsi marchons-nous, avançant chaque jour vers la tombe où tous nous descendrons, sans qu'un souvenir demeure dans ce monde du chemin que nous y avons parcouru.

VIII.

Le lendemain, au soleil levant, lord Percy se trouva sur une haute colline. La mer était à ses pieds; elle battait, furieuse, les flancs aigus des rochers noirs et dépouillés. Chaque fois elle jaillissait en hautes gerbes blanches et lumineuses, et ces gerbes retombaient en tourbillons d'écume sur la surface verdâtre de

la vague qui se retirait. Des oiseaux de mer, rasant du bout de l'aile ces abîmes effrayants, entraient, sortaient, et rentraient en jetant des cris plaintifs dans les cavités où ils avaient caché leur retraite et leurs nids. On voyait briller comme l'eau étincelante la surface de leurs plumes d'un gris argenté; leurs pieds larges, palmés et de couleur noire ou rouge sombre, les rendent également propres à voguer paisiblement sur la cime des vagues. Les matelots les nomment pétrels. Déjà occupés du soin de nourrir leurs petits, leurs yeux perçants cherchaient les poissons dont ils font habituellement leur nourriture.

Au fond des eaux, les coquilles émaillées de toute sorte de couleurs changeaient de place, traînées par les animaux qui les habitent. Sur le sable de la plage, entre les mousses et les fentes des rochers, couraient une multitude de crabes semblables, par la forme, aux araignées de terre.

Tantôt, par un caprice singulier, on voit

cette plage couverte d'un sable doux et fin ; tantôt, quand les flots se sont retirés, elle reparaît semée de cailloux ronds ; ou bien ils sont disposés en lignes comme les degrés d'un escalier, ou en tas espacés régulièrement. Ce travail bizarre, perpétuel et fantastique, surprend sans cesse l'œil de l'habitant des bords de l'Océan.

Des grèves arides s'étendaient au loin ; des planches armées de clous rouillés, des bouts de cordages pourris, jetés çà et là, attestaient plus d'un naufrage arrivé sur cette côte dangereuse.

« Je me suis trompé : en sortant de la ville de Norpeth, s'écria lord Percy, j'aurais dû prendre un guide !... »

Et, après avoir regardé de toute part, le comte de Northumberland, s'éloignant de la côte, s'engagea dans un sentier qui traversait une immense bruyère. Il pensait ainsi se rapprocher de la direction dont il s'était écarté,

mais ce fut en vain. Vers le milieu du jour, semblable à l'Arabe du désert, il fit halte sur la terre nue, espérant que pendant ce temps il apercevrait quelque créature humaine, ne fût-ce qu'un petit pâtre retournant vers son hameau.

Cette attente fut encore déçue. Alors le comte prit le parti de continuer la route qu'il avait commencé de suivre. Il marcha long-temps, entendant toujours à sa gauche le bruit monotone et régulier des flots de l'Océan. Peu à peu les nuages du ciel devinrent lourds et noirs; ils s'amassèrent à l'horizon, et un grondement sourd annonça l'orage.

Quelques bouquets d'arbres rabougris se montrèrent. On pouvait croire que la nature du terrain allait changer et devait se rapprocher de celle qui environne les habitations des hommes. Mais bientôt l'ouragan s'éleva, la pluie commença à tomber par torrents. De brillants éclairs déchiraient le sein des nuées, qui s'entrechoquaient dans leurs courses ra-

pides; on entendait un roulement affreux et continuel, et les éclats de la foudre, qui atteignaient la terre, faisaient fermer les yeux et trembler dans la contrée tous les êtres vivants.

Enveloppé dans son manteau, dont les plis mouillés l'étreignaient de toute part, le comte de Northumberland s'avançait sans un mouvement d'inquiétude au milieu de ce magnifique désordre de la nature. Attentif à diriger son cheval, il sentait le noble animal frémir à tout moment sous la selle ornée d'écarlate; il le voyait baisser sa tête découragée vers le sol. Mais l'homme, roi de ce monde, tire sa propre force de son cœur; environné de dangers, il demeure impassible au dedans de lui-même, et regarde froidement ces événements d'un jour qui peuvent atteindre sa dépouille mortelle, mais ne peuvent briser cette âme qui se rit de si vains efforts. Surmontant tous les obstacles, lord Percy avançait, mais lentement. La nuit s'approchait, et il ne voyait paraître aucune habitation. L'obscurité devint profonde, et il sembla à lord

Percy que son cheval s'était détourné du chemin. Découragé, il pensait à mettre pied à terre, lorsqu'il entrevit une lumière qui lui sembla devoir venir d'une maison éloignée. Elle scintillait brillante comme une petite étoile, et il pensa que son cheval n'avait quitté la route que pour s'approcher d'un gîte inespéré.

Bientôt en effet lord Percy se trouva auprès d'une petite maison de misérable apparence.

Au-dessus de la porte se balançait, au bout d'une perche, une grosse couronne de feuillages ; une peinture grossière et en forme d'enseigne lui apprit clairement que cette maison était un cabaret.

Rempli de joie, il frappa vivement à la porte.

On lui ouvrit aussitôt.

Un feu clair et brillant montait en flammes ondoyantes dans la cheminée. Une jeune

femme, en costume de paysanne, tenait au-dessus d'un trépied de fer une poêle dans laquelle elle faisait cuire du poisson.

Une espèce de nain à grosse tête, avec une bosse entre les deux épaules, la regardait du fond de la chaise à bras sur laquelle il était assis.

Ses gros yeux, curieux et intelligents, se détournèrent de la poêle pour s'arrêter sur le voyageur.

Quant à l'homme qui avait ouvert la porte à lord Percy, il semblait âgé d'environ cinquante ans; sa figure, pleine de dureté, était repoussante de laideur. Il avait plusieurs cicatrices sur le visage; ses cheveux et ses vêtements étaient en désordre, et il paraissait revenir, lui aussi d'une longue course.

« Voulez-vous me loger, dit lord Percy en

le regardant... Vous voyez comme l'orage m'a arrangé? »

— « Certainement, monsieur, » répondit cet homme.

Et en disant *monsieur*, il parut hésiter, regardant alternativement les vêtements de lord Percy, son cheval et sa manière de s'exprimer; trois choses qui n'avaient aucune harmonie entre elles.

Le cheval était superbe; les habits, ceux d'un homme de la classe bourgeoise; la parole, celle d'un homme habitué à commander et à être respecté.

Maître Allicot en savait trop long, il avait vu trop de gens et de choses dans tous les métiers par lesquels il avait passé, pour ne pas s'apercevoir que celui qui demandait à entrer dans l'auberge n'était pas précisément un homme dans les circonstances de sa vie habituelle et naturelle.

« Entrez, entrez, dit-il tout en faisant ces réflexions. Voilà un magnifique animal, » continua maître Allicot en se penchant sous le ventre du cheval.

Puis il épia quel effet cette louange produirait sur la figure du voyageur.

Rien!

« Il ne se connaît donc pas en chevaux, murmura-t-il en lui-même, ou bien il ne tient pas à cette bête. — Monsieur, ce cheval a-t-il un nom? poursuivit-il en regardant lord Percy se dépouiller de son manteau et s'approcher du foyer.

— Appelez-le comme vous voudrez, dit le comte impatienté de cette curiosité. Seulement ayez-en grand soin..... Vous serez payé pour lui et pour moi, ne craignez rien.... Séchez-le bien, et donnez-lui à boire une bouteille de vin chaud, si toutefois vous en avez.

— Certainement nous en avons, et de

France encore, murmura l'hôte en emmenant le cheval.

— Maman, dit le petit nain, tu feras bien d'augmenter le souper; car si monsieur mange tout, nous n'aurons rien.

— Taisez-vous, petit bavard, dit la jeune femme.

— Sans doute, mon enfant, dit lord Percy, car j'ai une faim dévorante. Madame, continua-t-il en se tournant vers la jolie cuisinière, ce que cet enfant dit est fort sage. Je ne veux pas vous priver de votre repas, mais j'ai le plus grand besoin de manger.

— Monsieur, on vous servira tout ce que vous voudrez. »

Et en disant ces mots, la jeune femme retira la poêle du feu, et passa dans la chambre voisine, qui servait de cuisine, d'office et de salle à manger; car cette auberge n'était que ce que

l'on appelle en style de voyage un mauvais bouchon.

Lord Percy resta donc seul avec l'enfant bossu, qui continuait à le considérer avec la plus vive attention.

Le feu éclairait le visage de ce petit monstre, et la bosse de son dos projetait une ombre grotesque au-dessus de la silhouette que son corps formait sur la muraille en interceptant la lumière du foyer.

Il tenait une noix, dont il grignotait une miette de temps en temps, à la manière des singes, auxquels il ressemblait fort.

Lord Percy, dont l'âme était agitée par mille inquiétudes, ne faisait aucune attention à ce compagnon.

Il ôta ses gants épais de peau de daim, et l'enfant vit briller à la main gauche du voyageur un gros anneau d'or.

Puis le comte tira de sa poche la lettre où on lui donnait avis de la maladie de la reine Catherine. Voyant qu'elle était mouillée et devenue illisible, il la jeta au feu, prenant soin qu'aucun morceau n'échappât aux flammes.

Enfin, ayant ôté son justaucorps pour faire mieux sécher ses vêtements de dessous, l'enfant aperçut au travers du léger tissu de soie d'une bourse un bracelet d'or et des pièces du même métal.

Rien de toutes ces choses n'échappa à la perspicacité de ses yeux et à la finesse de cette intelligence renfermée dans un corps rachitique. Au bout de quelque temps, voyant que l'étranger demeurait immobile et qu'il n'y avait plus rien à observer, il se leva lentement, et passa dans la pièce voisine.

Le visage légèrement coloré et quelque peu embarrassé, la jeune femme revint après un temps assez long, et elle dit au comte de Northumberland que le souper était servi.

Il se leva aussitôt; et, en entrant, il vit l'hôte qui était revenu dans cette pièce sans passer par la chambre précédente.

« Avez-vous donné à mon cheval tout ce qu'il lui fallait? dit lord Percy.

— Oui, milord, » répondit maître Allicot en observant toujours lord Percy.

Mais le comte de Northumberland ne se laissa point surprendre.

« Qui est milord ici? » dit-il d'un ton ironique.

L'hôte ne répondit rien.

« Est-ce vous ou moi ? Je ne crois pas que ce soit vous! ajouta le comte en regardant maître Allicot d'un air mécontent.... Allez, maître John, car je ne sais pas votre nom, nous savons aussi bien notre métier que vous,

en cas que vous ayez pris celui d'espion. » Et lord Percy fixa cette fois un regard scrutateur et plein de fierté sur la figure de cet homme, qui lui inspirait un profond dégoût.

Le souper fut silencieux. Allicot, sa jeune femme et le petit nain mangèrent, au bout de la longue table, des mêmes mets que le voyageur; seulement une grande distance les séparait de lui.

A la fin cependant, maître Allicot essaya encore de faire parler lord Percy.

« Puisque vous n'êtes pas lord, monsieur, dit-il en jetant un regard oblique sur le comte de Northumberland, puisque vous n'êtes pas noble, je pense, monsieur, que vous êtes marchand, et que vous vous êtes égaré dans votre chemin : car il ne passe guères par ici que des gens d'une condition bien inférieure à la vôtre.

— Voulez-vous que je vous vende du

drap? dit lord Percy, qui trouva un moment cet habit commercial qu'on lui mettait sur le corps assez plaisant et cette curiosité singulière.

— Vraiment! peut-être, répondit Allicot en alongeant sous la table un grand coup pied à sa femme pour réveiller son attention. Je ne serais pas fâché, continua maître Allicot, de m'acheter pour les jours de fête un beau haut-de-chausses amaranthe, comme j'en ai porté autrefois.... Mais peut-être avez-vous déjà tout vendu : car je ne vous vois pas une valise semblable à celle de nos colporteurs.

— En effet, je n'ai pas de valise. C'est que, voyez-vous, j'ai tout vendu, dit lord Percy en souriant.

— Vous avez tout vendu? reprit l'hôte avec une certaine anxiété.

— Absolument, dit lord Percy. J'en suis fâché, car j'aurais donné volontiers à votre

femme un morceau du plus beau drap de laine d'Espagne pour la remercier de son feu, de son souper et de sa réception. »

En disant ces mots, le comte regarda la jeune femme avec bienveillance.

Ses traits étaient réguliers, et ses cheveux blonds contrastaient agréablement avec ses yeux bruns. Elle s'inclina gauchement vers lord Percy comme pour le remercier.

Lord Percy, ayant achevé de manger, fit un mouvement pour se lever; mais l'hôte, qui désirait continuer la conversation, s'efforça de le retenir.

« Mangez encore un peu, monsieur, dit-il : vous n'avez en vérité rien pris. Voulez-vous boire un peu de vin?

— Je vous remercie, dit lord Percy : je n'en bois jamais. »

Et cette fois il se leva d'un air très-déterminé.

« Vous désirez donc vous coucher? reprit maître Allicot d'un air chagrin. Vous ne voulez donc pas boire en vous chauffant?

— Non, dit lord Percy.

— Quoi, pas même un peu de liqueur! répliqua l'hôte.

— Rien, monsieur; je veux me coucher, si cela est possible. »

Lord Percy prononça ce mot *je veux* avec une inflexion de voix si habituée au commandement et à l'obéissance qui devait suivre, que l'hôte n'osa répliquer.

Il prit avec précipitation un des flambeaux de fer où brûlait une grosse chandelle jaune, et il se hâta de conduire lord Percy, par un escalier en mauvais état, dans une chambre où

il y avait un grand lit et quatre ou cinq chaises.

« Voilà ma chambre? dit le comte de Northumberland.

— Oui, monsieur.

— Voilà mon lit?

— Oui, monsieur.

— C'est bien!... »

Et, en disant *c'est bien*, lord Percy fit un signe de tête qui voulait dire : Maintenant, sortez !

Mais l'hôte ne bougea pas ; et, comme lord Percy commençait à se déshabiller, il avança la main pour prendre la pièce de vêtement que le voyageur quittait.

« Je vous remercie encore une fois, dit le

comte ; je n'ai besoin de personne pour me servir; je suis accoutumé à me déshabiller moi-même. Faites seulement bien sécher mon manteau , et réveillez-moi avec le jour.

— Oui , monsieur. »

L'hôte sortit. Il avait encore la main sur le loquet de la porte de la chambre , comme il grommelait ces mots :

« Te réveiller avec le jour !... Sais-tu si tu te réveilleras ?... »

Et il descendit.

« Enfin voilà cet homme parti , dit en lui-même le comte de Northumberland. Comme il a mauvaise mine !... Je suis bien fâché d'avoir été obligé de m'arrêter ici. Cet homme est peut-être un espion , et je serais fâché que Henri VIII sût mon voyage... Au reste , peu m'importe !... »

Et, comme il pensait au roi, et à la reine Catherine, et à sa chère Anne Boleyn, la grosse chaise de paille sur laquelle il posait ses habillements, entraînée par le poids, se renversa.

Tout fut dispersé : sa bourse sortit de la poche de son justaucorps; le fermoir se brisa; l'argent se répandit sur le plancher, et le petit bracelet, qui n'était qu'un simple cercle orné d'un rubis, alla rouler au loin.

Il s'arrêta en tournoyant au fond de la chambre, et lord Percy, en s'empressant de l'aller ramasser, vit qu'il s'était arrêté sur plusieurs taches de sang.

Il tressaillit involontairement.

« Le bracelet d'Anna, s'écria-t-il, et du sang!... Hélas! Anna mourrait-elle en ce moment? »

La tendresse est superstitieuse : elle croit tout parce qu'elle craint tout. Northumberland ne

pensa qu'à une seule chose, à la vie d'Anne Boleyn.

« Hélas! mon Dien, s'écria-t-il, l'heure de son châtiment serait-elle donc déjà arrivée! Non, non, mon Dieu! vous aurez pitié d'elle, pitié de moi, pitié de vos enfants, de l'ouvrage de vos mains. Si les maux de cette vie nous ont séparés, ô mon Dieu! l'éternité nous réunira tous!... »

En un moment les plus amers souvenirs, les plus affreuses craintes, s'étaient réveillés dans l'âme souffrante, dans le cœur blessé de lord Percy.

Il se mit à genoux; il joignit les mains. Son âme quitta son corps. Il vint près d'Anne Boleyn; il la vit, ou crut la voir assassinée. Son visage était couvert de sang; ses cheveux longs et soyeux étaient coupés, et jetés çà et là. Il s'élança vers elle : vain effort. Il se réveilla de cette horrible vision d'un moment, et il se trouva seul.

« Ai-je bien ma raison ! » dit-il.

Il regarda autour de lui. Il ramassa le bracelet, ce petit bracelet qu'Anne Boleyn lui avait donné un jour qu'il la trouva occupée à entasser dans les balances d'un juif tous les joyaux de son enfance, pour les échanger contre des babioles plus nouvelles.

Percy regarda encore les taches de sang.

« Ce n'est point un rêve, dit-il après un moment d'examen : ceci est du sang, et du sang versé depuis peu. Un accident est arrivé dans cette maison, ou bien un crime y a été commis... Un crime plutôt! Je le croirais, à la mine de cet homme qui ne voulait pas me quitter... Pourtant, cette jeune femme, dont les regards sont si calmes et si doux, participerait à de telles atrocités! Oh! non, je ne le crois pas. Elle est sans doute l'ange gardien de cet homme. Celui qui a reçu du ciel un tel présent, ne peut être méchant.

Et lord Percy, entre ces doutes et ces soup-

çons, repassa successivement les moindres actes des habitants de cette maison. Il cherchait à arriver, par cette espèce d'intuition de l'âme conversant et comparant en elle-même, à juger ses hôtes, et il s'efforçait de parer à toutes les possibilités d'attaque.

Il alla d'abord visiter la serrure de la porte : il s'aperçut qu'elle ne fermait pas. Il regarda le plafond, et il y vit une trappe qui pouvait à la fois servir à monter dans le grenier et à descendre dans la chambre. Aucun meuble dont on pût se faire un rempart. La grosse chandelle coulait de toute part, et elle arrivait à sa fin très-vite. Aucun moyen de défense.

« Eh bien! dit lord Percy, ma mort ressemblera à ma vie toute de malheurs. Je finirai dans un coupe-gorge du plus bas étage, et on ignorera toujours ce que je serai devenu... Ils voulaient savoir si j'étais marchand, sans doute parce qu'ils font métier d'égorger les malheureux colporteurs ou les

vendeurs de bestiaux qui reviennent des montagnes dans nos provinces!...

» Un marchand de drap, excellente affaire! Il est triste pourtant de finir ici!... Mon pauvre Harry! le seul être qui m'ait aimé! je le laisserai derrière moi : ses derniers jours seront bien amers!... A la garde de Dieu, ma foi! Voyons donc mon poignard. »

Lord Percy tira aussitôt de son fourreau la seule arme défensive qu'il eût gardée, les autres étant restées attachées à la selle du cheval.

Il fit briller le poignard en l'air.

« Allons, dit-il, au fond de l'antre où je suis pris comme un rat dans une souricière, ma vie dépend de la bonté de cet acier. Elle ne vaut pas grand'chose, cette vie; mais je la vendrai pourtant comme celle d'un chevalier.

« Saint Michel! à mon aide! Espérance et Percy (1)! ainsi que mon père le disait aux champs de Bosworth. »

En prononçant ces mots, lord Percy se rhabilla précipitamment, tira le lit au milieu de la chambre et se jeta dessus.

Bientôt la grosse chandelle, dont la lueur devenait de plus en plus incertaine, s'éteignit, et lord Percy se trouva plongé dans une profonde obscurité.

Il se sentit alors tout d'un coup pénétré d'une horreur secrète et d'un mouvement de tristesse que l'amour naturel de l'existence excite dans le cœur des hommes les plus braves, quand la mort se présente seule et nue.

(1) « Espérance et Percy, » c'était le cri de guerre de cette noble famille.

Percy se retourna plusieurs fois avec anxiété sur la couche grossière qu'il occupait, et il s'efforça vainement de prendre du repos.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il enfin, saisi par une de ces angoisses du cœur que rien ne peut exprimer, pourquoi m'avez-vous créé, pourquoi m'avez-vous donné un cœur pour aimer, et pourquoi ne suis-je pas semblable à ces autres créatures qui finissent leur vie sans savoir qu'elles ont commencé ? »

Et, comme il faisait entendre cette plainte pleine d'amertume, quelque chose de lourd et de doux sembla peser sur ses paupières. Elles se fermèrent lentement. Sa respiration, d'abord bruyante et irrégulière, devint calme.

Un pouvoir surnaturel semblait l'avoir endormi, car il lui sembla que son âme se dégageait des liens de sa chair et qu'elle se concentrait en elle-même pour vivre de sa propre pensée dans un monde inconnu. Sa vue, d'abord enveloppée par un brouillard trans-

parent, devint nette et perçante. Il se trouva dans la même chambre où il était auparavant; mais il voyait au dehors à travers les corps les plus solides, et tous les objets lui paraissaient revêtus de couleurs éclatantes et nouvelles. Un reflet très-brillant, une lumière qui n'était point celle de notre globe terrestre, éclairait toutes ces choses. Étonné de cette apparition, Percy posa ses deux mains sur sa poitrine pour s'assurer qu'il vivait. Il se retourna sur son chevet, et il aperçut debout devant lui une figure céleste.

Les longs cils de ses paupières laissaient passer l'éclat doux et calme de ses yeux. Ses regards, arrêtés sur Percy, étaient remplis de compassion et d'amour. Une couronne de lis, d'une blancheur éclatante, ceignait son front pur et majestueux. Ses longs cheveux bruns se déroulaient en anneaux sur son cou et tombaient sur ses épaules. Une ceinture d'or rattachait les longs plis de son vêtement de lin. Ses pieds portaient une chaussure artistement formée d'or et de pierres précieuses, et les

longues ailes de l'ange se repliaient doucement, comme les voiles d'un vaisseau léger bercé sur la surface des flots par une brise d'été.

Du sein où les hommes placent le cœur s'échappaient des rayons de lumière. Cet être semblait tout formé de pureté, de tendresse, d'amour et de bonté.

Comme un suave parfum que le mouvement dégage dans les airs, ainsi la douce influence que cette intelligence exerçait dans la sphère où elle respire, environnait Percy et pénétrait son âme d'un bonheur doux et inexprimable.

Calme et sans aucun remords, ce bonheur ne ressemblait point aux mouvements tumultueux, à l'inquiétude grossière qui troublent le seul que les hommes connaissent sur cette terre.

Tout son être s'élança vers ce doux messager des cieux. Il ne sentit pour lui que de

l'affection ; le respect et la crainte ne s'éveillèrent pas même dans son âme.

« Ami, qui es-tu ? » dit lord Percy.

Et il lui sembla qu'il lui tendait les mains, et que ses lèvres venaient de prononcer ces mots avec ravissement.

Pourtant ni les lèvres ni les mains de son corps matériel n'avaient remué.

« Vois ce nom, » répondit l'ange avec un sourire plein de douceur, et dont l'amour semblait s'épancher plus abondamment encore.

Et il posa son doigt sur une des plaques qui ornaient sa ceinture d'or.

Percy y lut son propre nom, celui de Henri, écrit en caractères mystérieux, cachés pour des yeux de chair, mais visibles et pleins de clarté pour ceux de l'esprit.

« Mon nom! dit-il avec surprise, ou bien n'est-ce pas plutôt celui que tu portes dans les cieux, et que l'on m'a donné en souvenir de toi, au jour où ma mère m'enfanta avec tant de douleurs?

— Non, reprit l'ange, ce n'est point moi qui te donnai mon nom; mais j'ai pris le tien à l'heure où on t'amena, enveloppé de tes premiers langes, dans le temple du Très-Haut; à l'heure où, penché sur l'eau sainte, le prêtre du Seigneur traça sur ton front nu le signe de la croix, et mit dans ta bouche le sel, emblème de la sagesse. Alors Dieu m'appela devant le trône de sa gloire. Je quittai aussitôt le chœur céleste où je chantais ses louanges, et, voilant mon visage de mes ailes, je me prosternai pour adorer.

« Va, Uriel, dit le Seigneur, descends sur
» la terre, car aujourd'hui un fils m'est né!...
» Voici qu'on l'amène dans mon temple et
» que le père que je lui ai donné va le pré-
» senter de nouveau à ma bénédiction. Qu'elle

» se répande sur lui au nom du Père, du
» Fils et du Saint-Esprit!... Va, garde-le de
» tout mal; suis chacun de ses pas; aime-le
» comme je l'aime moi-même; dirige son es-
» prit vers ma justice et ma sainteté; exhorte
» sans cesse le libre arbitre qu'il tient de moi
» à se tourner vers ma volonté : un cœur es-
» clave eût été indigne de moi. N'épargne
» donc rien pour le conquérir à mon amour,
» et que, guidé par toi, il puisse, après une
» courte épreuve, jouir du bonheur que je lui
» ai préparé. »

» A peine le Seigneur eut-il dit, que j'étais près de toi.

» Faible et muet, tu étais alors entre les bras d'une femme qui te portait sur son sein. Deux chrétiens, les mains étendues sur ta tête, promettaient pour toi que tu garderais l'amour et la foi du Seigneur.

» Dès cet instant je t'aimai comme moi-même; les anges qui veillent sur le sanctuaire

me donnèrent une chaussure d'or pour suivre tes pas, et ils ceignirent mon sein de ton nom pour annoncer que je t'appartenais. Maintenant, te voyant dans une douleur mortelle et prêt à murmurer, j'ai crié au Seigneur, et il m'a été permis de t'apparaître pour te consoler.

— Oh! comme je t'aime! s'écria Percy. O compagnon cher et doux! comment se peut-il que tu aies daigné quitter le ciel pour m'accompagner dans ce monde si plein de misères? Mais, dis, répète-moi ces mots que tu as prononcés tout à l'heure, et qui ont éveillé dans mon cœur un bonheur inexprimable, un amour et une reconnaissance infinie. Quoi! le Seigneur aime-t-il ainsi les fils des hommes!...

— Plus que ma bouche ne peut te l'exprimer, mais plus surtout que ton cœur ne peut le comprendre, dit l'ange. Les esprits célestes eux-mêmes en demeurent étonnés. Quand nous voyons la miséricorde divine se répandre sur vous en flots inépuisables, et que, malgré tant de bienfaits, vos cœurs rebelles s'obsti-

nent à douter des paroles de notre Dieu, si nous étions capables de douleur, nous verserions des larmes de sang. Te le dirai-je? quand Adam, votre premier père, eut péché et eut attiré sur vous tous les maux dont vous gémissez maintenant, le ciel trembla d'étonnement d'une telle audace, et nous dîmes en pleurant : « L'homme va être anéanti!... » Mais nul d'entre nous, le grand Michel lui-même, n'eût osé intercéder en faveur d'un tel crime. Quel ne fut donc pas notre étonnement lorsque nous vîmes le Verbe de Dieu s'offrir à Dieu lui-même pour sauver l'homme!...

» Alors il se fit dans le ciel un grand silence; les chants éternels furent interrompus; l'Esprit-Saint tressaillit d'amour à la vue de tant de charité, et la Trinité se voila comme pour se recueillir dans ce nouveau mystère.

» Nous vîmes croître devant le trône de Dieu un lis éclatant; de son calice merveilleux sortit une croix rayonnante de gloire et de majesté.

» Prosternés, nous nous relevâmes, transportés par un mouvement subit de joie et d'admiration à la vue des merveilles que devait opérer le Seigneur; et un cantique nouveau s'échappa de nos lèvres.

» Le Seigneur alors nous appela devant sa gloire. En nous approchant, nous sentîmes un redoublement d'amour et de bonheur.

« O vous tous! Anges, pures créatures sor-
» ties de mes mains puissantes, venez, ap-
» prochez, et connaissez combien j'ai aimé
» l'homme, » dit le Seigneur.

» Aussitôt un concert éclatant, une harmonie ravissante, partit de toutes les voûtes du ciel; des accords qui nous étaient jusque-là inconnus, nous remplirent d'allégresse. Au milieu de cette gloire que tes sens ne peuvent même concevoir, parut une humble crèche. Sur un peu de paille un faible enfant était couché; un rayon de lumière l'environnait; des anges le servaient; Marie, belle de grâce

et d'amour, contemplait à genoux l'enfant divin!

» Ainsi vîmes-nous pour la première fois l'image ravissante de notre reine. Aussitôt il nous sembla que nous recevions un second cœur pour l'aimer; et, par un prodige inouï, par une merveille inexplicable, l'un de ces cœurs était tout à Marie, l'autre tout au Seigneur. Une voix s'éleva encore, et cria trois fois : « Voici le Seigneur! voici Jésus de Naza-
» reth, fils de David! Il rendra la vue aux
» aveugles, l'ouïe aux sourds, et tous les
» hommes seront sauvés en son nom!.... »

» En ce moment, la main toujours ouverte du Seigneur épancha sur nous un torrent de délices. Auparavant, il ne nous semblait pas que nous fussions capables d'aimer davantage, et cependant nous reçûmes un nouveau trésor d'amour, de gloire et d'intelligence.

» Après que la miséricorde du Seigneur se fut ainsi montrée à nos yeux, l'ange de la

justice descendit vers la terre. Il marqua au front Adam, et lui dit ces tristes paroles : « A cause de ton péché, ô Adam! tu mangeras » désormais ton pain à la sueur de ton front, » et la terre ne te produira que des ronces et » des épines; ta compagne enfantera tes fils » avec douleur, et tu mourras.

— « Hélas! l'ai-je bien entendu? s'écria le » premier homme : je suis et je cesserai donc » d'être.

— » Non, répondit l'ange attendri à la vue de » la douleur qui saisit le père des hommes. Rassure-toi, Adam! la justice et la miséricorde » du Seigneur se sont alliées en ta faveur. Des » flancs purs d'une vierge de ta race naîtra le » sauveur qui t'est donné. Fils de l'homme, il » n'en sera pas moins son Dieu et son Rédempteur, et toutes les nations que tu enfanteras » seront bénies en son nom. »

» L'ange dit, et remonta vers les cieux, et nous demeurâmes tous dans l'attente du mys-

tère de l'incarnation : car le Seigneur avait rempli nos âmes d'une grande compassion pour l'homme. Quand, parmi vous, dans une famille tendrement unie, le plus jeune et le plus faible des frères tombe malade et souffre de vives douleurs, les autres frères se pressent autour de lui, et demeurent, avec inquiétude, l'œil attaché sur la couche où il gémit : ainsi nous, sans cesse penchés vers la terre, nous prions le Seigneur de prendre vos erreurs, vos crimes et vos peines, en pitié.

» Quelle ne fut donc pas notre affliction quand nous vîmes les ténèbres de l'idolâtrie se répandre et couvrir toute la terre!

» La colère du Très-Haut s'alluma ; il se repentit d'avoir fait l'homme, de l'avoir aimé, de lui avoir donné l'univers!...

» A la voix de Dieu, les mers rompirent leurs digues, les fleuves remontèrent vers leurs sources ; toute la terre fut inondée. Une seule famille trouvée juste fut sauvée : pour garder

de nouveau le dépôt des promesses, le Seigneur choisit un peuple; il le tira de l'Égypte et de la servitude; il le châtia sans cesse, et prit soin de le conserver, comme le fils aîné d'une noble et nombreuse race auquel est remis le patrimoine et l'honneur de tous!...

» Les siècles paraissent longs à vos misères; mais pour nous, plongés dans le sein d'une béatitude éternelle, ils passent bien rapidement.

» Les prophètes succédèrent aux patriarches. Sans cesse leurs voix inspirées ranimaient l'espérance en vos cœurs désolés. Bientôt le jour tant souhaité parut; de l'étable de Bethléem, du sommet du Calvaire partit l'éclair de charité qui devait embraser le monde. Douze hommes pauvres se dispersèrent parmi les nations qui couvraient la terre; ils annoncèrent partout Jésus crucifié. Les grands et les petits, les faibles et les forts, les savants et les ignorants, écoutèrent, et l'univers fut chrétien!... »

En achevant ces mots, l'ange se baissa, et serra son compagnon chéri contre son sein protecteur. Il sembla alors à Percy que l'ange l'avait enlevé dans les airs, et qu'il découvrait toute la surface de la terre. Autour d'une haute montagne couronnée par sept autres monts on voyait, rangés en cercle, les hommes de tous les climats. On reconnaissait ceux du midi à leurs visages brunis, à leurs cheveux noirs, à leurs regards étincelants; ceux du nord à la pâleur de leur teint, à leurs vêtemens formés des dépouilles enlevées aux bêtes sauvages; ceux d'orient à leurs longues robes; ceux d'occident à leurs cheveux châtains et doux, à leurs yeux clairs et transparents. Dispersés comme des étrangers dont les peuples tolèrent l'existence, mais dont ils redouteut l'approche, on distinguait les enfants de la synagogue occupés à poursuivre les richesses de la terre; leurs pieds actifs ne se lassaient jamais, et leurs mains usurières entassaient incessamment, et sur leur front était gravé le mot *témoin*. Ils allaient et ils venaient sans cesse, se montrant en tous lieux, et gardant,

au milieu de leur humiliation, le souvenir de ce qu'ils avaient été autrefois.

Au sommet de la montagne couronnée de sept monts s'élevait un temple d'or, d'où sortaient d'immenses rayons de lumière qui éclairaient avec plus ou moins d'abondance les diverses nations. Au-dessus du temple volait en cercle un ange resplendissant de beauté. Il tenait dans ses mains une longue banderolle flottante ; sur les plis ondoyants de l'étoffe divine était écrit : « Unité, gloire au Seigneur ! »

L'ange volait toujours, et déployait devant les nations la parole écrite qu'il portait entre ses mains.

Au-dessous du cercle qu'il décrivait, au milieu du sanctuaire du temple s'élevait une chaire d'airain noircie par la durée des siècles, trempée dans le sang, mutilée par les coups des combattants, ou illustrée par une nouvelle gloire selon les diverses fortunes de l'É-

glise. Deux clefs étaient posées dessus. Au pied, des sceptres, des couronnes et des instruments de supplice amoncelés; debout, aux quatre coins du temple, se tenaient les quatre évangélistes.

Ils criaient tous : « Entendez, nations de la » terre, entendez la parole du Dieu vivant! » Soyez justes, soyez saints, pleurez vos pé- » chés : voici le Seigneur votre Dieu. Point de » salut, point de vie hors de la vérité! Buvez » tous et rassasiez vos âmes de la parole » sainte! »

Alors ils ouvraient leurs livres et ils enseignaient tous les peuples. Et tous les peuples de la terre s'agenouillaient, et ils criaient en chœur : « Gloire soit à Dieu! Béni soit le Sei- » gneur Dieu des armées! Jésus crucifié est la » voie, la vérité et la vie; nous croyons tous » en son nom!... »

Alors le temple parut étincelant, et il se remplissait d'une multitude de vierges d'une

beauté sans égale. Des fleurs odorantes couronnaient leurs têtes; leurs longs et légers voiles tombaient jusqu'à leurs pieds, et leurs visages rayonnaient d'une double gloire. Semblables à ces escadrons pressés que les princes de la terre voient défiler avec orgueil, ces troupes d'âmes bienheureuses s'élevaient sans cesse vers le ciel, et sans cesse le temple se remplissait de nouveau. Elles chantaient des chants de victoire, et elles célébraient le triomphe qu'elles avaient remporté sur la mort et sur le péché.

L'âme d'un mortel ne pouvait soutenir une telle émotion, et l'harmonie de leurs cantiques sembla priver dans une extase divine le cœur de Percy du sentiment de l'existence. Il se pencha sur l'épaule de son guide sacré; le serra avec amour; ses yeux se fermèrent, et il ne vit plus que lui.

« O sage Uriel ! s'écria-t-il, dis, puisque tu as daigné descendre jusqu'à moi, si celle que j'aime entrera un jour dans cette troupe heureuse, immortelle et pure ?

— Hélas! que me demandes-tu? répondit l'ange, dont le visage se voila de tristesse. Tu le sais bien, elle marche dans l'iniquité et dans l'ignominie; son ange gardien est vêtu de deuil; il pleure sans cesse en suivant ses pas. En vain il lui rappelle que, si elle paraît d'une beauté ravissante aux yeux des hommes, son âme est affreuse et défigurée par l'injustice et l'orgueil.

— Ainsi il n'y a plus de miséricorde pour elle, » s'écria Percy.

L'affliction de son cœur passant jusqu'à son enveloppe terrestre, par un rapport secret et inexplicable, des larmes s'échappèrent au travers de ses paupières fermées et roulèrent sur son visage sans interrompre son sommeil.

« Que dis-tu? » s'écria l'ange ému.

Et il pressa le cœur de son compagnon chéri contre son cœur brûlant d'amour.

« Que dis-tu? ne sais-tu pas que, tant qu'il

reste à l'homme un souffle de vie, il peut jeter un regard vers la miséricorde du Seigneur et recevoir son pardon. Ne te lasse donc pas de prier pour elle, ne te lasse pas de l'aimer. L'avenir est caché; nous-mêmes nous ne le connaissons que quand il plaît au Seigneur de nous le dévoiler.

— O ange chéri! que tes paroles sont douces à mon âme! Parle : ta voix charme mon oreille; je voudrais l'entendre toujours. Ma vie a été si amère! Oh! ne me quitte pas encore!

— Je ne te quitte jamais, mon fils, dit Uriel; je suis toujours à tes côtés, mais tu ne peux me voir. Quand tu fus sorti de l'enfance et que les peines que tu enduras devinrent plus vives, il me semblait quelquefois que mon cœur allait se déchirer avec le tien. Alors j'aurais voulu que tu sentisses que je te serrais entre mes bras et que je te portais dans mon cœur; je suggérais à ton âme affligée des pensées consolatrices, je t'exhor-

tais à prier le Seigneur, à mettre ton espérance en lui ; je m'efforçais de te détacher de ce monde passager, et je te représentais la brièveté de la vie. Mais alors même j'avais la douleur de voir que cette pensée était triste pour toi, et que l'amour naturel de l'existence, qui pourtant annonce à l'homme son immortalité, te faisait redouter ce sommeil passager, et je craignais de te voir murmurer contre la sagesse éternelle, dont il ne t'est pas donné de comprendre les voies toutes d'amour. Les souffrances te font horreur, et tu ne peux comprendre combien elles te sont nécessaires. Ces âmes heureuses que tu viens de voir ont passé comme toi, sur la terre, à travers les maux dont elle est inondée. Elles disaient sans cesse, accablées du poids de leurs chaînes et de la nuit dans laquelle elles marchaient : « Quand donc le jour de l'éternité » se lèvera-t-il ? » Maintenant elles ne se rappellent plus ces années si longues que comme un moment qui a fui. Marche donc aussi avec courage, et aime uniquement le Seigneur ton Dieu ! . . . .

« . . . .

Et comme lord Percy se sentait le cœur embrasé par les paroles de l'ange, et tout rempli d'amour pour son Créateur, deux personnes montaient lentement l'escalier de l'auberge, et se dirigeaient vers la chambre du voyageur.

Une d'elles était très-pâle, et elle s'appuya contre la muraille.

« Mon ami, dit-elle d'une voix tremblante, je t'assure que Dieu nous punira!

— Bah! répondit l'autre, est-ce qu'il y a un Dieu! D'ailleurs, s'il y en a un, il ne se mêle pas de ce que nous faisons. Que diable cela lui fait-il, qu'on tue un homme de plus ou de moins? est-ce qu'il n'y en a pas assez sur la terre? Ne vas-tu pas encore me faire de tes ennuyeux et ridicules sermons.

— Je ne parlerai plus de cela, puisque tu

ne crois à rien, dit la première personne qui avait parlé, mais ce n'est pas un marchand de drap.

— C'est mieux qu'un marchand de drap : c'est un joaillier, répondit l'hôte d'un ton brusque, car c'était lui.

— Ah! je suis horriblement troublée, » reprit la jeune femme.

Et un gémissement étouffé sortit de son sein.

« Allons, allons, ce sera le dernier, je te le promets.

— Ah! tu disais aussi cela pour l'autre.

— Je le crois bien, il n'avait rien.

— Celui-ci n'aura peut-être pas davantage.

— Impossible : l'enfant a aperçu la bourse

et un gros anneau à son doigt, que tu as vu et que j'ai vu aussi...

— Cela ne vaut guères d'argent : ces gros anneaux-là sont souvent creux.

— Allons, vas-tu faire l'enfant? » dit à demi-voix le brigand.

Et il poussa si rudement sa femme, qu'elle chancela, et serait tombée sans le mur qui la soutint.

Alors elle se mit à sangloter.

« Misérable ! reprit le mari ! te tairas-tu ! veux-tu réveiller le chat qui dort ?

— Ah ! je voudrais qu'il s'éveillât !

— Pour tuer ton mari, n'est-ce pas, sans doute? »

En disant ces mots, l'hôte jeta des regards

furieux sur la jeune femme, qui était plus pâle que la mort.

« Eh bien! j'irai tout seul; reste, puisque tu es une poule mouillée, continua-t-il en voyant comment elle tremblait.

— Je ne suis pas une poule mouillée, reprit la jeune femme en relevant la tête avec fierté et impatience, tu le sais bien; tu sais comme je t'ai défendu quand tu as été blessé aux frontières, dans l'affaire des montagnes. Sans moi, tu étais pris; les douaniers t'emmenaient. Je t'ai délivré : eh bien! je demande la grâce de celui-ci. »

Et elle avança son bras, comme pour l'empêcher de monter.

« Sans doute parce qu'il voulait te donner un jupon de drap! reprit l'hôte d'un ton ironique. Ah çà! trêve de plaisanteries, viens ou ne viens pas, cela m'est égal. »

Aussitôt, l'hôte se dégagea des mains de sa femme, et monta lestement.

Il écouta un moment à la porte de la chambre où était couché l'étranger. Percée de plusieurs trous et fermant très-mal, on pouvait entendre parfaitement, au travers de cette porte, la respiration tranquille d'un homme qui repose sans défiance.

Un sourire amer erra sur les lèvres d'Allicot. Il retourna la tête du côté de sa femme, pour voir si elle l'avait suivi; mais elle n'avait pas bougé.

Alors il tira un des deux poignards qu'il avait à sa ceinture, et passa le doigt sur le tranchant, comme le tigre aiguise avec sa langue ses dents pointues au moment de s'élancer sur une proie; puis il déposa à terre la lanterne, qui jetait un faisceau de lueurs faibles et incertaines.

Il poussa doucement la porte, et fut sur-

pris de voir le lit au milieu de la chambre et sa victime couchée tout habillée.

« De la défiance!... Il se doutait donc de quelque chose, » dit en lui-même Allicot.

Cette pensée le troubla.

Il s'arrêta un moment. La porte ouvrait en face du lit, et l'œil rond de la lanterne éclairait directement le visage fatigué de lord Percy.

Il dormait profondément. L'assassin s'avança sans bruit jusqu'au pied du lit.

« Cet homme est beau, dit-il en lui-même; ses traits annoncent je ne sais quelle supériorité qui m'étonne!... Si j'allais me tromper!... Frapperai-je?... »

Et comme, pour s'enhardir lui-même, il levait le bras, quoique encore indécis, lord Percy ouvrit les yeux et le regarda.

Plus prompt que l'éclair, le comte se dresse debout sur le lit, et sa main, qu'il croyait encore armée, se contracte pour défendre sa vie.

« Traître, s'écrie-t-il, tu croyais me surprendre! »

Bondissant, il s'élance à terre, et se jette sur son ennemi.

Allicot, voyant le comte sans armes, se précipite sur lui en poussant un hurlement féroce. Il l'enlace, et lève son poignard pour le lui plonger dans la poitrine.

En cet instant seulement lord Percy s'aperçoit qu'il a laissé échapper pendant son sommeil l'arme à laquelle il avait confié sa vie.

Un cri étouffé de fureur sort de sa poitrine oppressée; il se sent serré avec une horrible violence par le bras nerveux du brigand.

« A moi les lions de Northumberland ! » s'écrie-t-il.

Animé de courage et de fierté au souvenir de sa race, à son tour Percy embrasse l'assassin, et le précipite sur le plancher où il tombe avec lui. Horrible étreinte ! trois fois ils roulent l'un sur l'autre sans se quitter.

Étonné de sa chute, le misérable Allicot essaie en vain de frapper ; ses coups ne portent point, ou n'atteignent que les vêtements de lord Percy.

Il grince des dents, il écume de rage ; mais le comte, plus fort et plus courageux, arrache de la gaîne le second poignard qui était dans la ceinture du brigand, et lui en perce le bras.

Un rugissement sort des entrailles du blessé. Les veines rompues, les nerfs coupés de sa main criminelle, laissent échapper l'arme homicide. Northumberland se relève à demi, pose un genou sur le ventre du meurtrier, le

saisit par le cou : il en est maître, il va lui faire payer de la vie tous ses crimes.

A cet affreux moment, éperdue au cri de désespoir qu'elle a entendu pousser, la jeune femme s'élance dans la chambre, et voit lord Percy qui va frapper.

« Grâce! monsieur, grâce, s'écrie-t-elle haletante. C'est mon mari : ah! ne le tuez pas!...

— Oui! grâce! murmura le brigand, qui se sent défaillir sous la main puissante qui l'a saisi. Grâce! que je ne tombe pas tout vivant en enfer.

— Grâce! s'écrie la jeune femme ; ne frappez pas, ne frappez pas, je l'aime!... Tuez-moi ; mais lui, non!... »

Je l'aime! ce mot sorti de la bouche d'une faible femme éteignit toute la colère de lord Percy.

« Pauvre créature! dit-il, elle l'aime!... »

Alors il se releva.

« Misérable ! va-t'en ! je te laisse la vie à la prière de cette femme; je te la donne aussi, cette vie, afin que tu puisses te repentir !... Tu pourras dire : « Le comte de Northumberland » m'a épargné au nom d'Anne Boleyn. » — Vous le voyez, Seigneur, s'écria lord Percy avec exaltation en élevant son poignard teint de sang vers le ciel, vous le voyez, mon Dieu ! du haut de votre trône éternel, je fais grâce à mon ennemi à cause d'elle : pardonnez-lui donc, Seigneur, comme je pardonne à cet assassin la soif de mon propre sang. Ayez pitié d'elle, puisque j'ai eu pitié de lui.

« Le comte de Northumberland ici ! s'écria Allicot saisi de terreur, le comte de Northumberland ! O malédiction si je l'eusse frappé ! »

Il se relève et se met à genoux aux pieds de lord Percy.

La jeune femme, presque morte d'effroi, se

jette aussi aux pieds du comte et elle les embrassait en versant un torrent de larmes.

« Misérables! que me voulez-vous maintenant? dit lord Percy en les regardant avec dégoût se traîner tous deux dans leur fange. Vous vous étonnez de mon nom : y avait-il donc moins de mal à assassiner un malheureux colporteur semblable à celui que sans doute vous avez égorgé il y a peu de temps dans cette chambre!

— Oui, égorgé, répéta le brigand les yeux égarés et étincelants, oui, égorgé, et pour quelques misérables angelots d'argent. Mais vous!... mais avoir porté la main sur le fils de mon seigneur!... Oh! cette idée, je ne puis la supporter : car, sachez-le, milord, je suis un de vos vassaux, ou plutôt j'étais un de ceux de votre père; j'ai fait la guerre avec lui... Mais ma mauvaise conduite...

— Vous avez connu mon père? dit lord Percy presque attendri.

— Oui, oui, s'écria Allicot, je l'ai servi, lui! et après lui bien d'autres. Je suis du Yorkshire. Mes violences et ma mauvaise conduite m'ont toujours fait partout chasser... Cette femme que vous voyez là, continua-t-il en montrant la jeune femme qui arrosait le plancher de ses larmes, je l'ai enlevée dans les montagnes d'Écosse à ses parents, à sa vieille mère, qui est morte de chagrin quand elle a su que sa fille était la femme d'un brigand... Enfin, cria-t-il, pour tout dire, votre père, milord, fut mon parrain; et c'est vous que j'aurais tué!...

— Eh bien! puisque vous vous repentez, dit lord Percy, changez cette abominable vie.

Oh! oui, qu'il la change! s'écria la jeune femme qui se nommait Marie, qu'il la change, et je deviendrai heureuse. O milord! continua-t-elle en s'emparant d'une des mains de lord Percy, que vous êtes bon, et que j'ai souffert! Non, vous ne le comprendrez ja-

mais. Quand il vint pour la première fois dans nos montagnes, je n'avais pas une faute à me reprocher; je vivais près de ma mère que j'aimais!... Il vint pour acheter des cuirs de bœufs et des peaux de moutons. Chaque fois il me disait de douces paroles, et je sentis que je l'aimais. Ses yeux quelquefois me faisaient peur, et, quand je le lui disais, alors je les voyais devenir doux et calmes comme un jour de printemps. Je me réjouissais, et je me disais : Non, je me suis trompée, il est bon!... Ma mère aussi l'aimait!... Un jour il me pria de le suivre chez un de mes parents : il voulait conclure avec lui un marché avantageux, disait-il... Je ne revis plus ma mère; on me retint de force, et elle mourut de douleur!... Pourtant je l'aime encore! »

En disant ces mots elle désigna son mari, qui était là, à côté d'elle, et paraissait frappé de ces souvenirs.

« Oui, s'écria-t-il d'un ton farouche en l'écoutant, oui, je suis un grand misérable ;

pourtant, Marie, je ne vous ai jamais rendue malheureuse.

—Oh ! tu le crois !... reprit Marie, parce que j'ai tout supporté sans rien dire.. Les infirmités de mon enfant, crois-tu que ce ne soit pas une punition de Dieu ? Crois-tu que je ne gémissais pas de le voir déjà élevé par toi pour le crime ?... Mon enfant ! le fruit de mes entrailles, le sang de mon sang, l'être de mon être, le seul que je puisse aimer sans me sentir pleine de honte et de remords !... Tu es brave, je le sais ; mais cela suffit-il ? »

Le comte de Northumberland sourit en entendant cet éloge si singulièrement amené par l'aveuglement de l'amour. Il regarda fixement le brigand, dont le sang coulait à flots sans qu'il parût s'en apercevoir.

« Il supporte du moins la douleur avec courage, » pensa lord Percy.

Puis il saisit le bras du blessé.

« Allons, dit-il avec bonté, il faut vous panser. »

Et il avança une chaise pour le faire asseoir.

« Ciel ! tu es blessé ! » s'écria la jeune femme.

Elle s'élança vers Allicot, dont la pâleur croissait de minute en minute.

« Il va mourir !... cria-t-elle, qu'allons-nous devenir, sans soins, sans argent, craignant même d'être découverts !... car il a tant de choses à se reprocher !...

— Ne craignez point, dit Northumberland ; si votre mari promet sincèrement de revenir à une meilleure vie, je prendrai soin de vous tous.

— Oh, je le jure! dit le brigand attendri, je le jure; car d'abord, oui, je le confesse, de honteux penchants!... Mais ensuite la misère... la misère m'a exaspéré. Elle a fait d'un mauvais sujet un assassin. Pardon, oui, pardon, et pitié pour elle! car je me sens mourir. »

Affaibli par la perte de son sang, qui ne s'arrêtait pas, Allicot tomba sans connaissance.

Marie jeta des cris déchirants. « Ah! milord, dit-elle, autrefois j'avais du courage, mais à présent tant de scènes épouvantables ont affaibli mon esprit, que je ne me reconnais plus moi-même. »

Sans lui répondre, le comte prit avec bonté son assassin entre ses bras, et il le porta sur ce lit où le malheureux était venu, il n'y avait qu'un moment, chercher sa victime.

Lord Percy retrouva au milieu du lit son poignard; il s'en servit pour couper des bandes dans les draps, et il enveloppa avec ces

linges la blessure d'Allicot. Sa femme lui prodiguait aussi les soins les plus touchants ; tantôt elle l'embrassait, tantôt elle remerciait lord Percy, lui racontant avec naïveté les détails de son enfance et de sa vie aventureuse ; puis elle revenait vers son mari qui avait repris ses sens, ou bien elle descendait pour voir si le nain dormait.

Le jour ne tarda pas à venir éclairer cette scène singulière : le comte de Northumberland, après leur avoir promis de les recevoir sur ses terres, s'ils voulaient désormais vivre en honnêtes gens, leur donna une partie de sa bourse et les quitta.

En passant le seuil de cette maison il se retourna encore, et quand il entendit les bénédictions dont la jeune femme ne cessait de le combler, son cœur s'éleva vers Dieu, et il redit : « Mon Dieu, souvenez-vous d'Anna!... car aujourd'hui j'ai pardonné. »

IX.

L'espace ! Qui n'a pas réfléchi souvent avec étonnement et tristesse à l'espace, ce chemin, cette atmosphère, cette matière qui sépare deux êtres qui se chérissent comme si chacun d'eux était au bout de l'univers; cent lieues ou une demi-lieue à l'œil nu, l'étendue d'un royaume ou la largeur d'une ville, cachent également

l'être vers lequel le cœur s'incline. L'âme se ressouvient et se transporte partout avec la légèreté et l'audace d'un aigle qui monte au plus haut des cieux et plane sur la surface de la terre; mais le corps, cet amas de boue, qui renferme l'esprit et le courbe comme sous un poids accablant; le corps borne tout : l'un à côté de l'autre, deux êtres qui se chérissent s'entendent encore et ne peuvent plus se voir. L'espace!... Oui l'espace est un des maux de la vallée des larmes. Pour plusieurs, l'espace est de l'oubli, et celui qui a traversé ce fleuve ne leur semble plus digne d'une pensée. Ainsi, pendant que sur un point de l'Angleterre le noble et généreux Percy marchait pensant à Anne Boleyn, et conservait dans son cœur l'espérance de lui dévouer sa vie et de garder son avenir, Anne Boleyn, toute aux superficiels enchantements d'une vie extérieure et brillante, ne lui accordait pas même une pensée. La même lumière qui éclairait le voyage triste et solitaire du comte de Northumberland, faisait étinceler les beautés du palais et des jardins de Windsor. A

l'extrémité des appartements de la reine, on apercevait deux fenêtres ornées de draperies de couleur blanche. Cette chambre, dite le cabinet de la reine, et que les femmes élégantes de nos jours appellent du petit nom ridicule de *boudoir* (sans doute, parce que ce lieu est réservé aux migraines affectées aux tribulations que causent un chapeau, un bonnet, un mémoire exagéré ou un bal manqué), ce cabinet, dis-je, qui n'était point un boudoir, venait d'être meublé avec la plus grande magnificence. Un vaisseau venu des Indes avait apporté la tenture qui le décorait. Sur une mousseline tissue au fond d'un cachot humide et sombre, afin que les fils pussent rivaliser de délicatesse avec ceux de l'araignée, une Indienne à la peau noire, aux mains habiles, avait tracé des palmes d'or. Des paons joignant leurs queues nuancées de mille reflets formaient au bas une bordure éclatante. L'aigrette de leurs têtes orgueilleuses était embellie de perles et de saphirs. Des agrafes d'or rattachaient les longues draperies dont cette étoffe légère couvrait les

parois de la chambre; et relevaient les doubles rideaux des fenêtres. Dans une multitude de caisses en laque du Japon incrustées d'or et de nacre croissaient des plantes exotiques. Entre ces fleurs s'étendaient de moelleux coussins, d'épais tapis; là, une bibliothéque remplie de livres italiens, français, allemands; plus loin, des instruments de musique, une table couverte de pinceaux déliés, de couleurs préparées et de dessins commencés. Des jacinthes se baignant dans l'eau limpide que renfermait un vase de cristal, semblaient destinées à servir de modèle au peintre qui les avait choisies. Au milieu de cette jolie chambre, on voyait une cage de fil doré. Elle était suspendue au plafond par un gros cordon de soie et retenue par un poids. On pouvait la faire monter et descendre à volonté. Dans cette cage, oh! merveille! il y avait un oiseau-mouche vivant.

Il voltigeait sur des fleurs artistement formées avec la moelle d'un roseau de la Chine. Il plongeait de temps à autre son petit bec dans

leur calice, pour y pomper à la manière des abeilles une eau sucrée, préparée pour sa nourriture.

Parfois on entendait son petit gazouillement mélodieux. Semblable à une émeraude ou à un rubis étincelant, il sautillait de branche en branche, faisant briller sous le ciel nébuleux de la vieille Angleterre les richesses de ce plumage qu'il montrait naguère sur les buissons fleuris des prairies odorantes du Brésil, sa patrie.

Une jeune femme, d'une beauté ravissante, avait descendu la cage et elle contemplait son charmant petit prisonnier : ses yeux bleus et transparents étaient attachés sur lui, et sa douce voix l'interrogeait. Lui, insensible, changeait de place et s'éloignait d'elle le plus possible. « Tu ne veux donc pas chanter pour Anna ? dit-elle, je ne chante pas si doucement que toi? » En disant ces mots elle laissa remonter la cage, et prenant un luth qu'elle tenait dans une de ses mains, elle en

tira de suaves et mélodieux accords. Ses cheveux blonds descendaient sans art sur ses vêtements de gaze blanche, et ses jolis doigts erraient avec une dextérité merveilleuse sur les cordes du luth ; bientôt sa voix mêla de délicieux accents à leurs sons moelleux.

« Vraiment, tu chantes mieux que ton oiseau, Anna, dit le vieux comte de Wilshire qui était assis dans le fond de l'appartement sur une pile de coussins de velours écarlate.

— Vous trouvez, mon père? dit Anne Boleyn... on me l'a dit bien souvent, continua-t-elle avec négligence.

Elle posa le luth. Son écharpe s'était entortillée autour de son bras. Anna regardait son père avec intérêt. Elle semblait une muse pleine de grâce, de délicatesse et d'élégance...

« Tu chantes mieux qu'aucune femme, Anna, dit le vieillard dont le front ridé était toujours chargé d'inquiétudes, d'ambition, d'envie et d'avarice.

— Je le sais bien, dit Anne Boleyn, mais

cela ne m'empêche pas de m'ennuyer souvent. D'ailleurs vous n'aimez pas la musique, dit-elle en regardant son père avec un sourire plein de malice.

— N'importe, je sais que tu chantes parfaitement, dit le comte avec humeur.

— O ! ne vous fâchez pas, mon père!

— Je ne me fâche point. On croirait, à t'entendre, que j'ai le caractère le plus désagréable du monde.»

La jeune femme reprit le luth un moment, et sa voix agile et sonore exécuta plusieurs passages d'une extrême difficulté.

Puis elle se tut de nouveau. « Comment est ma mère ce matin? dit Anne Boleyn.

— Je n'en sais rien, répondit le comte; votre mère, madame, est si maussade que

souvent, vous le savez, nous ne nous voyons pas!... »

Anna mordit ses jolies lèvres; elle se leva, et pensa, en mettant le luth à sa place, que souvent son père n'était guère plus aimable.

« Quelque chose vous a donc contrarié, mon père?

— Certes, tu dois bien le savoir.

— Quoi, parce que hier, pendant le bal, le roi a parlé à mon oncle de Norfolk avant vous?

— Cela devait-il être, s'écria le comte avec des yeux flamboyants; le père de la reine ne doit point avoir d'égal à la cour.

— Mais le roi avait parlé à mon frère avant votre arrivée.

— Votre frère n'est pas moi, madame.

— Je le sais bien, dit Anne Boleyn, jouant avec les fleurs qu'elle avait commencé de dessiner; je le sais bien, je voulais seulement dire que cela prouvait que le roi n'avait pas mis d'importance dans cette préférence.

— Vous n'en pouvez rien savoir, madame.

— Si fait, mon père, répliqua Anne Boleyn avec impatience.

— Comment le savez-vous?

— Parce que, comme chacun m'admirait et se pressait pour me voir danser, j'ai entendu le roi qui disait en passant :

« Où est donc le comte de Wilshire? »

» Vous n'étiez pas arrivé, donc ceci est une preuve qu'il vous a cherché avant tous les autres.

— Ah!..... c'est peut-être vrai, » dit le

comte de Wilshire, et il retomba dans sa rêverie.

Le petit oiseau chanta, on n'entendit que lui, et il se fit un grand silence dans la chambre.

« Ma foi, dit le comte, se réveillant comme en sursaut, je voudrais bien voir mourir cette reine Catherine; car tant qu'elle vivra nous ne seront pas en sûrete.

— Et ma fille Élisabeth donc! dit Anne Boleyn rougissant.

— Bah! ta fille, dit le comte. Ce n'est pas grand' chose une fille; si tu avais eu au moins l'esprit d'avoir un garçon. »

Anne Boleyn jeta son crayon; le feu de la colère monta sur ses joues et colora vivement son cou et ses blanches épaules.

« Mon père, dit-elle, je vous prie de ne pas toujours me répéter cela....

— Une femme qui n'a point de fils, une reine sans héritier mâle, c'est pitoyable, dit le comte.

— Vous savez bien que le roi et le parlement ont décidé qu'Élisabeth régnerait.

— Une belle chose vraiment qu'un héritier du trône, en jupon, s'écria le comte sans pitié; et la princesse Marie ne sera-t-elle pas une redoutable concurrente . . . . Que le roi se prenne de passion pour une autre femme, et te voilà rejetée !... Perdue, prends-y bien garde au moins.

— Mon père, s'écria Anne Boleyn, vous ne vous plaisez qu'à me tourmenter!... Comment perdue, rejetée; je suis sa femme!... je suis reine; j'ai été couronnée à la face de toute l'Angleterre.

— Catherine aussi, dit le comte d'une voix sourde et creuse.

— Il ne peut me renier, continua Anne Boleyn; d'ailleurs je suis plus en faveur que jamais, je n'ai qu'à demander pour être obéie. Il faudrait qu'il fût bien fourbe, car il n'a jamais paru m'aimer autant.

— Le roi est bien faux, dit le comte, il ne faut pas se fier à lui. Il commence à vieillir, il est très-gras... un coup d'apoplexie peut l'enlever, un ulcère le ronge... Si nous avions un fils, il faudrait nécessairement une régence !... »

Le vieux Wilshire murmura ces phrases entrecoupées à demi-voix, et sans prendre garde si sa fille les écoutait; dévoré d'ambition et de crainte de déchoir, calculant sans cesse les chances de mort du roi Henri VIII, il semblait à son insatiable soif du pouvoir que pour lui la vie ne devait jamais avoir de fin.

« As-tu soin au moins de chercher à plaire aux principaux lords du conseil, comme je te l'ai recommandé, Anna ?

— Je crois ne pas manquer d'appui de ce côté, » dit Anne Boleyn avec un mouvement de tête, plein de dédain et de vanité.

Sans chercher le but qui pouvait diriger leur conduite, la reine d'Angleterre prenait les louanges frivoles et galantes des hommes de sa cour pour l'expression d'un dévouement sans bornes. Infatuée de son mérite, et croyant, comme on le lui disait sans cesse, ses charmes irrésistibles, elle s'imaginait qu'il n'y avait pas un mortel qui ne fût trop heureux de se sacrifier pour elle.

« Tu n'as ni prudence ni prévoyance, Anna, répéta le comte de Wilshire; tu ne comprends jamais la possibilité d'un échec. »

Anne Boleyn leva les épaules et ne répondit rien.

« Tu ne vois pas combien notre position est difficile, continua le vieux courtisan; le clergé nous hait; les vieux catholiques disent que c'est toi qui as séparé le roi de l'église, et que tu n'es qu'une concubine; qu'on laisse mourir la reine Catherine, et que sa fille doit régner. Il y a des lords catholiques dans le conseil. Que le roi meure ou qu'il cesse de t'aimer, tu verras comme tous ces gens-là relèveront la tête et nous écraseront. »

Anne Boleyn se leva tout d'un coup avec colère, et elle jeta son pinceau loin d'elle. « Est-il possible, mon père, que vous ne puissiez jamais jouir en paix de ce que vous possédez, et qu'il faille toujours que vous vous tourmentiez et que vous me tourmentiez moi-même! Vous et tous nos parents avez tous été comblés de places, de richesses et d'honneurs; nous n'avons pas encore éprouvé, depuis le commencement de ma faveur, le moindre échec; eh bien! vous ne pouvez rester un instant en repos; j'aimerais mieux, en vérité, être servante d'auberge. »

En disant ces derniers mots elle s'en alla avec humeur vers la fenêtre. Dans ce moment un homme grand, bien fait, d'une belle figure, entra; il était vêtu avec une grande magnificence. En entrant il posa sa toque à plume sur une table, et regarda Anne Boleyn qui lui tournait le dos.

« Bonjour, Anna; comment vas-tu aujourd'hui? dit-il.

— Demande-le à mon père, dit Anne Boleyn sans se retourner.

— Demande-lui pourquoi il ne me laisse pas un moment de repos! »

Le vicomte de Rochford alla vers sa sœur, et lui prit la main: « Eh bien! ma pauvre Anna, te voilà encore fâchée! dit-il.

— Laisse-moi! laisse-moi! dit Anne Boleyn.

— Elle boude comme un enfant qui n'a pas

le sens commun ». dit le vieux Wilshire en fronçant ses épais sourcils et regardant son fils auquel il fit signe de s'approcher de lui.

Docile à ce signe, le vicomte de Rochford vint s'asseoir à côté de son père. Alors Anna, les joues rouges et les yeux brillants, se retourna précipitamment et vint près d'eux.

« Tu as l'air d'être bien en colère, Anna! dit le vicomte de Rochford. Il faudrait pourtant que tu écoutasses ce que j'ai à dire.

— Eh bien! me voilà; j'écoute, dit Anne Boleyn. Est-ce que vous n'êtes pas tous habitués à me faire faire vos volontés!

— Avez-vous su quelque chose des projets de nos ennemis? dit Wilshire à son fils.

— Sans aucun doute, et nous pouvons maintenant considérer comme un traître le

comte d'Essex! Cromwell est le plus grand fourbe que la terre ait jamais regardé en face! Il vient de faire dévaster un couvent de religieuses de la ville de Durham. On les a toutes mises sur le pavé, sans pain, sans ressources. Deux de ces vieilles filles, qui étaient mourantes, ont été transportées à l'hôpital public. Le peuple exaspéré suivait les deux litières et vomissait mille injures contre la reine Anne. C'était, disait-on partout, pour subvenir à nos pompes mondaines, à notre luxe, à nos fêtes, à nos habillements somptueux, qu'on spoliait ainsi les établissements religieux!.... Le commissaire de la saisie, créature de Cromwell et son pourvoyeur d'argent, avait semé à dessein ces bruits outrageants. Plusieurs des notables de la ville s'étaient transportés chez lui pour intercéder en faveur des religieuses; il a répondu que M. le vicaire général, milord d'Essex, était bien affligé d'être obligé d'en venir à cette extrémité; mais que les besoins et les prodigalités de la reine passaient toute croyance. Voilà! voilà! s'écria Rochford avec exaltation, voilà comment on prépare notre

ruine et la sienne dans l'esprit des peuples!...
Cependant, vous le savez, mon père, Anna donne au contraire une grande partie de son revenu aux pauvres de Londres.

— Il y a long-temps qu'on me calomnie, dit Anne Boleyn; que voulez-vous, on n'y peut rien. Cependant j'en dirai mon avis à milord Cromwell.

— Il ne craint rien, cet ignoble coquin! reprit le comte de Wilshire; néanmoins il faut tâcher d'avoir des preuves; peut-être pourrait-on faire venir une députation de Durham!

— Il est dangereux de rompre totalement avec un homme comme le comte d'Essex, reprit Wilshire, avançant un avis et disant le contraire une minute après, tant il examinait, en politique rusé, chaque inconvénient.

— Il faut pourtant éclaircir cette odieuse spoliation, dit Rochford. On ne peut pas laisser peser cela sur la reine.

— Il est certain, dit Wilshire, que si le comte d'Essex prend cette voie, il nous fera un mal incalculable.

— Anna deviendra l'objet d'une haine générale, reprit Rochford, qui avait toujours conservé, malgré les mauvais exemples de son père et les coutumes de la cour, un fond de loyauté et d'honneur. Je demanderai raison au comte d'Essex, je ne puis laisser calomnier ma sœur, continua-t-il avec violence.

— Vous ne raisonnez pas, mon fils, reprit flegmatiquement Wilshire ; je vous répète qu'il ne faut rompre ouvertement avec un homme aussi adroit que si on est assuré de le jeter par terre. Il ne faut rien briser. J'ai déjà fait donner au roi des avis indirects sur les friponneries de d'Essex, mais je ne crois pas que ce soit mûr encore, nous verrons. En rassemblant des preuves nous lui ferons craindre de parler... C'est un homme très-dangereux, que je méprise au delà de toute expression, c'est un homme de rien; sorti des derniers rangs du

peuple; il en a toute la bassesse, toute l'avarice, toute la méchanceté... » Et comme le comte de Wilshire achevait ces mots, un officier de la chambre de la reine ouvrit la porte du cabinet et annonça à haute voix milord, comte d'Essex.

Wilshire se pencha vers Anne Boleyn.

« Soyez aimable surtout, dit-il avec précipitation, ne le laissez rien soupçonner avant que je n'aie bien réfléchi à la marche que nous devons suivre. »

Cromwell entra et se dirigea vers la reine.

« Votre majesté est rayonnante de beauté ce matin, » dit-il.

Anne Boleyn, contenue par la présence de son père aidé par la louange de Cromwell, ne laissa paraître sur son visage qu'un peu de mauvaise humeur.

« Je suis ennuyée, dit-elle, je ne puis dessiner bien cette fleur. » Et elle se tourna vers le des-

sin qu'elle avait commencé. Alors Cromwell s'avança vers le comte de Wilshire.

« Bonjour, cher comte, dit-il; comment vous trouvez-vous maintenant? vous avez souffert de votre goutte, j'en ai été bien occupé. »

Il lui tendit la main.

Le comte de Wilshire, le sourire sur les lèvres, prit cette main et la secoua avec toute l'aisance et la familiarité possible.

« Oui, répondit-il, j'ai su que vous aviez envoyé très-souvent savoir de mes nouvelles : j'en ai été bien reconnaissant, nous sommes de vieux amis, comte d'Essex ; mais vous êtes plus jeune et plus occupé que moi ; je vous sais donc très-bon gré de votre attention.

— Et vous, milord de Rochford, dit Cromwell, comment êtez-vous ce matin?

— Merci, j'ai mal à la tête, répondit Rochord.

— Vous aurez trop dansé hier soir, peut-être. »

Il est d'une humeur de dogue ce matin, se hâta de dire le vieux comte, qui trouvait que son fils n'était pas aussi prévenant qu'il le fallait. Il vient de quereller sa sœur pendant une heure pour des niaiseries.

« Comment, milord, vous osez résister à la reine, dit Cromwell, vous êtes donc le seul mortel qui ayez conservé ce triste privilége; pour nous, nous ne savons que l'admirer, la bénir et l'adorer. »

Comme Cromwell débitait ainsi de l'air le plus vrai ces belles phrases, on entendit dans l'appartement voisin le murmure sourd de plusieurs personnes qui s'avançaient.

On ouvrit la porte, et toutes les femmes d'Anne Boleyn entrèrent pour prévenir la reine que l'heure de sa toilette d'apparat était arrivée. Au milieu d'elles marchait une petite

fille de deux ans, couverte de dentelles, de nœuds et de pompons de soie rose. Elle alla vers la reine qui la prit sur ses genoux et l'embrassa. La petite fille entoura le charmant cou d'Anne Boleyn de ses petites mains délicates.

« Vous êtes bien jolie, petite maman, dit-elle; j'ai été bien sage. » Puis l'enfant se tut et mit son doigt sur sa bouche. La gouvernante s'avança, et pour ne pas fatiguer la reine elle reprit dans ses bras la jeune Élisabeth. L'enfant ne cria nullement de cette séparation, elle était accoutumée à venir en cérémonie dire bonjour à sa mère, et elle embrassa la gouvernante beaucoup plus tendrement, la regardant comme celle avec qui elle devait rester toujours.

Une femme se pencha vers l'oreille d'Anne Boleyn.

« Madame, le joaillier est là, dit-elle, il vous apporte de nouvelles parures. »

Une autre dit : « Le maître à danser demande que votre majesté indique le ballet que les filles d'honneur danseront ce soir.

— Je verrai cela après ma promenade, répondit Anne Boleyn d'un air distrait.

— On pourrait peut-être nous donner avant le bal un divertissement. Le poëte est-il venu ce matin prendre mes ordres ?

On va tout de suite s'en assurer, » répondit une des femmes de service.

Anne Boleyn se leva, salua gracieusement son père et son frère, donna sa main à baiser au comte d'Essex, et se retira dans son cabinet de toilette.

X.

Au dernier étage d'une des tours du palais de Windsor il y avait un modeste petit appartement, occupé par une des filles-d'honneur de la reine Anne.

Jeanne Seymour était son nom, fille d'un

noble chevalier du Wilshire, mort sans laisser aucune fortune à cette unique enfant. Jeanne était arrivée à la cour sur la recommandation de parents éloignés qui avaient craint sans doute d'être obligés, en la gardant, de lui procurer un établissement convenable à son rang.

Belle, simple et naïve, la cour lui paraissait un lieu inconnu, un pays étourdissant où elle ne pouvait espérer ni bonheur ni fortune. Aussitôt que son service auprès de la reine était achevé, elle se hâtait de remonter dans sa petite cellule, où elle s'occupait à filer auprès d'une vieille servante appelée Jemmy.

Jemmy, bonne et fidèle, mais extrêmement bornée d'esprit, était peu en état de donner des conseils à sa jeune maîtresse, et de la guider sur un terrain aussi glissant que celui où elle était placée. Jemmy aimait Jeanne comme son enfant, et regrettait souvent avec elle le lieu de leur naissance.

En ce moment la fenêtre à petits carreaux

de plomb était ouverte, le solei pénétrait dans la chambre et tombait sur la douce et calme figure de Jeanne ; sa robe de satin à reflets changeants, et son corset lacé d'or dessinait sa belle taille. Elle avait retroussé ses manches ornées de ganses et de dentelles pour filer plus commodément. Son joli pied donnait à chaque instant une impulsion nouvelle à la roue active qui tordait le fil de lin qu'on voyait s'échapper des doigts déliés de la belle ouvrière.

Jemmy, assise au milieu de la chambre sur un tabouret, préparait soigneusement la carde qui allait être remise sur la quenouille d'ivoire que tenait sa jeune maîtresse.

« Ma bonne Jemmy, voici le dixième peloton qui va être fini, dit la belle Jeanne avec un son de voix enchanteur ; quand j'aurai fini, continua-t-elle, tu pourras avoir un habillement de laine d'Espagne.

— Oh! de laine d'Espagne, dit Jemmy en riant, ce serait trop beau pour moi, une bonne

laine de Flandre bien solide, rouge ou bleu, à la bonne heure !

— Comme tu voudras, dit la jeune fille ; je me hâte, comme tu vois, je ne vais pas même me promener par ce beau temps. »

En disant ces mots, Jeanne retourna gracieusement la tête vers la fenêtre, et elle regarda la Tamise qui serpente dans la plaine, et le magnifique parc de Windsor qui s'étend au loin.

« Quelle belle vue, Jemmy ! dit-elle ; es-tu montée dans la tour ronde ? c'est encore plus beau, de la plate-forme on voit la ville de Londres et tous les comtés environnants.

— Hélas ! vous trouvez cela beau, dit Jemmy ; moi, j'aimais bien mieux le haut du clocher de notre village ou la petite tour du château de votre père.

— Tu as raison, Jemmy, reprit Jeanne en poussant un gros soupir, je voudrais bien

que nous y fussions encore toutes deux, car je ne me plais guère ici. Le premier jour j'ai trouvé ce que je voyais beau et nouveau, mais je m'en suis bien vite lassée. Ensuite, vois-tu, Jemmy, ce n'est pas pour t'humilier que je dis cela, mais je ne suis ici qu'une servante comme toi; encore, toi, n'es-tu pas victime de mes caprices comme je le suis de ceux de la reine. Elle rit avec les autres de ma gaucherie, de mon inexpérience. Pour lui plaire, pour l'amuser, on me fait des tours, on me conte des choses que je crois d'abord, ensuite on se moque de ma crédulité. L'une me tire ma robe, l'autre dénoue mes cheveux. Toi tu es ma servante, mais je t'aime; tandis que la reine, certainement, n'a ni compassion ni affection pour moi... Tout cela est triste, Jemmy, et j'ai beau calculer mes appointements, je ne vois pas qu'il soit possible que j'épargne assez pour pouvoir devenir libre et nous retirer dans notre pays natal.

— Ah! je voudrais bien que nous n'en fus-

sions jamais sorties! s'écria Jemmy toujours épluchant la carde. Croyez-vous, milady, qu'on se moque moins de moi parmi toute la valetaille qui remplit ce palais! Ah! que ne disent-ils pas! voilà la vieille Jemmy; voilà la diseuse de bonne aventure; voilà la servante de campagne! que sais-je encore! Bonne femme, combien avez-vous de rentes; combien avez-vous eu d'amoureux quand vous aviez toutes vos dents? Pour vous, milady, il n'en est pas ainsi. Si l'on s'amuse un moment de votre timidité, ils ne peuvent s'empêcher de dire que vous êtes belle et que vous êtes bonne.... Oh! mon pauvre pays, que je voudrais y retourner!...

— Tu ne voudrais pourtant pas me quitter, Jemmy, dit la belle Jeanne d'un son de voix mélancolique. Songe, ma vieille Jemmy, que dans tout ce palais il n'y a que toi qui t'intéresses à moi. »

Comme la jeune fille disait ces mots, elle entendit frapper doucement à la porte de la chambre.

Elle se tut, et Jemmy, se levant, alla ouvrir la porte avec un mélange d'étonnement et de curiosité.

Elle recula en voyant milord Cromwell, comte d'Essex, premier ministre, debout devant elle.

Jemmy balbutia quelques mots, et se retira laissant la porte ouverte.

Cromwell, magnifiquement habillé, lui fit un grand salut et demeura sans parler.

La belle Jeanne, en voyant le comte d'Essex, se leva de surprise. Elle ne pouvait comprendre pourquoi cet homme si impérieux et si redouté, dont on disait tant de màl ou tant de bien, selon que les paroles que l'on prononçait pouvaient parvenir à ses oreilles, venait la visiter, elle qui jusqu'à ce jour n'avait pas attiré le moindre de ses regards. Elle rougit extrêmement; et, voyant cependant que Jemmy ne faisait aucune politesse à ce redoutable visiteur, elle s'avança vers lui.

« Madame, dit Cromwell en s'inclinant, voulez-vous m'accorder la faveur d'un instant d'entretien?

— Milord, dit Jeanne inquiète et cherchant en elle-même quelle pouvait être la faute qui lui attirait une telle demande, milord, entrez, je vous prie. »

Toute tremblante, elle avança une chaise couverte d'un vieux damas rouge, la plus belle cependant de son appartement, et elle l'offrit à milord comte d'Essex.

« Madame, dit Cromwell, avant d'accepter l'honneur que vous me faites, daignez agréer cette cassette que le roi vous envoie en présent avec ce qu'elle contient.

— Le roi, milord! » dit Jeanne pleine de surprise.

Alors Cromwell lui présenta en l'ouvrant un coffret d'écaille noire garni de lames d'ar-

gent, sur lesquelles étaient gravées les armes des Seymour.

Au dedans, sur un coussin de velours violet, était posé un collier de perles de dix rangs, et quelques autres joyaux d'une grande magnificence.

En voyant ces richesses, un sourire d'incrédulité erra sur les lèvres de Jeanne.

« Madame, quand ce collier environnera votre cou, dit Cromwell, il sera d'une beauté bien plus grande!

— Milord, répondit Jeanne en fixant sur le comte d'Essex ses beaux yeux calmes et riants, vous vous moquez! Comment voulez-vous que moi, qui n'ai pas un sou de dot, je porte des pierreries semblables à celles de la reine?

En vérité, elle n'en a pas de plus belles, milord!

— La reine, madame, reprit Cromwell d'un air fin qu'il croyait galant, n'a en effet rien de plus beau que vous ; mais, madame, puisque vous doutez que ceci vous appartienne, regardez, s'il plaît à votre grâce, les armes de votre maison qui sont gravées sur tous les côtés de cet écrin. »

Jeanne se pencha et reconnut en effet ces emblèmes qu'en se jouant elle avait touchés si souvent, dans son enfance, sur la cotte d'armes et sur le bouclier de son valeureux père.

Alors il lui parlait de ses aïeux, en caressant sa jeune tête. En baisant ses longs cheveux, il lui redisait les guerres sanglantes où ils s'étaient illustrés, et il lui apprenait les noms de ceux de sa race qui avaient péri en combattant pour la patrie.

Tout émue à ces souvenirs qui se pres saient confusément dans sa mémoire, Jeanne regarda avec attendrissement les écussons.

« Vraiment, je les reconnais ! dit-elle avec un tressaillement de bonheur. Quoi ! cette cassette aurait-elle appartenu à mon père ?

— Je ne sais, madame, dit Cromwell étonné de la naïveté de Jeanne. Le roi, votre seigneur et le mien, m'a ordonné de vous remettre ce coffre; je ne sais rien de plus.

— Mais... dit Jeanne, cela est extraordinaire... Milord, le roi devait de l'argent à mon père, peut-être a-t-il voulu s'acquitter; nous en avions perdu l'espérance... Je voudrais bien, milord, ajouta Jeanne avec vivacité, savoir si ces pierreries m'appartiennent?

— Sans aucun doute, madame ! s'écria Cromwell.

— Alors, milord, je suis bien contente !

— Jemmy ! Jemmy ! s'écria-t-elle, viens vite voir ! nous allons pouvoir quitter la cour !...

— Comment, madame! dit Cromwell stu-

péfait, quitter la cour! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Oh! milord! s'écria Jeanne bondissant de joie, oubliant le ministre et toutes ses terreurs, parce que je m'ennuie ici à mourir; parce que je déteste ce château; parce que je suis comme une prisonnière, comme une esclave au haut de ce donjon; parce que Jemmy et moi soupirons après notre pays, après la liberté. J'étais si pauvre qu'il fallait bien me résigner; mais maintenant que je suis riche, il n'y a pas de supplications, pas de prières, pas de menaces qui me retiennent. Adieu! adieu, milord! Je rendrai à la reine cette belle robe de satin changeant; et j'en aurai une à moi, une comme celle que je portais avant de venir ici : sans cet attirail empesé si incommode, et ce corset si étroit, qu'on me serre tous les jours un peu plus, en sorte que je ne puis ni remuer, ni manger, ni respirer. Oh! milord! remerciez le roi; dites-lui que mon père me disait très-souvent : « Ma fille, si le roi » payait ses dettes, je ne serais pas inquiet de

» ta destinée comme je le suis maintenant. »

— Je dirai tout cela au roi, madame!

— Je vous en prie, milord, je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

— Personne plus que moi, madame, reprit Cromwell, ne désire mériter vos bonnes grâces.

— Milord, vous êtes trop bon, dit la belle Jeanne le cœur plein de reconnaissance, et ne se doutant nullement du peu de gratitude qu'elle devait à Cromwell.

— Milord, remerciez bien le roi, dit encore Jeanne en reconduisant le comte d'Essex jusqu'au seuil de la porte.

— Certainement, » répondit Cromwell tout haut.

On n'est pas plus belle ni plus stupide,

murmura-t-il en s'éloignant..... Diable de corridor..... je m'en vais me perdre en descendant cet escalier en colimaçon..... Le roi devrait bien ne pas loger sa maîtresse si haut..... Quelle bonne affaire, et comme nous allons rire en brouillant les cartes! Que de cris, que de désordres; comme on va avoir besoin de moi au milieu de tout ce tripotage!

Elle est belle, cette Jeanne... Une quenouille, des femmes de chambre, une promenade en voiture ou en bateau, cela lui suffira. Pas de parents à craindre, point d'intrigues : mon étoile a lui sur cette affaire; vous pouvez, sire, l'aimer tant qu'il vous plaira! . . .
. . . .

Et Cromwell disparut dans les replis tortueux de l'escalier de la tour.

XI.

Cromwell, après avoir porté à la belle Jeanne Seymour les présents du roi, s'était hâté de regagner son appartement.

Plusieurs raisons rendaient cet empressement très-vif. Il avait amené de Londres, dans le mieux fermé de ses fourgons, certains bal-

lots extrêmement lourds et scellés de son sceau.

C'était, avait-il affecté de dire devant ses serviteurs, des manuscrits anciens que lui seul savait emballer et préserver de tout dommage.

A peine les équipages étaient-ils dételés, que déjà milord, comte d'Essex, avait fait mettre les précieuses caisses dans son cabinet particulier.

Débarrassé de la commission d'Henri VIII, et satisfait de voir que le nouvel objet de la tendresse du roi n'était nullement redoutable, Cromwell, ayant soigneusement fermé les verroux de toutes ses portes, se mit à défaire les prétendues caisses de bronze, de statuettes, de livres et de médailles antiques qu'il soignait avec tant de prévoyance. Il avait commencé par examiner les sceaux, et, voyant qu'ils étaient bien intacts et que toutes les petites remarques qu'il avait faites subsistaient, il fut satisfait.

Puis il enleva délicatement les cachets, et tira l'un après l'autre pour les compter, revoir et peser les objets contenus dans ces paquets.

Maintenant, agenouillé sur la terre, il était environné de plusieurs monceaux d'or et d'argent.

Là on voyait des vases sacrés dont on avait brisé la coupe ou scié le pied, pour les rendre plus faciles à cacher, ici des débris de châsse de saints où tenaient encore des rangs de perles et des pierres précieuses incrustées.

Il y en avait un spécialement dont la riche et délicate sculpture montrait que ce fragment avait fait partie d'un superbe monument. Cromwell s'en saisit; et, mettant son doigt dans un trou destiné à recevoir un chaton qui en avait été retiré, il soupira profondément. Cela est bien dur, s'écria-t-il, de penser qu'après avoir eu tant de peine à retirer aux habitants de Glascow la châsse de

saint Thomas, il ne m'en reste plus que cette portion, et que le diamant qui était là s'en soit allé au doigt d'Henri VIII.

Saint Thomas ne s'en doutait guères, ni moi non plus!... Sans cela je leur aurais laissé leur châsse moyennant une indemnité que j'aurais seul touchée... Je m'appelle Thomas pourtant, cela aurait été plus juste que mon patron me fît ce don plutôt qu'au roi qui se nomme Henri...... Je le regretterai toujours ce beau diamant..... et puis les diamants, cela s'emporte et se cache si aisément. J'ai bien envoyé des fonds à Gênes; mais il faut tout prévoir, un jour ou l'autre le roi me jettera à terre; il faut tout prévoir, oui tout, et qu'on ne puisse pas dire : Milord, comte d'Essex n'est plus qu'un pauvre gueux.... Eh bien, alors je me retirerai en Italie, et nous ferons encore figure; mais heureusement nous ne sommes pas arrivés à ce moment-là, tout au contraire, puisqu'on va avoir besoin de nos services et de notre adresse pour faire une nouvelle conquête.

Comme Cromwell était à compter ses tré-

sors en faisant ces prévoyantes réflexions, on frappa avec violence à la première porte de l'appartement.

Ouvrez, criait-on impérieusement! ouvrez, c'est le vicomte de Rochford qui demande milord comte d'Essex. »

Cromwell rougit de colère. On ose me troubler, dit-il, sans doute c'est le frère de la reine, et que suis-je donc, moi! hélas! un homme de rien, le fils d'un pauvre foulon. Tout en murmurant ces mots il se hâtait d'entasser les lingots, les vases d'églises, les châsses de saints, et les diplômes de terre et de rente qu'il avait arrachés par peur et par force aux établissements religieux. Quand tout fut caché il courut ouvrir la porte. Quel bonheur! s'écria-t-il en apercevant le vicomte de Rochford qui attendait; quel bonheur de recevoir votre seigneurie! mais vraiment il y a un tel désordre dans mon appartement que je n'ose l'y faire entrer.

— Cela importe peu, milord, reprit Ro-

chford, je n'ai que deux mots à vous dire.

—Je suis, comme vous savez, toujours à vos ordres, dit Cromwell, le jour comme la nuit.

Il avança une large chaise.

« Eh bien! alors, milord, vous voudrez bien me rendre raison des vols que vous venez de commettre à Durham au nom de ma sœur, » dit Rochford qui restait debout.

Cromwell pâlit.

— Que voulez-vous dire, milord? reprit-il avec assurance.

— Je veux dire, répéta Rochford avec hauteur, que vous êtes un fripon. Mon père, s'écria-t-il alors avec une colère qu'il ne put contenir davantage, mon père peut bien, si bon lui semble, prendre ses mesures à couvert et vous aller accuser dans l'ombre auprès du roi;

c'est un vieillard que la politique a ensorcelé; mais pour moi, je suis gentilhomme, et mon épée seule garde mon honneur. Vous êtes un fripon, monsieur, vous avez calomnié votre reine et ma sœur, je vous en demande raison et je vous fais trop d'honneur, car votre sang ne mérite guère d'être répandu par ma main.

— Voilà deux fois que vous m'appelez fripon, milord, dit Cromwell avec un calme sans pareil; vous plaisantez sans doute!....

— Mort de ma vie! si je plaisante! s'écria Rochford, que la tranquillité et la lâcheté de Cromwell révoltèrent, si je plaisante!.... Quoi! misérable! serez-vous assez lâche pour refuser de vous battre?

— Qu'est-ce qui m'en reviendrait? répondit froidement Cromwell.

— De sauver votre honneur!... si toutefois vous en avez à perdre, ajouta Rochford avec mépris.

— Mon honneur! mais je ne le trouve pas du

tout endommagé, dit Cromwell, riant d'un rire où perçait une vengeance terrible.

— Comment !.... Alors donc que faut-il dire? que faut-il faire? s'écria Rochford stupéfait.

Je vous ai dit, sir Cromwell, que vous étiez un fripon!... répéta-t-il à haute voix, en appuyant sur ce dernier mot.

— Je l'ai fort bien entendu, milord; mais quel moyen puis-je prendre pour discuter avec un fou qui ne sait qu'injurier?

— Vous osez dire que je suis un fou? s'écria Rochford, les yeux étincelants de rage.

— En vérité, oui, regardez plutôt votre visage, milord. »

Cromwell pencha un miroir de Venise qui se trouvait sur une table de toilette.

Lord Rochford fut sur le point de saisir Crom-

well à la gorge pour l'étrangler; mais il eut honte de ce mouvement, se retint et devint tout pâle.

« Asseyez-vous donc, milord, dit Cromwell avec la plus grande indifférence; asseyez-vous, ne vous emportez pas ainsi, c'est inutile : il n'y a pas moyen de discuter de cette manière.

— Discuter! mort de ma vie! discuter avec un lâche, un poltron, avec!..... je ne trouve pas d'expression, s'écria Rochford bouillant de colère.

— Avec le premier ministre du roi d'Angleterre, dit Cromwell.

— Oui! le premier ministre! dites plutôt un fourbe! un escroc de grand chemin! un voleur! un pillard! un bandit, plus digne de la corde qu'aucun voleur de ce royaume!.....

— Encore des injures, milord!.... tant qu'il vous plaira. J'ai ici le rapport d'une affaire que je commençais à lire; quand vos sens se-

ront plus calmes, votre raison plus saine, nous parlerons.»

A chaque phrase de Cromwell, la colère ressaisissait l'âme de Rochford. Son sang bouillonnant dans ses veines semblait vouloir s'en échapper. Il se serait déchiré le sein de ses propres mains s'il l'avait pu, tant il avait besoin de frapper, d'atteindre, d'anéantir quelque chose. Il trépignait, il serrait les poings.

«Vous êtes un lâche! criait-il comme un furieux à Cromwell.

— C'est vous qui le dites, répondait Cromwell avec un flegme que rien ne pouvait troubler.

Voulez-vous rafraîchir vos poumons altérés, milord? j'ai là du sirop de sucre.

— Je ne veux rien que votre sang, que votre vie, que votre souffle infâme!

— Assassinez, si vous voulez. Exploit de gentilhomme! comme ils le disent.

— Monsieur, défendez-vous! s'écria Rochford, ou je vous tue! »

Rochford avait déjà tiré son épée.

Cromwell avait pris son placet qu'il lisait.

« Je m'en vais, s'écria Rochford; car je sens que je vous tuerais. »

Alors, semblable à une vipère qui se dresse menaçante quand le venin qu'elle a distillé peut faire une plaie mortelle, Cromwell se leva et regarda lord Rochford avec un œil qu'éclairait une lueur sinistre, semblable à celle qu'on voit, dit-on, s'échapper des prunelles du basilic.

« Milord, dit-il, souvenez-vous bien de ce jour! car Cromwell ne l'oubliera plus. Cromwell se rappelle qu'il a fait la fortune d'Anne

Boleyn, le jour où, prête à être chassée de la cour comme une vile courtisane, il obtint pour elle le rang d'épouse légitime, en écrasant l'église et les intérêts de l'état. Les parents d'Anne Boleyn apprendront que l'ingratitude est encore une maladresse. Vous pouvez sortir maintenant, milord.

Cromwell ouvrit la porte devant le vicomte de Rochford.

« Misérable! nous te méprisons trop pour te craindre!... » dit celui-ci en passant fièrement.

La porte se referma; deux verroux s'abaissèrent.

Rochford alors sentit la faute qu'il venait de faire. L'air frais de l'escalier sembla rafraîchir ses sens, et lui rendre une réflexion qui lui traversa le cœur comme un coup de poignard. Qu'avait-il fait? N'écoutant que sa colère, sans en avertir aucunement son père,

il était venu chercher un duel, et il n'avait fait que créer à lui, à la reine et à ses proches un ennemi irréconciliable; un ennemi le plus redoutable, le plus infatigable, le plus patient, le plus perfide et le plus cruel qu'il était possible d'avoir. Il avait compromis en un moment les intérêts de tous les siens; il les avait mêlés, à leur insu, dans une querelle dont l'habileté de Cromwell devait lui faire craindre à chaque minute les redoutables suites. Il avait violé les secrets de son père en déclarant à Cromwell que le comte de Wilshire avait déjà cherché à lui nuire auprès du roi.

Que dire maintenant? que faire? S'accuser lui-même, lui seul. Cromwell mépriserait encore plus un ennemi s'humiliant par crainte.

Oh! que la colère est une mauvaise conseillère! pensa Rochford, dans l'amertume de son cœur; et il demeurait là, debout, sans re-

muer, sans pouvoir prendre le parti de s'éloigner.

Maintenant nul remède; la guerre était déclarée, il fallait en courir toutes les chances.

Jeune, haut et vain, plein de courage et de cœur, Rochford ne pouvait concevoir la trempe d'esprit d'un homme comme Cromwell.

« Hélas! mon père avait raison! » s'écria-t-il douloureusement.

— « Vous croyez, milord! » dit une voix tout près de lui.

Il se retourna vivement, et il vit Cromwell, vêtu d'habits magnifiques, qui se rendait chez le roi pour l'heure du conseil.

— « Eh bien! le sort en est jeté, s'écria Rochford en le regardant marcher: nous vaincrons ou nous périrons.

— Vous périrez, j'espère! » dit Cromwell sans se retourner.

Ils s'éloignèrent, et la galerie demeura déserte.



XII.

Le soir était venu. La reine Anne avait paru au bal plus belle, plus gracieuse et plus enivrée que jamais de ses succès. Lord Rochford, sombre et morose, avait évité le voisinage de Cromwell; celui-ci, au contraire, affectant un air gai et plein de suffisance, s'était approché comme à l'ordinaire du comte

de Wilshire et des autres parents et amis de la reine. La belle Seymour, plus timide encore que les jours précédents, s'était éloignée le plus possible des groupes de danseurs. Placée derrière la foule dans un tout petit coin, elle regardait avec des yeux distraits ces essaims brillants qui s'agitaient, passaient, repassaient devant elle et s'élançaient au son bruyant de mille instruments. Parée d'une robe de soie bleu de ciel, un voile blanc et léger descendait de ses tresses de cheveux blonds sur ses blanches épaules, des nœuds d'argent ornaient son corsage, ses mains tenaient un bouquet de fleurs fraîches et roses comme son jeune visage; mais son esprit n'était point attaché à toutes ces futilités. Elle ne pensait qu'au moment où elle allait pouvoir fuir tout ce tumulte qui lui déplaisait, et c'était avec une joie concentrée pleine d'étonnement qu'elle calculait les plaisirs de cette liberté nouvelle.

Henri VIII, comptant sur un remerciement ou tout au moins sur un regard favorable d'une sujette à laquelle il avait daigné faire

de telles avances, s'était approché plusieurs fois du côté de la belle Jeanne. Vaine manœuvre, soins inutiles, Seymour s'était tellement reculée, elle s'était établie si solitairement, si froidement, si paisiblement, derrière un rempart de dames aux robes étincelantes et aux coiffures chargées de pierreries, de plumes et de velours, qu'il fut impossible au souverain de traverser cet escadron brillant. Il jeta à diverses reprises les yeux sur la belle Jeanne; mais toujours elle parut absorbée dans une sorte de rêverie quelque peu stupide. Ses regards, sans intérêt extérieur, s'abaissaient vers la terre, ou s'attachaient sur son bouquet, ou erraient sur le plafond, ou tombaient sans choix sur les groupes changeants des danseuses.

Henri VIII à la fin éprouva un mouvement de colère et de dépit, tel que s'il eût eu encore dans son coffre le riche collier de perles, il ne l'eût pas envoyé ce soir-là à la belle Seymour.

La nuit s'avançait. On se dispersait pour

s'approcher des tables chargées de mets succulents.

Le roi fit un signe au comte d'Essex. En un moment, ils se trouvèrent dans la profonde embrasure d'une fenêtre. Par respect, les dames assises aux environs se levèrent et s'éloignèrent. Henri VIII demeura seul avec Cromwell dans cette espèce de cabinet ouvert sur le bal.

« Eh bien! comte, dit le roi avec humeur, et votre commission? Seymour a l'air triste et rêveur ce soir. Est-ce qu'elle a refusé?

— Elle n'a pas refusé et elle n'a pas accepté, répondit d'Essex avec un sourire malin ; car dans ce moment la vengeance commençait pour lui. Anne Boleyn était là sous ses yeux, là brillante et joyeuse. A côté son père et son frère, Wilshire et Rochford, qu'il haïssait maintenant tous deux comme un homme de la trempe de Cromwell sait haïr.

Tout ce bal, toutes ces personnes tourbil

lonnaient devant lui; mais, lui, il avait seul en cet instant l'oreille et le cœur du souverain qui tenait leur fortune à tous dans sa main.

Cromwell se délectait.

« Que voulez-vous dire? elle n'a pas accepté, dit Henri VIII, en jetant un coup-d'œil du côté de Seymour.

— Sire, c'est une belle, honnête et naïve personne. Elle a cru que le roi lui envoyait des bijoux pour reconnaître les services de son père; et elle n'est occupée que de l'idée de se retirer de la cour, et de se marier à l'aide de cette nouvelle dot.

— Se peut-il? dit Henri VIII. Quoi! elle n'a pas compris que ce riche présent était une marque de mon amour!

— Simple comme un enfant, d'une beauté et d'une grâce charmantes, elle a regardé ce

présent comme une dette que Votre Majesté acquittait.

— Non! ce n'est pas possible.

— Sire, je vous dis la vérité.

— Je ne l'en aime que davantage! s'écria Henri VIII. Si belle et si vertueuse! Il ne lui manque rien.

— Votre Majesté perdra son temps, dit avec malignité Cromwell. Cette jeune fille ne pense qu'à se marier selon son rang, et rien ne l'ébranlera sur ce point. Elle est d'une trop noble race. Votre Majesté verra qu'on ne peut arriver à elle que par des moyens honorables.

— Je ne voudrais pas qu'il en fût autrement, dit Henri VIII. Pourtant, Cromwell, c'est difficile.

— Elle filait avec sa vieille servante, reprit

le comte d'Essex. Elle est très-mal logée. Elle s'ennuie à la cour; c'est tout simple. Voyez comme elle a l'air triste et isolé là bas dans ce coin. Cette pauvre jeune fille est une fleur des champs.

— Oui! mais son air est si noble, dit Henri VIII, que son front honorerait une couronne. »

Bravo! pensa le comte d'Essex. — « Elle est belle, elle est charmante, c'est vrai; mais je crois, reprit Cromwell, que Votre Majesté fera bien d'oublier cette naissante passion.

— Je n'ai pas de conseil à recevoir de vous, milord, dit Henri VIII. Catherine se meurt, et nous verrons. . . . . »

Les bougies du bal de Windsor s'éteignaient, tandis que la lueur vacillante d'une veilleuse, qui éclairait à Hampthill la chambre de la reine Catherine, était ranimée par les soins d'une jeune fille.

Elia, pâle d'angoisse et d'inquiétude, n'avait pas pris un seul instant de repos depuis bien des jours; maintenant elle versait une huile abondante et nouvelle dans le verre étroit et sombre, triste sablier de feu marquant des heures de douleur.

Ce soin rempli, elle revint s'asseoir au pied du lit de Catherine.

« Quelle nuit elle a passée, dit la jeune fille en croisant ses deux mains comme pour prier; quelle nuit!... »

Elle regarda la reine, qui ne pouvait même goûter cet instant de repos que tous les êtres souffrants trouvent vers la fin de la nuit, peu avant que le crépuscule paraisse.

Les longs rideaux de laine verte étaient relevés autour des quatre colonnes torses, noires et lustrées qui soutenaient le baldaquin du lit.

La reine, à demi soulevée par un gros oreiller, avait les pieds tournés vers les fenêtres. On entendait le bruit de sa respiration courte et pénible. Elle tenait ses deux mains, blanches et pâles comme son visage, étendues sur les draps grossiers qui la couvraient. Un large anneau d'or, sur lequel on lisait son nom et celui de Henri VIII, avec la date de leur mariage, brillait à un de ses doigts. Une émeraude du plus grand prix, gravée aux armes d'Espagne et d'Angleterre, et destinée à servir de scel, surmontait cet anneau.

Telle était la seule marque de distinction qui fût restée à l'auguste malade, entourée d'ailleurs de toutes les livrées de la pauvreté.

Une courte-pointe piquée, de toile commune, à grands ramages, tombait de chaque côté sur les pieds de son lit. Dans la chambre carrelée en grès, on voyait entre les deux fenêtres vitrées en petits losanges une sorte de grand buffet orné de coins de cuivre. Près du foyer, un grand fauteuil couvert en cuir

teint, verni et gauffré; en face, une grande armoire en bois brun sculpté ; de hautes chaises et un autre grand fauteuil placé au pied du lit dans lequel Elia était assise; tel était l'ameublement de cette chambre.

La lumière et l'ombre de la veilleuse alongeaient les formes de tous ces objets, et l'on voyait partout se dessiner de grandes et noires silhouettes.

Elia, les yeux gonflés de larmes, le cœur plein de désespoir, écoutait les moindres souffles qui s'échappaient de la poitrine oppressée de Catherine.

Mon enfant, je souffre bien, dit la reine !

Elle jeta sur Elia un long regard où brillait l'éclat de ses yeux mourants. Ce regard déchira le cœur d'Élia. Depuis bien des jours diminuait l'espoir de conserver celle qu'elle aimait comme un père, une mère et des frères.

Mais moins la pauvre jeune fille espérait,

plus elle redoublait de zèle et de désirs ardents. Oh ! qui pourra dire ce qu'elle souffrait en voyant la vie s'échapper goutte à goutte, minute par minute du sein d'une femme si noble, si bonne, qui pour elle remplaçait tout et réunissait toutes ses affections ! Que de vœux impuissants Élia avait formés dans chacune de ces heures si terribles, si lentes, et cependant si courtes que d'autres jetaient au vent et à la frivolité des amusements du monde ! Comme Élia aurait demandé à ces insensés l'aumône d'une heure, d'un moment seulement de bien-être pour celle qui souffrait sous ses yeux ! En voyant la reine pleine d'agitation chercher à changer de place, Elia s'élança vers elle.

« Ma fille, dit la reine, c'est bien maintenant que je pourrais répéter ces paroles du roi David : « Faites-moi connaître, Seigneur, quel » est le temps de ma fin, et quel est le nombre » de mes jours, afin que je sache ce qui m'en » reste à passer dans les souffrances où je » suis !... »

Une larme brûlante, échappée des yeux

d'Elia, tomba sur la main demi froide de la reine.

« Dites plutôt, s'écria Elia, madame et ma maîtresse, dites plutôt avec le roi-prophète : « Seigneur, jugez ma cause et délivrez moi » de mes ennemis; donnez-moi la vie à cause » de votre parole et de la promesse que vous » avez faite de secourir ceux qu'on opprime » injustement. »

— Non, Elia, dit la reine, je ne veux pas faire cette prière; j'ai assez vécu..... Chapuys devrait être ici, reprit-elle, après un moment de silence.

— Il ne viendra peut-être pas cette nuit, répondit Elia.

— Oh! s'il avait obtenu d'amener Marie! si je pouvais l'embrasser avant de mourir. Le crois-tu, Elia?

— Hélas! je ne sais, répondit la jeune fille

à qui le chagrin avait ôté pour un temps le sentiment de la jalousie.

— Écoute, dit Catherine, j'entends quelque chose, un bruit, une voix, c'est elle!... va voir!

— Oh non! dit Elia.

— Mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus clairement, dit Catherine.

— Dormez, répondit Elia; dormez, madame; moi, je veille, je vous avertirai au moindre bruit.

— Je ne puis reposer, répondit la reine, je ne le puis! Ce lit me semble de feu, l'air ne peut descendre dans ma poitrine, j'étouffe!

— Toujours! reprit la jeune fille.»

Alors Elia attacha sur la reine ses yeux remplis d'amour. Elle se pencha vers elle et attira sa

tête languissante sur sa jeune épaule, et prenant ses deux mains dans les siennes elle les serra étroitement.

« O sang! dit-elle dans son cœur avec une force de volonté qui sembla environner Catherine d'un rayon de flamme, ô sang que le Créateur a formé! je t'ordonne en son nom!... je veux, par cette puissance qu'il m'a donnée, que tu circules doucement dans ses veines chéries! Nerfs, étendez-vous!.... Oh! que ma vie coule en elle! Qu'elle oublie ses souffrances et qu'elle s'endorme en moi!.... »

Bientôt, par un prodige que la vérité ne peut nier, que l'art est impuissant à expliquer, comme tant d'autres mystères qui nous environnent, la reine sentit diminuer l'horrible angoisse qui la pressait.

Peu à peu ses yeux se fermèrent. Un calme profond l'environna. Elle était endormie.

Alors Elia la regarda avec un bonheur

triste; elle baisa son front pâle; elle dégagea doucement ses mains des siennes; elle les déposa doucement le long de sa personne; elle plaça commodément la tête de sa mère adoptive; puis elle se mit à genoux pour prier.

XIII.

A cette heure le soleil venait de monter sur l'horizon ; pur et radieux, son disque éblouissant versait des flots de lumière sur les nappes d'épis verdoyants qui se balançaient dans la plaine d'Hampthill. Au moindre souffle de

vent leurs têtes déjà pesantes se courbaient doucement comme les vagues tranquilles d'un lac abrité par une enceinte de rochers, puis ils se relevaient plus souples et plus vigoureux. Le liseron grimpant étendait ses fleurs rosées à leurs pieds, ou s'élançait autour de leurs tiges en les liant étroitement; tandis que l'alouette des champs célébrait le nouveau matin, et que la caille plaintive recommençait, en marchant dans le creux des sillons, son éternel chant.

Les troupeaux bêlants hâtaient leur passage et descendaient successivement vers les pâturages où ils paissent et sommeillent pendant le jour : les pâtres actifs les suivaient; les chiens vigilants les dirigeaient; tous se pressaient de vivre et de travailler.

Au sommet de la montagne les portes de la cathédrale venaient de s'ouvrir; les cloches faisaient retentir les airs de leur son argentin : elles appelaient les fidèles dans l'enceinte sacrée.

De petits enfants, aux longs cheveux blonds bouclés, l'amour de leurs mères, marchaient à côté d'elles, tenant leurs mains embrassées.

Les vieillards au visage calme et sévère, les jeunes filles, image de la force et de l'agilité, entraient tour à tour dans le lieu saint.

Là, on priait dans le silence et dans le recueillement. Le prêtre offrait l'auguste sacrifice; sa robe, d'un lin éblouissant, tombait sur ses pieds, et le vêtement sacerdotal, orné d'or et de riches broderies, le recouvrait.

Le jeune enfant de chœur, à genoux près de lui, répondait à la sainte prière d'une voix douce et sonore comme le son d'une harpe. L'encens, de ses mains, s'élevait en nuages légers vers les cieux, et mille lumières l'environnaient. Plus loin, aux pieds de l'image de la Vierge bénite, une jeune fille déposait une couronne et un bouquet d'épis, prémices du champ que sa famille cultive : ils l'ont envoyé offrir à la mère du Sauveur un com-

mun hommage de respect et d'amour : sa main douce et timide place un cierge allumé sur le triple chandelier d'airain ; elle s'incline et se retire.

L'incrédule au cœur sec, à l'esprit léger, rira de ces humbles dons. Une poignée d'épis ! un morceau de cire, s'écriera-t-il en souriant dédaigneusement..... Laissez ces folles paroles s'évanouir dans l'air ; âmes pures et simples, que sa voix moqueuse ne vous trouble ni ne vous arrête ; car, pour lui, pauvre insensé, tout est matière : il transforme la pensée en un vil métal ; il ne comprend pas que l'homme n'a que son cœur à offrir au maître du monde, et qu'une feuille séchée peut être changée en un acte d'amour plus précieux que tous les trésors de l'univers.

Pendant que les fidèles priaient ainsi, une jeune fille traversait le temple d'un pas précipité. Elle arrive : elle s'incline sur la balustrade qui sépare le sanctuaire de la foule qui l'environne. Elle appelle l'enfant qui est

proche d'elle, à genoux sur la première marche de l'autel.

« La reine Catherine se meurt, dit-elle, le visage inondé de larmes : elle demande les derniers sacrements de la sainte église. »

« La reine se meurt, » répètent tous ceux qui viennent d'entendre Elia prononcer ces tristes paroles.

« On va sonner l'agonie, dirent les femmes : mettons-nous toutes en prière.

— A genoux, mes enfans, dit le saint prêtre en étendant ses mains pour les bénir : à genoux, priez pour cette âme qui va retourner au Seigneur. »

Et l'on entendit résonner au fond du sanctuaire la clochette qui avertit, par un tintement lugubre, qu'un homme mourant réclame le pain de vie, le dernier gage d'immortalité et le plus sublime don que son créateur ait pu lui faire !.....

Une faible rumeur se prolonge. Plusieurs sortent oppressés de douleur. N'osant parler dans le lieu saint, ils restent debout au dehors sur les degrés du parvis.

« Comment! elle se meurt! s'écrient-ils. Oui, voilà bien des jours que nous ne l'avons vue... Elia, parlez donc?... Il n'y a pas longtemps que nous l'avons encore aperçue assise dans son petit jardin!...

— Hélas! oui, s'écria la jeune fille, dont ces souvenirs renouvelaient les douleurs. Elle était mieux ce jour-là ; mais comment voulez-vous qu'elle résiste aux cruautés qu'on exerce envers elle. L'ambassadeur d'Espagne, qu'elle attendait, est enfin arrivé!... On ne veut pas même qu'elle voie sa fille!...

— Comment! il y a un ambassadeur dans votre maison! dirent plusieurs voix. »

A cette nouvelle toutes les figures prirent une expression de curiosité et d'étonnement,

tel qu'il sembla que chacun avait oublié la reine Catherine.

« Comment est-il ? est-il habillé à l'espagnol?

— Certainement, dit Elia.

— Et quand il est entré, qu'a-t-il dit ?

— Ce qu'il a dit ? reprit Elia.

— Quoi ! c'est ici la demeure de la reine d'Angleterre! mais c'est une pauvre maison de paysan!...

— Voilà ce qu'il a dit.

— Oh ! Elia ! comme nous sommes tristes !!! Son habit est-il beau à cet ambassadeur?

— Très-beau, en velours, répondit Elia.

— Et qu'a-t-il dit en voyant la reine?

— Rien. Il s'est mis à genoux devant son lit; elle lui a tendu la main, il l'a prise et l'a baisée en pleurant.

— Mais quand ce seigneur, reprit la jeune fille, a dit à la reine que le roi avait refusé de laisser venir la princesse Marie, alors elle s'est pâmée, et nous avons cru qu'elle était morte. »

Elia, en achevant ce récit, se mit à sangloter.

« Vous ne la connaissiez pas, s'écria-t-elle, en regardant la foule assemblée autour d'elle. Vous ne la connaissiez pas, vous tous ; vous ne saviez pas combien elle était belle, bonne, grande et noble. Elle passait là dans votre rue, devant vos maisons enveloppée dans sa cape noire. Elle vous saluait, mais vous ne saviez pas tout ce qu'elle valait, tout ce qu'elle souffrait!..... »

Et la pauvre Elia marchait et s'efforçait de retourner promptement vers la reine ;

mais le flot la suivait, l'environnait, la pressait, l'interrogeait ; à peine si elle pouvait faire deux pas sans s'arrêter, sans répondre à une nouvelle demande, à de nouveaux interlocuteurs. On entendait partout prononcer avec mépris et colère le nom d'Anne Boleyn ; d'autres demandaient si la reine laisserait entrer tout le monde quand on lui porterait le saint viatique ; et sur tous les visages l'inquiétude était peinte, tandis que la tristesse était dans tous les cœurs. . . . .
. . . .
. . . .

Pendant que les habitants de Hamptill étaient ainsi assemblés sur la place publique, et qu'il régnait parmi eux une grande agitation, Eustache Chapuys, assis au chevet de la reine Catherine, recueillait dans son cœur chacune de ses paroles.

La reine tenait d'une main tremblante un portefeuille qu'elle s'était fait apporter. Elle en tira un papier plié en carré.

« Voici mon testament, dit-elle à Chapuys; je vous le remets.... Et puis voici une lettre pour le roi mon époux.... J'espérais qu'il ne serait pas nécessaire que je la lui envoyasse; je croyais, je me flattais que peut-être je le verrais à mon heure dernière; oui, Chapuys, je ne vous le cache pas, je l'avais espéré. Ma mort si prochaine, la pensée de tout ce que j'avais souffert, des souvenirs enfin de notre jeunesse; car, Chapuys, il fut un temps où il m'a aimé!... et que lui ai-je jamais fait pour mériter sa haine.

» Eustache! »

Et la reine prononça ce mot avec une inflexion de voix si douloureuse, si interrogative, une inflexion de voix qui rappelait tant de souffrances et tant d'injustices, que le vieux guerrier en fut tout à la fois ému de colère et touché jusqu'aux larmes. Espagnol et chrétien, il sentit son âme se remplir d'enthousiasme et d'amour pour cette femme sainte, fille de ses rois.

Il se leva transporté.

« Madame, s'écria-t-il, comment avez-vous pu supporter tant d'outrages; la fille de notre grande Isabelle, la tante de notre empereur n'avait qu'un mot à prononcer pour rentrer dans le palais de ses pères, et pour quitter à jamais un peuple indigne de la posséder.

— O Chapuys, répondit la reine, ce mot je n'aurais pas pu le prononcer, mes malheurs m'ont attachée à cette terre étrangère; ma fille y est née, elle y respire !...

— Les cendres de mon ami le plus cher y reposent; tant d'autres après Morus, marchant sur ses illustres traces, ont confessé comme lui l'unité de la foi catholique, au fond des cachots, dans l'horreur des prisons, au grand jour des échafauds, que je devais à leur mémoire de savoir vaincre et mourir comme eux! Je ne suis qu'une femme, mais leur exemple m'a suffi, et je n'ai pas manqué un seul jour de courage! Maintenant voici le dernier! que Dieu en

soit trois fois béni. Sans l'enfant chéri que je regrette de ne pouvoir encore serrer sur mon cœur défaillant, je lèverais mes mains vers le ciel, avec la joie d'un captif dont on va rompre les fers pour jamais! »

Comme la reine prononçait ces derniers mots, une lueur sembla éclairer son auguste front, et laisser déjà percer la gloire du triomphe d'une âme immortelle qui va quitter un corps de boue devenu indigne d'elle. Mais bientôt cette lueur s'éteignit, et la nature humaine, luttant contre sa propre destruction, offrit dans Catherine un spectacle déchirant.

Eustache se saisit d'un flacon rempli d'une eau spiritueuse, et le présenta à la reine, qui semblait tombée dans un grand abattement.

Elle lui serra la main, sans rien dire, pour le remercier.

Chapuys, la regardant avec anxiété, s'étonnait de tant de courage et de tant de fer-

meté. Il se rappela les traverses et les déchirements de sa vie tout entière; maintenant elle mourait dans l'abandon de tous ses amis, de tous ses proches.... Il songea à la cruauté du roi.... Cet homme est un monstre, pensa-t-il, quel bonheur c'eût été de la défendre!

Et par un mouvement involontaire il porta la main sur la garde de son épée.

Le fer retentit.

Ce bruit aigu sembla réveiller Catherine.

« Chapuys, dit-elle, que faites-vous? Je ne veux point que vous vous en alliez encore; votre devoir vous oblige de rester près de moi pendant mes derniers instants.

— Je ne m'en vais point, dit Eustache retenant ses larmes; je n'ai pas besoin de mon devoir pour désirer de rester près de votre majesté. »

Il se rapprocha d'elle. Elle le regarda d'un

œil bienveillant, et qui exprimait la reconnaissance qu'elle éprouvait de ce que Chapuys venait de dire.

« Vous avez pitié de moi? Eustache, dit la reine.

— Pitié! madame, dit le vieux guerrier; ce mot devait-il être fait pour vous?

— Jamais il ne fut plus utile, à moins que ce ne soit pour les infortunées victimes d'Henri VIII.., pour ces religieuses qu'on jette hors de leurs monastères, pour ces femmes malheureuses auxquelles la charité du conseil donne une robe et qu'il abandonne ensuite au hasard de la commisération publique!..... Je n'ai rien, on m'a dépouillée de tout; mais elles ont moins encore!.. Eustache, continua la reine avec effort, si le roi ne consent pas à venir au secours de mes domestiques, jurez-moi que vous obtiendrez de mon neveu de ne point les abandonner. »

Catherine prononça ces mots en joignant

ses mains tremblantes avec une expression de désespoir déchirant.

« L'empereur fera, madame, gardez-vous d'en douter, tout ce que vous voudrez, répondit Chapuys.

— Qu'il en soit béni, dit-elle; Eustache, dites-le lui bien, dites-lui que ma seule consolation, sur mon lit de mort, a été la confiance que son noble et généreux caractère m'inspire; dites-lui que je lui lègue ma fille Marie; qu'il ne l'abandonne pas; qu'il la regarde d'un œil protecteur!... O! dit Catherine en levant tout à coup les yeux au ciel, et comme hors d'elle-même; devais-je jamais croire à une telle humiliation, être réduite à implorer la protection d'un prince étranger pour ma fille!... »

Et elle baissa la tête, accablée de douleur.

Eustache se sentit blessé par cette exclamation; mais il se rappela la position de la reine,

tout ce qu'elle avait souffert, et ce léger nuage s'effaça aussitôt de son cœur.

« Un parent! madame, murmura doucement Eustache; un ami qui n'a jamais abandonné votre cause.

— Oh! oui, mon bon Eustache, dit Catherine en lui tendant la main; car elle sentit qu'elle l'avait blessé. »

Et elle se repentait vivement de ce mot dur arraché par un sentiment de fierté et d'amertume.

Comme la reine en témoignait son regret à Chapuys, on entendit au dehors, sous les fenêtres, des bruits de pieds et cette espèce de bourdonnement qui environne la présence de beaucoup d'hommes assemblés, quoique silencieux; un murmure de sons étouffés, quelques cris d'enfants réprimés, puis, dans le lointain, des chants graves et harmonieux répétés en chœur.

« J'entends les chants de l'église, dit la reine; sans doute Elia a rempli sa commission.

— Oui, dit Eustache; j'entends les voix des jeunes filles qui chantent les hymnes sacrées.

— Ce sont les prières de la mort, dit la reine en s'essuyant le front; et elle leva ses yeux et les attacha sur un crucifix qu'elle avait fait attacher en face d'elle, au rideau de son lit.

—Eustache, dit-elle encore, voici mon Sauveur Jésus-Christ qui vient me visiter à ma dernière heure; le Seigneur est un ami fidèle!...... Ma tête reposera, comme celle de saint Jean, sur le sein de mon Sauveur; je remettrai mon âme dans son divin cœur, et j'y expirerai doucement..... »

En disant ces mots, elle joignit ses mains pour prier; son visage prit une expression de calme et de profond recueillement. Elle baissa

les yeux, et ses lèvres remuèrent presque imperceptiblement.

Cependant les chants s'approchaient, et l'on entendait plus distinctement leurs suaves mélodies.

Eustache sentit ses yeux se mouiller de nouvelles larmes; il s'étonnait, lui qui avait vu tant de fois sans sourciller des cadavres amoncelés sur un champ de bataille, de pleurer au pied du lit de mort d'une femme.

Il se détourna, car il ne voulait pas qu'on pût s'apercevoir de l'émotion qu'il éprouvait.

« Quelqu'un frappe, dit la reine; Chapuys, allez voir! »

Eustache se leva, il ouvrit la porte, et il vit devant lui un homme d'une très-belle taille, qui paraissait jeune encore; son front était découvert, ses traits nobles et doux; il avait

des cheveux très-noirs, et son habillement de velours était garni d'une large bande de fourrure qui faisait le tour de son cou et retombait par-devant sur sa poitrine; au-dessus se jouait une chaîne d'or d'un riche travail avec un médaillon semblable. Au côté il portait une longue épée, et il tenait sa toque dans la main gauche.

« Est-ce ici que demeure la reine Catherine, dit-il à Eustache en avançant la tête avec précaution et timidité.

— Oui, répondit Chapuys.

— Elle est là dans cette grande chambre, reprit l'étranger en faisant un signe de la main, avec une expression de douleur et de crainte qui n'échappa point à l'ambassadeur espagnol.

— Sans doute; que lui voulez-vous? dit brusquement Chapuys.

— Ah! milord, ne me repoussez point, demandez à la reine si elle veut bien laisser paraître

devant elle un de ses plus fidèles serviteurs:

« Elle se rappellera mon nom.

« Je suis lord Percy.

— Percy, comte de Northumberland, répéta Chapuys en le considérant avec attention, car il se souvint de tout ce qu'on lui avait raconté touchant cet homme illustre.

— Vous qui deviez épouser Anne Boleyn, murmura-t-il en revenant vers le lit de la reine Catherine.

— Votre majesté consent-elle, dit Chapuys, à recevoir le lord Percy, votre ancien serviteur.

— C'est-à-dire celui du cardinal de Wolsey..., reprit la reine; que me veut-il? Chapuys.

— Je l'ignore, madame, il a l'air très-affligé, et paraît craindre qu'on ne lui refuse d'approcher de vous.

— Il est sans doute envoyé pour savoir s'il n'y a point à redouter que mes jours ne se prolongent... Eustache, depuis que je suis ici, je n'ai pas fait un pas sans être suivie par un espion ; il n'y a pas de violence qu'on n'ait faite à mes anciens domestiques, parce qu'ils persistaient à se rapprocher de moi, et à m'appeler leur reine !..... »

Comme elle disait lentement ces mots, lord Percy entra, et il se prosterna devant elle.

« Madame, dit-il, que votre majesté me pardonne ma hardiesse ; mais j'ai une grâce à lui demander... Au nom de Jésus-Christ dont je vois ici l'image, dit-il en étendant la main vers le crucifix que la reine avait devant les yeux.

» En son nom, » dit-il.

Et il regarda la reine avec une expression

de douleur si profonde, qu'elle en fut tout émue.

« Lord Percy, dit Catherine, eh! que puis-je faire pour vous ?

— Tout, madame, répondit Northumberland avec feu.

» Vous pouvez relever une existence qui s'éteint; vous pouvez rendre à mon cœur un peu de calme, à ce cœur qui, déchiré par la honte et par la douleur, n'a pas cessé un jour de pleurer sur votre infortune, et sur l'affreux châtiment que mérite celle qui en est la cause.

» O reine Catherine! comment mes lèvres laisseront-elles passer les paroles que mon cœur renferme! Madame! ma noble maîtresse! c'est le pardon d'Anne Boleyn que je viens vous demander!!! C'est à sa place que je viens baiser vos pieds, arroser vos mains de larmes. Hélas! le remords lui est encore inconnu; mais

cette heure viendra, cette heure terrible où Dieu la jugera, où vos malheurs crieront vengeance contre elle. Alors où fuira-t-elle? où se cachera-t-elle? pour éviter le jugement de celui qui voit jusqu'au fond des enfers.

» O magnanime reine! que votre cœur se laisse toucher par mes supplications! que votre bouche s'ouvre pour lui pardonner! Je sais combien elle vous a offensée; je sais qu'elle est endurcie dans son crime, qu'elle se croira reine parce quevous mourrez; mais prenez pitié d'elle, ô madame! que votre main signe son pardon, et Dieu lui-même ne pourra le révoquer!!!..»

« Saints anges, et vous saints de Dieu, intercédez pour elle! » chantèrent en chœur des voix mélodieuses qui passaient sous les fenêtres de la reine.

« Oui, anges saints qui environnez le lit de mort du juste, intercédez pour elle! priez pour le pécheur impénitent! s'écria Northum-

berland, détournant le sens de cette prière dite pour l'agonisant.

» Ce n'est pas le saint qui meurt qu'il faut plaindre, reprit-il, mais le pécheur qui se souille dans son péché. »

Percy regardait Catherine avec anxiété; il tenait ses mains jointes, ses regards étaient suppliants.

« Northumberland, dit la reine avec majesté, avez-vous bien pu croire qu'il soit demeuré dans mon âme un levain de haine, un seul désir de vengeance, quand l'hostie sainte va être posée sur mes lèvres et que je vais la recevoir dans mon cœur!.... Que le Seigneur tout-puissant bénisse Anne de Boleyn; qu'il lui accorde, comme je la désire pour moi-même, une sainte mort! Qu'un ami, fidèle comme vous, la réconcilie avec le ciel, avec l'honneur qu'elle a perdu..... Je vous la lègue comme votre fille, comme votre sœur; prenez soin de son salut; et si jamais elle se repent,

dites-lui que Catherine lui a tout pardonné, et l'a bénie à son heure dernière !

» Eustache, qu'on fasse entrer le peuple !... Je sens la mort qui s'approche !...

» Ouvrez les portes au Seigneur ! »

XIV.

Une génération transmettra à une autre génération le récit de vos merveilles, Seigneur ; tous publieront les effets de votre puissance.

Ps. de David, 144.

Ils annonceront la puissance de vos prodiges, ils exalteront votre grandeur !

Ps. de David.

« Où ma langue prendra-t-elle des expressions ! moi faible mortel ! où ma voix prendra-

t-elle des accents pour exprimer la grandeur des mystères du Très-Haut !...

» Hors d'ici, frivoles adorateurs du monde, vous dont la langue est légère, la plaisanterie sacrilège. Vous que l'ignorance ronge et que l'orgueil enveloppe, ne profanez point ce que vous ne comprenez plus, et sortez de l'assemblée des enfants des saints martyrs. Car un mystère sublime va s'accomplir, le Créateur lui-même va se donner à sa créature, il va la nourrir de sa chair et de son sang, lui donner son corps à manger, son sang à boire, la transformer en lui et lui apporter l'immortalité au sein de la mort et de la destruction !.... »

. . . .

La reine s'était levée sur son séant; Northumberland tenait encore une de ses mains embrassée; il la couvrait d'un torrent de larmes; Chapuys s'était mis à genoux près du lit, il pleurait aussi.

Une foule muette et respectueuse entrait

dans la chambre à flots pressés, se répandait et la remplissait de toute part.

Le prêtre avait déposé l'hostie sainte, renfermée dans un vase d'or, au milieu des fleurs, des lumières et des voiles de soie et de dentelles, dont on avait orné à la hâte le meuble antique qui servait en ce moment d'autel.

O que la mort des chrétiens est belle et solennelle, ce n'est point un tombeau qui s'ouvre et se referme pour toujours, c'est l'éternité qui s'avance; c'est le seuil redoutable qui sépare le temps des douleurs du commencement des biens éternels, c'est la véritable vie qui s'approche de l'homme chéri de son Dieu; c'est son Sauveur qui vient lui ouvrir ses bras pour l'emporter dans les cieux!

Quand Jésus-Christ assis à table au milieu de ses disciples, pendant la nuit qui précéda sa mort, prit du pain et rendit grâce, il leur dit: Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles et je ne saurais vous abandonner.

Maintenant, le Sauveur du monde était présent dans cette obscure chaumière, les fils des hommes l'environnaient de nouveau; là le prêtre saint qu'il a revêtu de son pouvoir, ici debout les jeunes vierges chantant ses louanges avec des lèvres pures, plus près ces jeunes enfants qu'il voulait qu'on laissât approcher de lui quand nos yeux le voyaient clairement sur cette terre.

Maintenant le Seigneur demeure caché sous l'emblème du pain qui nourrit nos âmes, du vin qui fortifie nos cœurs ; mais la foi supplée aux sens, et la parole de celui qui nous a créés nous suffit bien au delà du témoignage des sens qu'il nous a donnés.

Jésus-Christ est au milieu de nous dans le très-saint sacrement, et nous le reconnaissons en disant, comme les disciples d'Ephraïm : Ne sentions-nous pas nos cœurs brûler au dedans de nous, pendant qu'il marchait à notre côté et qu'il nous expliquait les saintes Écritures.

O spectacle digne du ciel! venez, rois de la terre, abaissez vos fronts dans l'enceinte de cette pauvre chaumière; que sont vos palais en présence de ce sanctuaire, que sont vos trésors et vos dons en présence de cette hostie qui renferme et cache la toute-puissance du roi des rois?

Les anges descendent des cieux, ils se pressent autour de l'autel, ils environnent le Créateur de toutes choses, étonnés de l'amour incompréhensible qui l'abaisse jusqu'à l'homme et le lui livre comme un esclave.

. . . .

O lecteur, ma main tremble en retraçant ce mystère sublime, il me semble que ma langue commet un sacrilége tant je me sens indigne de proclamer notre foi. La honte me saisit quand je songe que nourris de ce pain auguste, le mensonge a souillé quelquefois nos lèvres, l'injustice a été commise par nos mains. Non, ce n'est pas le miracle de la puissance divine qui m'étonne, mais celui de l'amour! Cieux!

anges! parlez! l'homme n'en est pas digne! l'admiration dont il est saisi presse son faible cœur et ferme ses lèvres respectueuses!

Catherine joint les mains, elle prie, elle s'humilie, elle adore son Dieu et son Sauveur. Ses traits sont calmes et purs, la vertu, l'amour et la foi brillent sur son noble front!

La voilà passée cette vie si amère, les voilà finies ces épreuves si cruelles; le combat est enfin terminé! Elle a remporté toutes les victoires, la gloire immortelle s'avance, Dieu lui-même va la couronner.

L'émotion est dans tous les cœurs, tous se tournent vers ce lit qui offre un si grand spectacle; les larmes des vierges coulent sur leurs beaux visages; les mères pressent leurs jeunes fils sur leurs cœurs, les vieillards s'attendrissent, et les hommes apprennent à mourir!.....

Le prêtre se retourne, il tient l'hostie élevée au-dessus d'une coupe d'or pur.

Tous tombent à genoux pénétrés de respect.

O victime du salut qui nous ouvrez le ciel! l'ennemi nous livre de rudes combats : venez à notre secours, et fortifiez-nous contre ses attaques!!

Mille voix unies en un même chœur, en une même pensée, répètent cette sublime invocation.

Ces voix s'élèvent vers les cieux avec les nuages de l'encens, les anges tressaillent de joie autour du trône de Dieu, et l'enfer frémit de courroux au fond de ses noirs abîmes.

Le prêtre s'avance vers la reine.

Elle incline son front.

« Seigneur, dit le pontife à haute voix, Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir

en moi-même; mais dites seulement une parole et mon âme sera purifiée.

— Oui, Seigneur, dites une seule parole et mon âme sera sans tache, » répéta la reine en se frappant la poitrine. Puis elle leva les yeux, et les attacha pleins de foi et d'espérance sur l'hostie sainte.

« O mon Sauveur Jésus-Christ, dit-elle, avant que j'ose vous recevoir dans mon cœur, je déclare que je demande pardon de toutes les fautes que j'ai pu commettre, et que je pardonne à tous ceux qui m'ont offensée, à tous ceux, sans exception, qui m'ont affligée, persécutée et trahie; je les aime, je vous prie de les bénir en toutes choses, et je vous demande que nous vous voyions tous ensemble dans la vie éternelle. »

En achevant ce vœu de foi, de piété et de pardon, Catherine jeta un regard sur Northumberland, et ce regard, plein d'affection et de bonté, disait : Et c'est pour elle aussi que je prie!...

« Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle, » dit le pontife en déposant sur les lèvres de la reine l'hostie consacrée.

« Oui, répéta la reine dans son cœur; oui, j'en ai la ferme croyance! » Elle baissa la tête sur son sein, et adora Dieu en elle.

Alors le prêtre retourna vers l'autel; il entonna un cantique d'action de grâces; les vierges reprirent les bannières sacrées et retournèrent vers le temple. Le peuple ému les suivit : tous en sortant jetaient un dernier regard sur celle qu'ils ne devaient plus revoir, et ils essuyaient leurs yeux.

Bientôt la reine se trouva seule avec Eustache, lord Percy et la jeune Elia.

Pendant long-temps un profond silence l'environna.

La reine le rompit enfin. Elle demanda

qu'on lui donnât le crucifix ; elle le plaça sur son sein, qui s'élevait et s'abaissait rapidement.

» Je sens que mon heure s'approche,.... dit-elle. Je ne souffre plus autant, Elia, ma fille, viens ici près de moi. »

Elia, ne pouvant presque plus se soutenir, avança ; la reine étendit sa main décharnée sur la tête blonde de la jeune fille.

« Sois bénie, dit-elle, chère enfant ; sois bénie de Dieu pour la tendresse que tu m'as témoignée, pour les soins pieux que tu m'as prodigués. Toi seule as eu pitié de moi, toi seule, avec un dévoûment que je ne puis assez reconnaître, as soulagé et partagé chacune des longues heures de mon exil et de mes souffrances. Après ma mort, avant de m'ensevelir, tu prendras la bague que je porte à mon doigt ; je te la confie pour que tu la remettes à ma fille... Tu la lui donneras toi-même, afin

qu'elle la garde en souvenir de moi, en souvenir de l'honneur de sa naissance, et aussi afin qu'elle te garde toi-même!... Chapuys d'ailleurs sait quelles sont mes espérances à cet égard..... Chère enfant, jouis de la pensée du bien que tu m'as fait... au delà même de ton pouvoir, car l'affection semblait doubler tes forces. Je veux, je te le répète, que tu restes auprès de ma fille; je le veux pour elle comme pour toi. C'est ainsi que tu pourras honorer ma mémoire. Maintenant je m'en vais vers Dieu, et je le prierai de veiller sur toi, et de te rendre tout ce que ton ingénieuse tendresse m'a donné!...

» Pour vous, mon bon Eustache, dit la reine en lui tendant la main, je vous remercie en compatriote et en amie!..... Vous direz au roi que ma dernière espérance avait été de le voir!..... que ma dernière pensée et ma dernière prière ont été pour lui. Adieu!.....

Comme elle achevait ces mots, elle serra le crucifix sur son cœur, regarda le ciel, poussa un léger soupir et mourut.

Elia s'élança vers la reine, la saisit dans ses bras, lui parla avec inquiétude, l'agita, l'arrosa d'eau spiritueuse : inutiles soins, terreur déchirante.....

« Elle est morte ! dit la jeune fille, morte!... Ses yeux devinrent secs et brillants. Je n'ai plus rien sur la terre, murmura-t-elle; maintenant l'enfant trouvé est redevenu seul dans l'univers!... O ma mère, j'ai tout perdu !... » Elle tomba à genoux près du lit, les deux hommes en firent autant : bientôt ils se relevèrent.

« Cette femme est un héros, comte de Northumberland, dit Chapuys; puissions-nous un jour mourir comme elle!..... et puissé-je, moi, obtenir d'être rappelé, pour n'être plus forcé de voir le monstre que le ciel lui avait donné pour époux, ni la femme odieuse qu'elle a daigné bénir à votre prière!

— Seigneur, dit lord Percy, ne maudissez pas Anne Boleyn; assez de malédictions pè-

sent sur sa tête, sans que vous y ajoutiez la vôtre..... Partez pour Londres; je resterai avec cette jeune fille pour garder le corps de ma souveraine. Il m'est indifférent que le roi sache que j'ai assisté à sa mort..... Puissé-je aussi, moi, lui rendre pour une autre tous les devoirs de fidélité qui lui étaient dus! »

XV.

Pendant que la reine Catherine achevait de briser ses liens terrestres, et qu'elle pardonnait à sa rivale avec une si grande et si touchante bonté, la justice divine, qui se sert des actions des méchants pour punir dès ce monde les coupables, commençait à poindre sur la tête d'Anne Boleyn.

Cromwell, enflammé du désir de se venger du comte de Wilshire, dont l'indiscrétion de lord Rochford lui avait révélé tout le mépris et toute la haine, Cromwell avait passé la nuit qui suivit le bal à méditer les moyens de perdre Anne Boleyn et de porter Seymour au trône. Jusque-là le comte d'Essex avait regardé l'amour du roi pour la jeune Seymour comme une fantaisie qui ne pouvait compromettre la royale existence de la reine Anne. Mais le veuvage prochain du roi, quelques mots prononcés par lui, révélèrent à la haine de Cromwell tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position d'ambassadeur près la belle Jeanne. Il sentit qu'il fallait d'abord s'assurer de la confiance de la jeune fille, et qu'il fallait diriger sa conduite avec une habileté et une duplicité dont elle n'était certainement pas capable. Aussitôt donc que le jour fut venu, il se leva à la hâte, et attendit avec impatience l'heure convenable pour pouvoir entrer chez lady Seymour.

Il la trouva déjà occupée à filer; son visage

était rayonnant de joie et de santé; l'espérance d'être bientôt en liberté lui avait rendu une aisance de manières, une gaîté de paroles qu'elle avait depuis long-temps perdues; sa beauté s'en était accrue, et quoique Cromwell fût fort peu sensible aux charmes d'une femme, il ne put cependant s'empêcher d'admirer cette douce et simple personne.

Jeanne, en voyant le premier ministre, jeta un cri de joie. Elle se leva sans le moindre embarras, et lui prit la main.

« Eh bien! milord, s'écria-t-elle, m'avez-vous obtenu mon congé?..... Comme un enfant, j'ai déjà fait et défait deux ou trois fois mes paquets!.....

— Ses paquets, murmura Jemmy qui entendit sa jeune maîtresse, de la chambre voisine; nos paquets, ils ne sont pas considérables!

— Quand serai-je remplacée, continua

Jeanne? ses beaux yeux clairs et sereins s'arrêtèrent sur ceux de Cromwell, comme pour dire : Eh bien! milord, parlez donc; a-t-on nommé à ma place une autre fille d'honneur? »

Cromwell essaya de sourire, puis il prit un air sérieux. « Écoutez, milady, dit-il; j'ai des choses très-importantes à vous communiquer, et dont la connaissance est nécessaire à votre honneur, à votre sûreté, à la dignité de votre naissance, au soin de votre réputation, de votre vertu, de votre piété; car je pense que.....

— Eh! quoi donc? s'écria Jeanne, effrayée de ce début si solennel, tandis qu'il lui paraissait si simple d'entendre dire : vous pouvez partir!

— Écoutez-moi, reprit Cromwell, écoutez; vous vous êtes méprise jusqu'ici sur la nature du présent du roi!..... Écoutez-moi, lady Jeanne, vous avez beaucoup d'ennemis

dans cette cour; vous fierez-vous à moi? puis-je vous parler en toute confiance?

— Des ennemis, milord! s'écria Jeanne, des ennemis! et pourquoi? Je n'ai jamais dit un mot contre personne depuis que je suis ici; la tristesse que je ressentais avait fermé mes lèvres et éteint toutes mes facultés.

» Filer le plus possible pour faire un habillement à Jemmy, voilà quelle a été ma seule occupation, mon seul plaisir; y avait-il donc en cela quelque chose qui pût me faire haïr?

— Rien, rien assurément, dit Cromwell; mais les envieux n'ont pas besoin de raisons pour chercher à nuire; votre beauté, vos vertus suffisent pour vous attirer leur haine. Vous n'avez personne qui puisse déjouer leurs projets; mais l'honneur et la religion me commandent également de vous prêter mon appui. Ne craignez donc point, et remettez-moi le soin de vos intérêts, si toutefois vous le voulez bien.....

— Eh quoi ! milord ; que dites-vous ? s'écria Jeanne. Comment pouvez-vous penser que moi, qui n'ai pas un parent, pas un ami, je puisse refuser votre protection et vos conseils lorsque j'en ai tant besoin ! Dites, parlez, je ferai tout ce que vous me commanderez ; et mon vieux père qui était si triste de me laisser seule sur terre, et ma pauvre mère qui est morte avant que je pusse la connaître, prieront dans le ciel pour vous.

Elle a de la sensibilité cette Jeanne, pensa Cromwell.

— Madame, dit-il tout haut, je vous le répète, il n'y a rien que je ne fasse pour vous.

— O milord ! vous êtes trop bon, s'écria Jeanne en pleurant. Elle saisit la main de Cromwell, la serra avec reconnaissance, et la mouilla de quelques larmes.

— Ne pleurez pas, lady Jeanne, dit le comte d'Essex, vous n'en avez aucun sujet ; j'es-

père au contraire déjouer vos ennemis, et vous rendre plus heureuse que vous n'auriez jamais pu vous y attendre. Mais pour cela il faut que vous m'écoutiez, et que vous ne fassiez aucune démarche sans m'en prévenir.

— Je vous dirai tout ce que je ferai, tout ce que je penserai, s'écria Jeanne, comme si mon père me voyait ou que vous le fussiez vous-même.

— Comme à votre père, vous me le promettez? dit Cromwell.

— Oh! oui! milord, et je vous aimerai de même, si vous le permettez, pour vous remercier de tout le bien que vous me voulez faire.

— Maintenant donc, puisque vous voulez suivre les conseils que je vous donnerai, il faut que vous écriviez au roi une lettre que je vous dicterai; car vous ne l'avez pas remercié du présent qu'il vous a fait, et cela ne peut se

passer ainsi, le roi serait justement blessé d'une telle ingratitude.

— Milord, je ne sais ni lire ni écrire!... murmura à voix basse Jeanne pleine de confusion.

Mon père disait que les femmes n'avaient pas besoin de savoir ces choses, et qu'il fallait en laisser l'étude aux clercs. Mon office d'église, je le sais par cœur... Mais je vois ici bien des femmes qui savent lire, écrire et chanter en musique : pour moi, j'en suis bien honteuse; mais on ne m'a appris que des ouvrages d'aiguille...

— Diable! vous ne savez pas écrire, dit Cromwell, que cette circonstance contrariait beaucoup, ni lire? Oh! c'est trop fort!

— Ni lire. Ne vous fâchez pas, milord, je vous assure que je désire apprendre.

— Très-bien, très-bien; mais on n'apprend

pas en un jour, lady Jeanne... C'est qu'il y a, voyez-vous, des occasions où je ne pourrai vous voir, où j'aurais préféré vous écrire : il y a des choses que j'aurais voulu traiter avec vous au moyen d'un intermédiaire..... Seriez-vous bien aise de vous marier?

— Certainement, dit Jeanne. Je serais très-aise de faire un bon mariage, pourvu toutefois que ce fût avec une personne digne de ma naissance. Quoique je sois pauvre, je ne me mésallierai jamais; d'ailleurs, la vente de ces perles.....

— Ah! oubliez vos perles; il n'est pas question de cela..... Enfin, si je vous offrais un mari qui vous plût, qui fût digne de vous, qui eût une grande fortune, vous l'accepteriez? dit Cromwell.

— Mais, oui! dit Jeanne, nous verrions. Je ferais ce que vous me conseilleriez : je serais bien contente de sortir de la position où je

suis; d'avoir un ami, un protecteur. Je me sens si isolée : Jemmy est si vieille !...

— Eh bien ! milady, moi, je vous chercherai un bon parti ; et même je suis sûr de vous en trouver un que toutes les femmes souhaiteraient d'avoir. Mais, prenez-y garde, lady Jeanne ; pour que je puisse atteindre ce but, il ne faut pas que vous ayez à vous reprocher dans votre vie l'apparence d'une faute. Si donc on vous adresse des paroles de galanterie, quand même ce serait le roi qui les prononcerait, n'ayez pas l'air d'y prendre garde.

— Milord, dit Jeanne rougissant, vous n'avez pas besoin de me faire une telle recommandation ; l'honneur de ma maison, et le souvenir de mes parents me suffiront toujours, j'espère, pour ne pas permettre que l'on tienne devant moi un discours inconvenant.

— Surtout, quand vous verrez le roi, quand

vous lui parlerez, gardez-vous bien de lui dire que j'espère vous marier. »

Cromwell examina avec attention la physionomie ouverte et confiante de la jeune fille.

« Parler au roi! s'écria-t-elle, pleine de terreur; non jamais! jamais! Chargez-vous, milord, de lui demander mon congé.

— Ne craignez point, milady; le roi vous effraye parce que vous ne connaissez pas sa bonté; il a une raison que vous ignorez pour s'intéresser à vous, pour vous aimer même. Il veut vous voir, il vous verra; vous le remercierez, vous lui parlerez de votre attachement pour lui, et vous lui direz que vous désirez vous marier..... Vous entendez bien..... Que vous désirez vous marier.

— Milord, je n'oserai jamais parler au roi.

— Ne vous tourmentez point par avance.

Il vous interrogera sur vos goûts, sur vos espérances; vous lui répondrez seulement : si cela se trouve. Voilà tout ce que je veux..... Entendez-vous, lady Jeanne, et ne parlez pas surtout des espérances que j'ai conçues pour votre établissement.

— Milord, je ferai ce que vous me dites!

— Bien sûr?

— Bien sûr, répondit la jeune fille.

— Adieu donc; je reviendrai bientôt. » Cromwell sortit.

Et la belle Jeanne le salua et revint près de son rouet; mais elle l'écarta et y suspendit la quenouille ornée d'un ruban vermeil; puis elle croisa ses beaux bras et demeura là toute pensive.

« Que veut-il dire? s'écria-t-elle, après un moment de réflexion. Je n'ai pas trop com-

pris tout ce discours... Me marier, ne pas le dire au roi : cependant, avouer que j'en ai envie!... Certainement j'ai envie de me marier. J'aurai de jolis petits enfants; je garderai Jemmy, et puis je sortirai d'ici!... Ah! quel bonheur de sortir d'ici! quel bonheur! » En disant ces mots, Jeanne se leva et fit trois bonds de joie, comme on en fait encore à dix-huit ans.

XVI.

A l'entrant del douz termine
Del tans nouvel,
Que naist la flours en l'espine
Et c'est oisel,
Chantant parmi la gaudine
Seri et bel.

Lors me rassaut amour fine
D'un très douz mal,
Quar je ne pense a rienz al
Fors là où mes cueurs s'encline.

De li sunt tout mi consire
Ne de rien al
A la bèle en cui se mire
Mon cœur loïal.
Hélas je ne li os dire ! . (1)

Et comme le roi Henri VIII, qui aimait passionnément la musique, chantait ces vers français en s'accompagnant avec une basse de vio'e, la porte de son cabinet s'ouvrit.

(1) . . . . TRADUCTION.

A l'entrée de la douce barrière du printemps, alors que la fleur naît sur l'épine et que les oiseaux chantent d'un gosier pur et clair, sous la feuillée, Amour

Un page entra.

« Votre Majesté, dit l'enfant, veut-elle recevoir l'ambassadeur d'Espagne ?

— Quoi ! est-il déjà revenu ? s'écria le roi surpris.

— Il est là, sire.... il porte un crêpe noir.

— Un crêpe, est-elle donc déjà morte !!

loyal est venu me frapper et ma pensée ne s'arrête plus que sur celle que lui désigne mon cœur.

D'amour naissent toutes mes espérances ; je n'ai pas de pensées étrangères à la beauté que mon âme contemple, hélas ! je n'ose le lui dire.

Cette chanson, composée par Amauri de Craon, poëte et chevalier du treizième siècle, fait partie d'un curieux recueil de poésies du moyen âge. Mnsc. Bibliothéque royale, n°. 6713.

— Oui, sire, dit Chapuys s'avançant.

— La reine d'Angleterre est morte, voici son testament et une lettre qu'elle vous adresse. »

Le vieux guerrier jeta brusquement sur la table devant le roi le testament de la reine avec la lettre qui portait pour suscription : A mon très-cher lord et mari le roi Henri.

Le monarque laissa échapper la basse de viole avec laquelle il s'accompagnait.

« Voilà son testament, poursuivit Chapuys; voilà une lettre qui a été trempée de ses larmes.

— Elle est donc morte, Chapuys, dit Henri VIII le cœur gonflé d'une tristesse dont il n'aurait pas pu définir la nature, car il avait toujours été pour Catherine d'une dureté sans égale.

— Oui, morte, répondit Chapuys d'une parole brève et saccadée, car il y avait en lui une

indignation, une colère et un mépris qu'il ne pouvait ni contenir ni dissimuler.

—C'était une honnête femme, monsieur l'ambassadeur, dit Henri VIII.

— Votre Majesté veut dire que c'était un ange.

— Je.... je suis fâché de ne pas avoir eu le temps de l'aller voir.

— Votre Majesté connaissait depuis longtemps l'état de la reine !... J'ai fait assez de réclamations en sa faveur, sans être écouté... des réclamations qu'il n'était pas bien difficile de satisfaire... Quoi qu'il en soit, elle est morte sans voir sa fille, avec un regret qui approchait du désespoir ! dit Chapuys.

— Elle m'a donc maudit? dit Henri VIII troublé.

— Non, sire!... elle vous a béni. » Et Cha-

puys eut besoin de faire un effort pour prononcer ce mot *béni*, car son cœur le désavouait.

Henri VIII ne répondit rien.

« Elle m'a dit, continua Chapuys, en détournant les yeux de dessus le roi, que sa dernière pensée et sa dernière prière seraient pour vous!... » Il s'arrêta.

Henri VIII continua à garder le silence.

Chapuys fit un pas en arrière.

« Je pense, dit-il, que Votre Majesté se rappellera que la reine Catherine était princesse d'Espagne, et propre tante de l'empereur. Il n'y a maintenant auprès de son corps qu'une jeune fille et le comte de Northumberland !...

— Le comte de Northumberland !... Et qu'était-il venu faire auprès d'elle? s'écria Henri VIII.

— Je ne sais, répondit l'ambassadeur, mais il y était...

— Est-ce que l'on penserait à se révolter? murmura en lui-même le roi.

— Je vous entends, monsieur l'ambassadeur, se hâta-t-il de répondre; tout ce qui est convenable à la naissance de Catherine sera fait!... Vous pouvez vous retirer!...

— Sire, reprit Chapuys, la reine m'a recommandé de vous prier d'avoir soin de ses anciens serviteurs. Ceux qui ont été séparés d'elle par force n'ont reçu aucun moyen d'existence. La reine était fort préoccupée de leur triste sort.

— On y pourvoira, monsieur l'ambassadeur. Ce sont des détails qui ne regardent ni l'Espagne, ni l'Autriche!... je pense!...

— Sire, j'ose insister sur la décence des funérailles!...

— Mes serviteurs et moi-même nous porterons son deuil. Vous pouvez le dire hautement : je le veux !... Elle sera enterrée en reine !... Allez maintenant, retirez-vous, j'ai besoin d'être seul; je vous ferai rappeler plus tard. »

Chapuys s'inclina sèchement et sortit.

« Il est presque insolent, cet étranger, murmura le roi d'Angleterre en le regardant sortir.

» Il me hait parce qu'il a vu Catherine ! Comment, elle est morte ! dit Henri VIII. C'est étonnant, je ne puis m'accoutumer à cette idée. »

Et il alla s'asseoir dans le fond de son cabinet.

« Que peut-il y avoir dans sa lettre? des reproches;... dans son testament, des plaintes. Et il regarda de loin ces papiers, dernier envoi, dernier gage de volonté, et d'affection,

dernière pensée de la compagne de toute sa vie... J'en suis fâché : elle avait de grandes qualités ; elle m'aimait véritablement. Catherine était ennuyeuse, mais jamais personne ne m'a été plus dévoué... Dans toute sa vie, pas un reproche à lui faire ; toujours bonne, toujours pieuse... Mon Dieu, comme tout cela a passé vite ; il me semble que c'est hier que je l'ai menée à l'autel, et la voilà morte ! Morte ! ce mot est triste... Moi, je mourrai aussi, et alors..... Ce n'est pas vivre que d'entendre toujours en soi une voix qui crie à toute heure : Défie-toi !... Je n'ai plus que du dégoût pour Anne Boleyn ; Seymour n'accueillera peut-être pas mes vœux... Je suis las de dissimuler ma tendresse, et de me contraindre à l'égard de cette femme que je n'aime plus... Catherine est morte, je suis libre !... Oh non ! je ne le suis pas !... Plus mes volontés sont contrariées par les événements, plus je les sens ardentes et près de brûler mon âme. Je ne puis plus souffrir d'opposition, et je hais le genre humain... Catherine, si tu m'entends, si tu me vois, je dois te sembler bien

misérable. Holà ! quelqu'un, pages, gardes, accourez ; que pouvez-vous pour votre souverain, peuples qui vous abaissez devant moi ? Rien ; et les années s'écoulent !...

« Votre Majesté a appelé, dit un jeune page en s'avançant ; sa voix était douce et inquiète.

— Ai-je appelé ? dit Henri VIII.

— Nous avons cru entendre....

— Quoi ?

— La voix de Votre Majesté.

— Qu'est-ce que je disais ?

— Sire, nous n'avons pas bien entendu.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un là-dedans ?

— Oui, sire, le comte d'Essex.

— Quoi, déjà ! Est-il là ! Faites-le entrer. »

Le comte d'Essex entra; il était en deuil de la tête aux pieds; Henri VIII le regarda fixement.

« Catherine est morte, j'en suis fâché, dit brusquement le souverain; néanmoins sa vie était un grand sujet de trouble. Saviez-vous que le comte de Northumberland avait eu l'audace de venir auprès d'elle? — Que font les barons du Nord? que disent vos rapports aujourd'hui?

— L'ambassadeur d'Espagne était là.

— Percy me hait, il est d'une race habituée à lever contre ses rois l'étendard de la révolte. Il serait venu proposer à l'Espagnol de s'entendre avec son maître, que je n'en serais pas surpris!....

— Je venais précisément, sire, pour vous apprendre que le dernier espion que j'ai envoyé dans le Lincolnshire est sur la trace d'un amas d'armes; il m'a fait prévenir en outre que les

lords Lumby, Nevil, Darcy et Latimer avaient entre eux de fréquentes conférences, qu'ils s'assuraient des chevaliers par tous les moyens possibles, et que tout présageait une révolte terrible dans les cinq comtés du Nord!

— Elles sont agréables vos nouvelles de ce matin!... dit Henri VIII avec humeur. Cette noblesse est d'une hauteur et d'une insolence ingouvernable.

— Que voulez-vous, sire, on ne s'applique qu'à blesser ces vieilles tiges pleines de force, de rudesse et de fierté, et l'on croit ensuite qu'elles se réuniront en faisceau pour rendre le trône inébranlable.

— Les hommes ne font rien pour rien, sire.

— Que voulez-vous dire, d'Essex?

— Je dis, sire, que les grâces, les faveurs et les places sont depuis trop long-temps exclusivement versées dans les mêmes mains, pour

qu'il n'y ait pas de jour en jour plus de mécontents. Votre Majesté le sait bien, rien ne peut rassasier les parents de la reine Anne!...

—Il est sûr que le luxe et les plaintes continuelles de Wilshire, la hauteur de Rochford, l'avidité de toutes leurs créatures, me lassent depuis long-temps!.... Mais j'avais cru jusqu'à ce matin que Cromwell était des leurs! s'écria Henri VIII en fixant des yeux perçants sur un homme qu'il méprisait, et qui possédait cependant sur lui un ascendant d'habitude comparable peut-être à la négligente tolérance d'un lion plein de force qui supporte un chétif gardien jusqu'au moment où il vient à lui plaire de le dévorer.

—J'ai été des leurs, s'écria Cromwell, jusqu'au jour où!... faut-il le dire, jusqu'au jour où j'ai reconnu que leurs cœurs étaient loin de Votre Majesté! Que les parents de la reine souhaitient une régence, et que la reine elle-même vous trahissait!...

—Mes soupçons étaient donc véritables!...

s'écria Henri VIII avec fureur. Elle me trahit. En quoi me trahit-elle? Parlez!

— Sire, dit froidement Cromwell, où m'emporte un zèle inconsidéré! et le statut, qui punit de mort celui qui accuse la reine, j'allais l'oublier!

— J'abroge ce statut!...

— Sire, je crains votre colère; la reine n'est qu'une faible femme,

— N'importe, parlez!

— Je ne le puis?

— Je vous l'ordonne!

— Je ne le puis, sire; il m'en coûte trop!... Faites arrêter les gentilshommes de la reine, peut-être les murs de la Tour les feront-ils parler.

— Quoi! qu'osez-vous me faire soupçonner?

a-t-elle fait plus que de conspirer, aurait-elle déshonoré ma couche ?

— On le dit, sire; moi, je l'ignore.

— On le dit!... comte d'Essex, et c'est d'aujourd'hui que vous le savez?

— Sire, pardonnez-moi; la colère de Votre Majesté m'épouvante, j'ai tout fait pour en prévenir les terribles suites ... Vous le savez, j'ai été dévoué à la reine; voyant qu'elle ne daignait même plus dissimuler les désordres de sa vie, j'ai vainement représenté à lord Rochford l'ingratitude et la honte dont une telle conduite couvrait sa sœur. Loin de m'écouter, plein d'orgueil et d'emportement, il a tiré l'épée et s'est jeté sur moi. Alors, la colère m'a saisi; je ne lui ai pas même caché que lui-même était soupçonné d'inceste, et que l'on répétait que le comte de Wilshire avait dit qu'un monarque, étranger au sang de Votre Majesté, sortirait de sa race et gouvernerait l'Angleterre!... »

Henri VIII était devenu pâle en écoutant les paroles que les lèvres empoisonnées de d'Essex laissaient tomber une à une dans un cœur rempli de défiance, brûlant d'orgueil et dévoré de jalousie. Le malheureux prince tenait ses deux mains serrées l'une contre l'autre ; des lueurs violettes et rouges passaient alternativement sur son visage ; sa langue était comme épaissie et attachée à son palais ; elle avait murmuré avec peine : Infamie ! !

« Loin d'écouter la voix d'un ancien ami, continua Cromwell sans paraître remarquer l'immobilité de Henri VIII, présage de la plus terrible fureur ; loin de m'écouter, lord Rochford me jura une haine éternelle. Déjà les effets mesquins s'en sont fait sentir ; car je sais que le comte de Wilshire a dû venir ce matin m'accuser, près de Votre Majesté, d'avoir dépouillé les religieuses de Durham...

— Que m'importent vos nones et ce qu'il me peut dire ! s'écria Henri VIII.

— Voici les états, continua tranquillement

Cromwell, des deniers perçus par le trésor de Votre Majesté, sur les biens de l'abbaye de Durham. »

Il tira de son portefeuille un volumineux dossier.

« Il n'y a pas une chaise du couvent qui ne soit inscrite dans l'inventaire. La saisie est revêtue des signatures des commissaires, dont l'un a été placé là sur la recommandation du comte de Wilshire lui-même. Voici une lettre de la supérieure, qui reconnaît que les états sont justes, et que les biens de son ordre appartiennent à Votre Majesté.

— Laissez cela ! dit le roi en criant, laissez cela, comte d'Essex, vous m'importunez ! Que me font vos déprédations ? je connais depuis long-temps votre avarice et celle de tous les gens qui m'entourent.

—Sire, les calomnies qu'on a débitées contre moi ont trouvé place dans votre esprit; j'ai droit d'être entendu !...

— Taisez-vous, comte! taisez-vous! taisez-vous! J'étouffe, je me meurs. De quelque côté que je me retourne, je ne vois que vice, bassesse et trahison! Cette cour est-elle donc devenue un enfer? »

Un enfer dont vous êtes le premier damné, pensa Cromwell.

« Cette femme, oh! je la soupçonnais depuis long-temps. Mais vous, votre devoir était de parler. »

En disant ces mots, Henri VIII se couvrit le visage de ses deux mains.

« Sire, dit Cromwell, Votre Majesté ne doit pas se contenter d'indices, il faudra des preuves.

— Malédiction! s'écria Henri VIII, peut-on croire à de telles infamies!

— Une épouse outragée, lady Rochford, se

plaint hautement. Votre Majesté peut la faire interroger, dit Cromwell.

— Oui, elle le sera interrogée, » s'écria Henri VIII.

Il se leva frémissant, puis il se rassit; ses yeux flamboyaient.

« Parle, Cromwell, parle, te dis-je! s'écria le roi haletant de fureur. Mon déshonneur est-il donc si public?

— Sire, il serait inutile de percer le cœur de Votre Majesté avant d'avoir des preuves plus authentiques.

— En peut-on demander d'autres que ces indices de révolte? dit le monarque d'un air sombre. Donnez-moi du papier. »

Cromwell prit aussitôt et présenta respectueusement au roi une plume mouillée d'encre, un cahier de papier lustré, doré sur tranche.

Henri VIII s'en saisit, mais sa main tremblait de colère; il traca deux ou trois lignes inintelligibles.

« Écrivez vous-même! dit-il en jetant le cahicr et la plume à Cromwell.

— Que dois-je écrire?

— L'ordre d'arrêter le frère de la reine et les quatre gentilshommes de sa chambre, Norris, Waston, Barton et Marc. »

Tout va bien, pensa Cromwell.

« Et vous enverrez avec main-forte, en cas de résistance, dire au comte de Northumberland de venir en personne me rendre compte de sa conduite.

— Vos ordres seront ponctuellement exécutés, sire; » répondit Cromwell écrivant.

Henri VIII se pencha sur son épaule pour regarder.

« Le soir, après minuit, quand tout reposera dans le palais, vous les ferez saisir, dit-il ; on les conduira à la Tour, ils seront enfermés séparément, et tenus au plus rigoureux secret.

— C'est indispensable, » dit d'Essex.

Comme le roi achevait de parler, on entendit du bruit : la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer la reine Anne, vêtue d'une magnifique robe de soie jaune, au mépris des ordres du roi, que l'ambassadeur d'Espagne s'était hâté de publier.

Les amples manches du costume riche et élégant que portait Anne Boleyn, étaient de satin blanc, recouvertes de bandes d'étoffe jaune semblable à la robe, et toutes garnies de torsades d'argent, se réunissant de place en place par des nœuds de soie entremêlés et bordés d'argent. Autour de son cou blanc et gracieux, comme celui d'une jeune gazelle, tournait un cordon de perles fines qui soutenait une croix

de saphir ornée de grosses poires de perles; le bord de la chemisette de fine mousseline, qui dépassait son corsage long et plat, était également semé de plaques de pierreries; sur la toque de velours noir qui enfermait ses beaux cheveux, il y avait des joyaux semblables, et une plume montée dans une sorte de culot ou étui curieusement travaillé en orfévrerie.

. . . .

En entrant, elle salua le roi et le comte d'Essex avec cette grâce qui était un de ses plus grands charmes; elle s'assit dans un fauteuil, et posa ses jolis pieds sur un coussin de velours. Une levrette blanche, qui dormait dans un coin, se leva aussitôt et vint près d'Anne avec empressement. Étirant ses membres délicats engourdis par un sommeil léger, ouvrant sa petite gueule rose, elle se dressa contre sa maîtresse pour lécher ses blanches mains, et pour lui témoigner toute la joie qu'elle ressentait de son arrivée.

Ce fut la seule marque de bon accueil qu'Anne Boleyn reçut.

Le comte d'Essex approchait un flambeau allumé.

Le roi posa son scel sur le papier qui venait d'être écrit sous ses yeux.

« Emportez ! » dit-il.

Cromwell sortit.

Henri VIII se retourna vers Anne Boleyn, et il la regarda avec des yeux qui avaient quelque chose de ceux d'un tigre qui va jouer avec sa victime avant de la dévorer. La jeune femme étendait une main caressante sur le cou, orné d'un collier d'or, de la petite chienne, qui lui rendait ses douces caresses, et ses mouvements étaient encore plus gracieux que ceux du joli animal qui se jouait devant elle.

« Vous avez là, madame, une belle robe jaune; il paraît que vous n'avez pas eu le

temps d'apprendre l'ordre que j'ai donné ? dit Henri VIII.

— Lequel, sire? dit Anne Boleyn, troublée du son vibratoire et inaccoutumé qu'elle trouva à la parole de son maître et époux.

— Celui d'être en deuil aujourd'hui, madame, répondit-il. Ne savez-vous point que j'ai perdu ma femme, la reine Catherine?

— Votre femme, sire! » dit Anne Boleyn rougissant.

Elle leva ses yeux sur le roi, mais il vit leur beauté sans en être aucunement touché.

« Oui, ma femme! ma bonne femme Catherine! s'écria Henri VIII. Tenez, voilà son testament là où vous venez de mettre votre mouchoir parfumé. »

Anne Boleyn, saisie d'une sorte de crainte superstitieuse, retira avec précipitation son

mouchoir, d'un tissu fin à passer dans une bague, et bordé d'une haute dentelle d'Ypres.

« Vous avez peur, madame? dit le roi avec ironie.

— Non, sire, répondit Anne Boleyn de plus en plus troublée; car jamais le roi ne lui avait parlé de cette manière, et elle voyait sur ses traits une expression de dédain et de colère concentrée dont elle ne pouvait concevoir la raison.

— Vous ne saviez donc pas que la reine, ma femme, était morte? dit encore Henri VIII.

— Je savais, sire, que la princesse douairière de Galles venait de mourir!... Mais je me rappelais aussi que Votre Majesté m'avait toujours répété que cette princesse n'avait pu être sa femme légitime! répondit Anne Boleyn avec quelque colère.

— Vous auriez pu au moins conserver un

peu de reconnaissance pour celle qui fut votre maîtresse, dit Henri VIII en regardant Anne et sa robe avec mépris.

» Je me souviens, continua-t-il, que plusieurs fois, dans sa sollicitude de chrétienne, Catherine me parla de vous (car Catherine était toujours en souci pour les âmes). Elle me dit, il me semble l'entendre encore : Anne Boleyn est belle, mais elle a des manières libres ; je crains qu'elle ne tourne bien mal, et qu'elle ne se gâte à la cour !

— Sire ! dit Anne Boleyn, vous m'outragez !.....

— Je vous outrage ! allons donc, madame Anne ; vous n'êtes pas à cela près !... Une plaisanterie vous choque bien aisément aujourd'hui !..

— Ces plaisanteries-là, sire, sont sanglantes.

— Oh ! sanglantes, non !!... Elles pourront

bien le devenir, murmura Henri VIII; mais Anne Boleyn ne l'entendit pas.

— Sire, je vois, dit-elle, que j'ai mal fait de venir en ce moment. »

Et ses joues, ses oreilles et son cou devinrent de couleur pourpre.

« Point du tout, madame! dit Henri VIII, qui craignit qu'elle ne conçût quelques soupçons.

» Avez-vous quelque chose à me demander?

— Oui, je venais, balbutia Anne Boleyn émue, pour vous faire une demande, deux même!... mais je crains d'avoir mal choisi l'heure, vous avez certainement quelque chose qui vous contrarie.

— Non, non; en vérité, s'écria Henri VIII, avec le même ton amer et ironique, je n'ai rien du tout, je suis fort gai, fort content et surtout fort heureux. »

Anne Boleyn regarda son terrible maître avec surprise, elle sentait qu'il y avait quelque chose d'étrange dans sa parole, dans son geste, dans ses manières.

« Je venais, dit-elle, vous parler du tournoi de demain.

— Ah! ah! il y a demain un tournoi. Je l'avais oublié, s'écria le roi. On se divertit tellement ici, que ma foi on oublie la nomenclature de tous ces festins.

— Sire! mais c'est vous-même qui avez ordonné cette fête; on a fait d'immenses apprêts, a Greenwich. Beaucoup de nobles seigneurs sont arrivés des provinces, et ont fait de grandes dépenses pour paraître dans ce tournoi avec honneur!... On ne peut le remettre!

— On ne peut le remettre, dit Henri VIII mécontent; on ne peut le remettre, c'est vous qui parlez ainsi!... Si je le voulais.

— Je sais bien, sire, répondit doucement Anne Boleyn qui craignait sur toutes choses qu'on ne dérangcât la fête; je sais bien que vous pouvez tout ce que vous voulez; mais considérez le mécontentement que vous exciterez si vous défendez un divertissement auquel tout le peuple même compte prendre part, et pour lequel il n'y a pas un artisan de Londres qui ne se soit habillé de neuf, lui et sa famille.

— Vous avez raison, on ne peut déranger tout cet appareil,» dit Henri VIII pensant à ses prisonniers.

Anne, triomphante par ce seul mot, s'écria aussitôt:

«Impossible, sire, impossible; et comme je veux que ma maison s'y distingue, je venais vous prier de faire don d'un cheval de vos écuries à Norris. Il est désolé, le sien est blessé, il lui est impossible en si peu de temps de trouver un beau et bon destrier, il n'a plus d'argent.

— A Norris, madame, s'écria Henri VIII, ce nom réveillant toute la fureur de sa jalousie.

— Oui, à Norris, sire, dit Anne Boleyn, surprise du nouveau trouble qui paraissait sur le visage du roi. Eh bien! qu'y a-t-il d'extraordinaire, un cheval? ce n'est pas un don si énorme; j'ai bien envoyé une riche armure à un autre de nos écuyers! Norris d'ailleurs possède votre faveur!

— Il me semble, madame, que vous ne l'honorez pas moins de la vôtre, dit Henri VIII sèchement. Et il détourna ses regards d'Anne Boleyn.

— Mais, oui, j'aime beaucoup Norris, dit Anne Boleyn.

— Eh bien! madame, puisque vous le souhaitez, continua Henri VIII d'un ton railleur, nous ferons conduire dans son écurie le cheval que vous désignerez; vous me paraissez si bien au fait de ses affaires, que sans doute

vous saurez choisir celui qui lui agréera le mieux.

— Ah! pour ceci, non, sire, je ne le saurais. J'aime beaucoup à monter à cheval, à voir de beaux chevaux, mais je ne puis déterminer lequel est préférable pour les dangereux exercices des tournois.

— C'est donc demain ce tournoi? dit Henri VIII.

— Certainement, demain! et je les ai tous envoyés devant, excepté Marc, qui est malade. Mon frère les a menés à Londres, où il leur donne à souper, et de là, pour être plus frais et plus dispos, ils iront demain coucher à Greenwich même.

— Vous avez pris, madame, une très-bonne précaution, dit Henri VIII.

— N'est-ce pas, sire? répondit Anne Boleyn

avec un sourire plein de grâce et de coquetterie.

— Ils auront un jour de plus, voilà tout, » murmura le roi en lui-même; et l'on n'arrêtera que Marc.

FIN DU TOME I.

